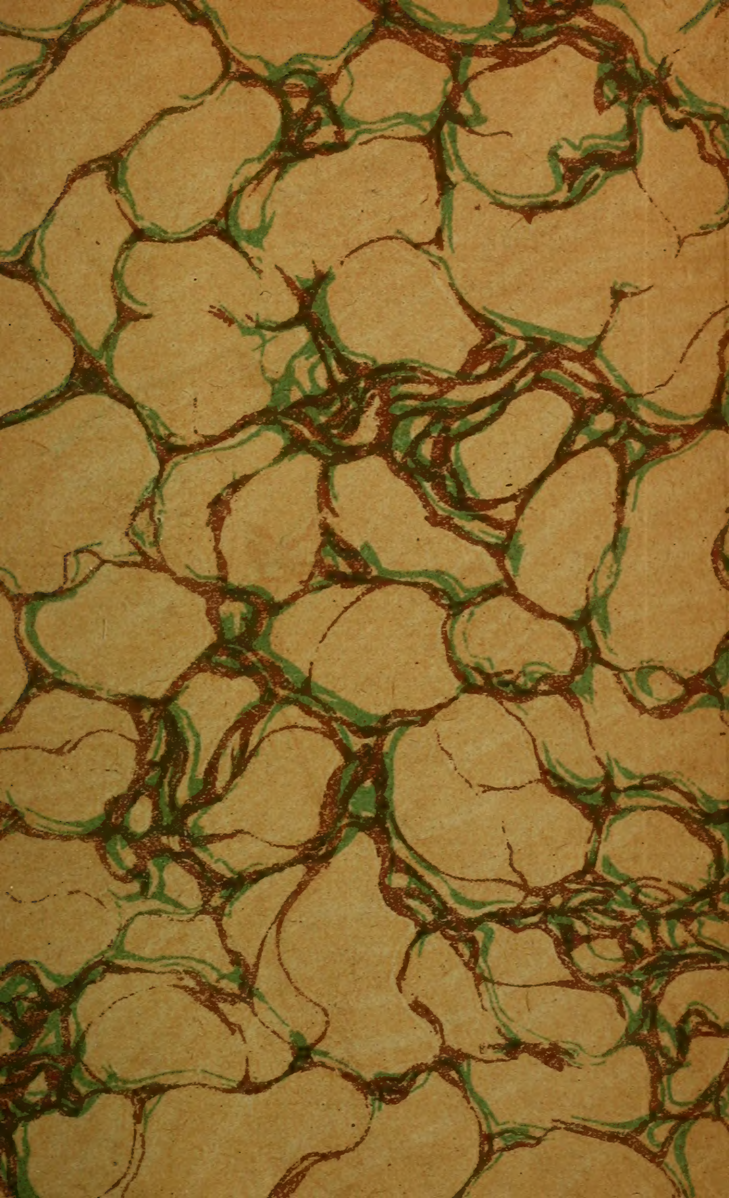
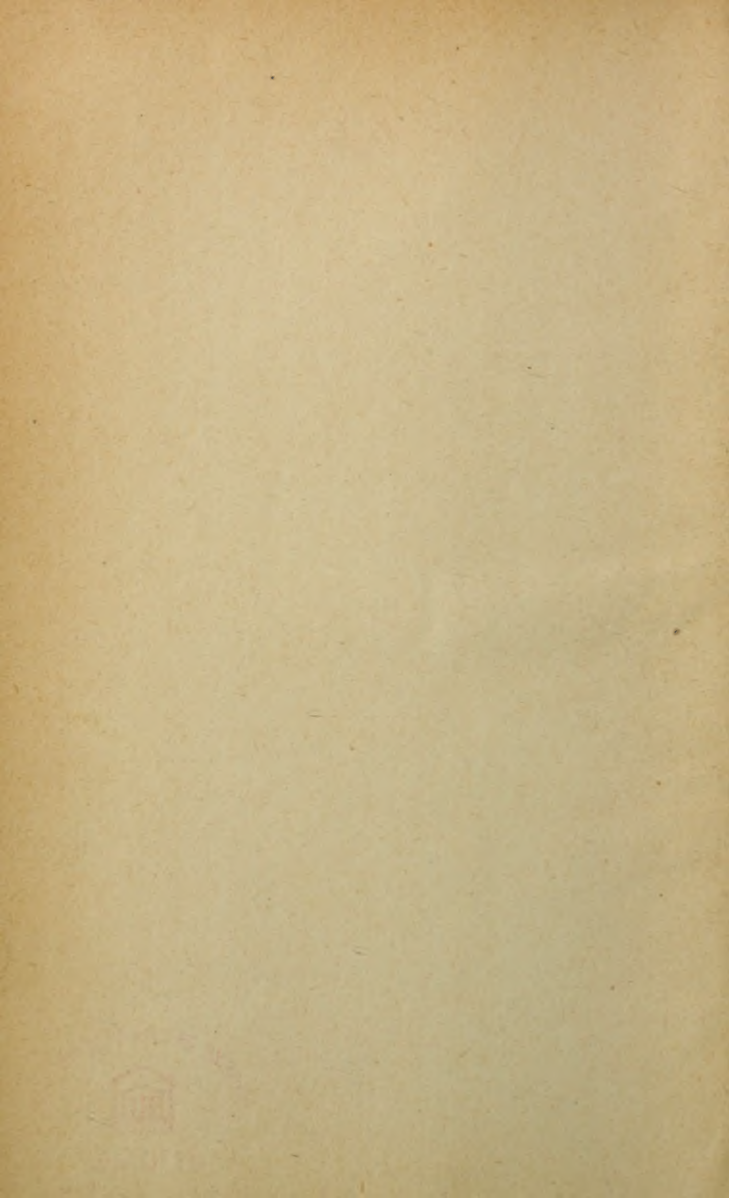

U d'/of OTTAWA
39003010556420









LA VIRILITÉ CHRÉTIENNE

DU MÊME AUTEUR :

Du Fondement intellectuel de la Morale, *d'après Aristote;* Paris, Alcan, 1905; 1 vol. in-8°, xxv — 280 pp. 3 fr.75

L'Éducation du Caractère (*quatrième mille*) ; Lille, Desclée, 1908 ; 1 vol. in-16, 300 pp. ; 3 frs.

Le dilettantisme religieux *(3e édition).* Louvain, Ch. Peeters, 1908. 0 fr. 50

Charité et Solidarité, Louvain, Giele, 1907. 0 fr. 50

EN PRÉPARATION :

Devoir et Conscience, Lille, Desclée, 1910, 3 fr. 50

P. GILLET



La Virilité chrétienne

NOUVELLE ÉDITION



TROISIÈME MILLE

Desclée, De Brouwer & Cie
PARIS - LILLE - BRUGES - ROME

1909

Préface de la première édition

C'est un petit traité de psychologie surnaturelle que nous présentons aujourd'hui à la jeunesse catholique. Après avoir parlé, l'an dernier, devant les étudiants laïcs de l'Université de Louvain, de l'éducation du caractère en général, il nous a paru bon de revenir cette année sur cette question, et de l'envisager exclusivement d'un point de vue surnaturel.

La difficulté, lorsqu'on traite des rapports de la nature et de la grâce en matière d'éducation, est de savoir ce qu'il faut donner à l'une sans rien enlever d'essentiel à l'autre ; de déterminer de façon précise à quelles conditions il est possible de devenir plus « homme » à mesure que l'on devient plus « chrétien », et réciproquement.

Notre conviction est qu'avant d'être chrétien, et pour l'être, il faut réaliser l'idéal de l'honnête homme. Mais cette formule a besoin d'explication. Elle ne signifie nullement, comme d'aucuns ont paru le croire naïvement, que, jusqu'à un certain âge, il faille pratiquer exclusivement les vertus naturelles qui font l'homme honnête, et songer alors

seulement à devenir chrétien. Il n'y a pas en nous deux êtres distincts: l'homme d'un côté et le chrétien de l'autre. C'est le même être qui, à la fois et parallèlement, doit réaliser l'idéal humain et l'idéal chrétien. De fait, un chrétien ne peut mener une vie pleinement humaine sans la grâce, mais la grâce doit d'abord l'aider à mener cette vie pleinement.

Evidemment, il doit s'appliquer à l'exercice des vertus surnaturelles, mais ce doit être en premier lieu pour acquérir les vertus naturelles correspondantes, celles qui s'imposent à tout homme du seul chef qu'il est homme. Alors, mais alors seulement, il pourra songer à devenir un chrétien de caractère, et à construire solidement, sur le roc des énergies humaines, l'édifice imposant de la grâce.

En rassemblant sous le titre de Virilité chrétienne *les conférences qui vont suivre, nous n'avons pas eu d'autre but que d'attirer l'attention des jeunes gens sur ce point délicat, dont l'importance est manifeste. Il est sans doute urgent de leur rappeler à tous que, par vocation, ils peuvent prétendre à devenir des « dieux ». Mais peut-être ne l'était-il pas moins de leur rappeler que c'est à la condition de devenir des « hommes ».*

M.-S. GILLET, O. P.
Louvain, Septembre 1908.

PREMIÈRE PARTIE

L'IDÉAL CHRÉTIEN
ET L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU CARACTÈRE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'IDÉAL CHRÉTIEN
ET LA MORALE NATURELLE :
L'HONNÊTE HOMME

Messieurs,

Aujourd'hui, dans le monde qui pense, et se flatte d'adapter sa vie au cadre de sa pensée, il n'est question que de remanier la Morale, et de lui donner des bases nouvelles, soi-disant plus appropriées aux légitimes exigences de l'âme moderne.

Il suffit de jeter les yeux sur le premier catalogue venu de librairie philosophique, pour se rendre compte qu'en moins de dix années, les ouvrages relatifs aux questions morales ont dépassé de beaucoup en nombre les autres productions scientifiques.

La chose aurait peu d'importance, et ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât davantage, si, des sommets les plus élevés de la spéculation, où se tinrent longtemps les faiseurs de systèmes,

le problème moral n'était finalement descendu, tout brûlant d'actualité, dans la pratique.

En réalité toutes ces convulsions intérieures et extérieures, au milieu desquelles se débattent de nos jours les individus et les sociétés, ont leur explication première dans des théories morales, dans de simples élucubrations intellectuelles.

Elles sont comme les aboutissants logiques, les conclusions inéluctables de principes subversifs posés depuis longtemps déjà par quelques fanatiques de la science, ou encore par certains dilettantes, plus préoccupés de laisser transparaître, à travers les mailles plus ou moins serrées de leur système, l'ingéniosité de leur esprit, que d'apporter un remède efficace aux maux de toutes sortes qui travaillent notre génération, et l'étirent douloureusement dans tous les sens.

Bouffis d'orgueil et dénués de sens moral, ces intellectuels amateurs n'ont pas songé un instant, dirait-on, au retentissement déplorable que peuvent avoir sur le peuple ignorant et simpliste des idées capables de le séduire, non pour elles-mêmes, mais uniquement à raison des avantages pratiques qu'il y croit découvrir.

Ils ont oublié que certaines idées, lancées imprudemment dans la foule, y jouent le rôle d'ex-

plosifs, et qu'une fois lancées, il ne dépend pas de la volonté humaine de les empêcher d'éclater, et de tuer les âmes par milliers.

Mais plus encore peut-être que cette inconscience coupable de la part d'hommes intelligents, le *préjugé scientifique* a contribué à faire naître et à développer ce déplorable état de choses. On a cru naïvement, dans certains milieux, à l'omnipotence de la science, à son pouvoir magique de renouveler la face de la terre. La plupart des théories morales contemporaines, d'allure scientifique, construites en dehors de la Morale catholique, ou le plus souvent contre elle, témoignent à l'évidence de cette disposition d'esprit.

Si j'ajoute que des ambitieux de toutes nuances, des politiciens sans scrupules, avides de se créer une place au soleil aux dépens de ceux que leur personnalité encombrante rejetterait forcément dans l'ombre, n'ont pas craint, à cet effet, d'abuser de la science auprès des simples, et, pour s'assurer leur concours, les entraîner en quelque sorte dans l'orbite savamment dessinée de leur ambition, de mentir effrontément en son nom, vous comprendrez sans peine que nous en soyons arrivés à ce désarroi moral, dont il nous faut sortir à tout prix.

Quand on sème le vent, il est juste qu'on récolte la tempête.

Voici donc une situation de fait, dont nous sommes obligés de tenir compte, si nous avons à cœur d'y porter remède : tant au point de vue de la *vérité* qu'au point de vue du *bonheur*, la science morale contemporaine a failli aux promesses que de faux prophètes se chargèrent jadis de faire en son nom. Elle n'a ni éclairé les intelligences, ni consolé les cœurs. En dépit de ses airs de jeunesse. et de ses ardeurs belliqueuses, elle n'est pas parvenue à remplacer notre vieille morale catholique, dont près de vingt siècles d'expérience ont consacré l'irrésistible puissance d'éducation à l'égard des sociétés aussi bien que des individus.

Il doit y avoir une raison profonde qui explique un fait de ce genre. C'est précisément cette raison que je me propose de rechercher avec vous, durant cette année scolaire, en abordant la délicate question de *l'Education chrétienne du Caractère.*

Tout d'abord lorsque nous parlons de la morale chrétienne, nous entendons parler d'une morale supérieure, qui est de taille à décupler nos énergies naturelles, et, bien loin de rétrécir l'horizon où peut se déployer notre acti-

vité d'homme, a la prétention au contraire d'en reculer les limites à l'infini. C'est dans ce sens que les théologiens ne craignent pas d'affirmer que la grâce, loin de détruire la nature, la perfectionne.

Mais c'est aussi ce que contestent nos adversaires, lorsqu'ils soutiennent, d'une manière ou d'une autre, que le chrétien n'est qu'un homme amoindri, diminué. Et je ne parle ici que d'adversaires respectables, de ceux qui n'obéissent pas nécessairement, dans leur lutte contre la Religion, à un esprit sectaire, mais ont le souci de donner à leur objection l'appui d'arguments sérieux.

Voici donc ce que beaucoup d'entre eux reprochent à la Morale catholique : c'est d'être une morale artificielle, hétérogène, n'ayant aucun point d'attache dans la nature de l'homme ; *c'est en un mot de n'avoir pas de base rationnelle*. « Le *devoir* qu'on y prêche, disent-ils, re-
» pose sur un contrat : c'est une dette. Il y a
» comme une alliance conclue entre un dieu
» qui fait connaître ses ordres, et son peuple qui
» les exécute ; un engagement synallagmatique
» qui les lie l'un à l'autre. Mais de devoir vrai-
» ment humain, qui jaillisse des profondeurs
» de notre être, et soit à ce titre la règle de notre
» activité, il n'y en pas de trace. »

Voyons, Messieurs, ce que vaut ce reproche, et puisqu'on fait un grief à la morale catholique de n'être pas humaine, commençons d'abord par nous entendre avec nos adversaires sur le véritable fondement de la morale naturelle. La prochaine fois nous comparerons entre elles ces deux morales, et vous constaterez que rien n'est plus faux que d'y voir une opposition. La vérité au contraire est qu'elles s'harmonisent.



Il y a longtemps, Messieurs, que les philoso phes ont fait de la notion de *bien* la clef de voûte de l'édifice moral.

Le bien est ce vers quoi toutes choses tendent, y compris les hommes qui emploient tout leur esprit à nier un fait aussi évident. La vie reprend ici ses droits sur la sophistique. On ne nie le bien, comme la vérité, qu'en l'affirmant.

Le bien est au fond de tout. Il est le ressort de toute activité. Nous ne faisons pas un pas, nous ne prononçons pas une parole, nous n'ébauchons pas une pensée, ou un geste, sans qu'une fibre de notre cœur n'ait tressailli à son contact.

Les faiseurs de système, amateurs de para-

doxe, peuvent essayer d'en effacer la notion de leur intelligence, d'en perdre jusqu'au souvenir. Ils n'empêcheront pas le bien de pénétrer tout leur être, et de circuler, malgré eux, dans leurs veines, à la manière d'un sang généreux. C'est la revanche du bien de servir encore de prétexte à ceux qui s'attaquent à lui. Vous n'avez qu'à descendre un peu en vous-même pour vous en rendre compte.

Il s'agit seulement de savoir dans quelle direction le bien doit nous lancer ; si nous pouvons nous jeter indifféremment sur tous les biens que le monde offre en pâture à nos appétits, ou s'il n'y en aurait pas *un* qui nous fût réservé, à raison de notre *nature* d'homme.

Consultez votre raison, Messieurs. Elle est comme le phare naturel destiné à éclairer votre route dans le monde moral. A sa lumière, vous vous apercevrez vite qu'il y a en effet en vous quelque chose, une manière d'être et de vivre, qui ne se retrouve pas au même degré dans les créatures inférieures, et crée votre supériorité à leur égard.

La pierre va où la main l'a lancée; les fleuves suivent leur lit; les étoiles décrivent inconsciemment leurs orbites ; l'animal lui-même se porte d'un bond où son instinct le pousse. Seul

l'homme, pour vivre et pour agir, *relève de son conseil.*

Et que constatons-nous, Messieurs, lorsque, pour ne pas ressembler à la brute, nous nous retirons, avant d'agir, dans les profondeurs de notre conscience, lorsque nous y tenons conseil ? Une chose à la fois douloureuse et consolante. C'est d'abord qu'il y a en nous des tendances contraires, des besoins impérieux qui s'opposent, mille tiraillements intérieurs entre ces besoins et ces tendances, qui nous menacent d'un supplice moral analogue à celui de ces martyrs dont jadis on écartelait les membres, en les attachant, par les pieds et par la tête, à des chevaux indomptés. Il y a deux hommes en nous : *l'homme de devoir* et *l'homme de plaisir.*

Nous ne faisons pas toujours le bien que nous aimons, et nous faisons souvent le mal que nous haïssons. La raison veut nous emporter vers les sommets, nos sens nous tirent vers les bas fonds. Cette constatation ne laisse pas d'être douloureuse. Il faudrait n'avoir jamais vécu pour y être insensible. D'ailleurs l'histoire est pleine des cris de détresse que cette lutte perpétuelle, à domicile, a arrachés aux âmes les plus nobles, les plus saintes, qui ont

employé toutes leurs énergies à y porter remède.

Car, -- et c'est là le côté consolant de cette lutte douloureuse, — nous nous apercevons tout de suite qu'il est en *notre pouvoir*, et de *notre devoir* d'en sortir victorieux, et le front haut. Si la *nature* qui nous a fait avant tout *raison*, *volonté*, *liberté*, *conscience*, n'avait pas voulu que la *matière*, dont nous sommes aussi pétris, pût en quelque sorte se *spiritualiser* a leur contact ; si elle n'avait pas voulu que l'ombre s'éclairât à la lumière, que l'inertie disparût devant la force, que la brute en un mot cédât en nous le pas à l'homme ; et si, à cette intention, elle ne nous avait pas mis en main de quoi réussir, alors la vie serait un non-sens. Sûrs d'avance de notre défaite, nous n'aurions que la triste ressource de nous abandonner à nos mauvais instincts, de déposer les armes avant le combat.

Mais, Dieu merci, il n'en va pas ainsi. Au-dessus de ces cris de douleur que la violence des passions a fait jaillir spontanément des cœurs épris d'idéal, j'entends résonner, plus puissants et plus nourris, des cris de victoire. Au-dessus des milliers d'âmes que le premier choc du combat a terrassées, et qui sont tom-

bées, impuissantes, sans avoir le courage de se relever, j'aperçois, découpant leur silhouette glorieuse dans le ciel du passé, fières de leurs blessures, d'autres âmes par milliers, qui me prouvent, à n'en pas douter, que la nature ne s'est pas trompée, et que *le devoir* qu'elle nous impose, par l'intermédiaire de la raison, n'est pas un vain mot, ni un rêve sans consistance.

La raison, Messieurs, ce chef-d'œuvre de la nature, voilà donc le *véritable fondement* de la moralité. Et ce n'est pas moi qui dis cela, ce sont les Philosophes : c'est Platon, Aristote, Spinoza, Kant lui-même, les intelligences les plus profondes de l'humanité.

Et que parlé-je des philosophes ! Mais c'est tout le monde qui proclame le droit de la raison à fonder la morale, grands ou petits, forts ou faibles, ceux qui ont le courage de se soumettre à ses exigences, aussi bien que ceux qui subissent son ascendant, sans se résoudre à obéir à ses ordres.

La raison me dicte mes devoirs envers moi-même, envers mes semblables, envers Dieu ; elle me défend de m'avilir en me laissant décliner vers la bête ; elle me montre où est la vérité ; où est le vrai bonheur ; elle m'impose d'être juste envers mes semblables ; d'être un

bon citoyen dans la société dont je fais partie, et, par la pratique de la vertu, de ressembler à la divinité. Et pour que mes protestations, s'il m'en venait à l'esprit, retombent de tout leur poids sur moi-même, elle se présente à moi comme l'interprète authentique et officielle de la nature, et, par le fait même, de Dieu, l'auteur de la nature. Elle parle en son nom, et me prouve que mes dénégations sont inutiles, que ce serait décréter ma déchéance que de vouloir fermer mes yeux pour ne point voir, ou boucher mes oreilles pour ne point l'entendre.

Homme, je dois agir en homme. Etre raisonnable, je dois vivre raisonnablement.. Tout le fondement de la morale naturelle tient dans cette proposition. Nous nous efforcerons, dans notre prochaine Conférence, de voir si la morale chrétienne ne serait pas une transposition, sous une lumière plus pénétrante, de cette morale humaine déjà si belle et si profonde.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'IDÉAL CHRÉTIEN ET LA MORALE NATURELLE : LE CHRÉTIEN

Messieurs,

Dernièrement, nous avons vu que la morale humaine a son véritable fondement dans notre nature d'être raisonnable. Il s'agit maintenant d'analyser de près la morale catholique, et de voir si le reproche qu'on lui fait de n'être pas humaine peut se soutenir, ou s'il ne procéderait pas d'une ignorance profonde des exigences de la Foi.

On nous dit, en substance : Une morale, comme la morale catholique, qui repose tout entière, et exclusivement, sur un contrat passé entre un dieu *autoritaire* qui commande, et des *sujets* timides qui sont tenus d'obéir, est en opposition radicale avec une morale, comme la morale humaine, qui procède, non d'une autorité quelconque, mais de la seule raison.

Et pourquoi cela ? Parce que la raison et l'autorité sont, à l'égard d'un individu ou d'une société, deux principes de gouvernement qui s'excluent. On ne recourt d'ordinaire à l'autorité que là où la raison fait défaut, par exemple à l'égard des enfants, des ignorants, des méchants, ou des foules. Mais là où la raison brille de tout son éclat, et projette sa lumière sur notre route, à quoi bon l'autorité ? Son intervention ne peut être qu'inutile ou arbitraire.

Présentée sous cet aspect général, l'objection a quelque chose de séduisant. Mais sa généralité même en fait un sophisme. Ceux en effet qui s'en font une arme contre la morale catholique n'oublient qu'une chose, c'est à savoir que l'autorité dont il est question ici n'est pas une autorité « quelconque », mais l'autorité divine. Il faudrait donc prouver que l'intervention de l'autorité divine elle-même, dans le règlement de notre vie morale, est contraire à la raison, et que nous devons cesser d'être des *hommes* pour devenir des *chrétiens*. Or rien n'est plus faux, Messieurs, en *droit*, comme *en fait*. Je vais essayer de vous le démontrer.

§ 1

Et d'abord, il est faux *en droit* que l'autorité divine puisse s'opposer à celle de la raison, pour ce motif bien simple que Dieu étant Lui-même la Fin de toute créature, quelle qu'elle soit, Il ne peut, dans aucune hypothèse, assigner d'autre fin que Lui à leur activité.

Les philosophes anciens eux-mêmes, à quelque école qu'ils aient appartenu, ont reconnu, et proclamé, en termes parfois bien émouvants, que la Fin naturelle de l'homme consiste à se rapprocher de son principe, qui est Dieu, et à devenir comme une copie vivante de l'Etre Infini, du Souverain Bien, de l'Acte Pur, de l'Un.

Certains d'entre eux ont peut-être hésité sur les moyens particuliers de réaliser en chacun de nous une pareille copie. Tous du moins, avec de légères nuances qui n'entachent pas le fond commun de leur doctrine, ont affirmé que personne ne le pouvait qu'à la condition de vivre selon la raison. Or, quelle fin, dites-moi, la morale catholique assigne-t-elle à notre activité ? Dieu encore, Dieu toujours ! Mais au lieu du Dieu abstrait de la raison, qu'il est impossible à l'homme, avec ses seules ressources naturel-

les, de connaître tel qu'Il est en Lui-même, et d'aimer en conséquence, pour Lui-même, et par-dessus toutes choses, la Morale catholique ne s'impose à nous qu'au nom du Dieu vivant, trine et un, qui nous promet, en retour d'une vie consacrée à l'exercice de la vertu, de se laisser voir un jour à nous face à face, et de nous communiquer du trop plein de sa vie à Lui, durant l'Eternité.

Dieu de la raison, ou Dieu de la Foi, c'est en réalité le même Dieu ; il ne peut y en avoir plusieurs. La différence n'est que de notre côté, dans la manière de nous approcher de Lui, et de graver, de buriner en nous, à coups de sacrifices, les traits généraux de sa divine physionomie.

Mais peut-être, Messieurs, une fois admis que la Fin surnaturelle du chrétien ne s'oppose pas à la fin naturelle de l'homme, peut-être, dis-je, que les moyens de nous hausser jusqu'à elle sont contre nature ; que la raison et la Foi sont deux lumières qui s'excluent, deux forces qui se neutralisent ?

La réponse à cette question n'est pas difficile. Qu'est-ce en effet que la raison, sinon le propre reflet de Dieu, une étincelle allumée au foyer de son intelligence ? Et le même Être qui

a fait jaillir en nous cette étincelle, en voulant par la Foi renforcer son éclat, ne réussirait qu'à l'éteindre !

C'est faire injure à Dieu que de suspecter à ce point le caractère de son intervention. Serait-il encore Dieu s'il ne pouvait toucher à son œuvre sans la fausser, et n'agirait-Il pas contre sa propre nature si, en nous donnant la Foi, Il nous faisait agir contrairement à la raison ?

Non, Messieurs, la Foi n'est pas ce que d'aucuns prétendent, l'abnégation de la raison enchaînée par une servitude incompréhensible. Elle est au contraire la dilatation à l'infini de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu, et une lumière plus pénétrante.

Supposez qu'en présence d'un torrent impétueux qui, en tombant avec fracas du haut de la montagne, s'apprête à ravager la plaine, un ingénieur conçoive l'idée très simple, non de le sécher dans sa source, mais d'en canaliser les eaux, et de leur imprimer une direction bienfaisante. Le traiterez-vous d'insensé sous prétexte qu'il violente ce torrent, en l'empêchant de suivre sa pente naturelle ? Tel est cependant au fond le misérable raisonnement de tous ceux

qui reprochent à Dieu son intervention dans le règlement de notre activité morale.

Ils Lui reprochent de fournir à notre intelligence un supplément de lumière, et à notre volonté un surcroît de force, qui nous permettent de nous opposer plus efficacement au débordement des passions, et par là même de réaliser, avec plus d'ampleur et de facilité, notre idéal de vie humaine, tout en nous faisant atteindre notre fin surnaturelle de chrétien.

Lorsqu'on observe le monde d'un peu près, et qu'on s'aperçoit des difficultés qu'il y a, même pour des âmes chrétiennes, avec toutes les ressources de la grâce, à mener une vie passable, médiocrement honnête, on se dit qu'il faut avoir une certaine dose d'orgueil ou de naïveté, pour prétendre qu'en fait la nature humaine puisse se suffire à elle-même dans la conduite de la vie, d'une manière constante, et chez tous les hommes.

Mille fois non, la morale chrétienne n'est pas le contre-pied de la morale humaine. Sa Fin est plus haute, ses moyens plus efficaces, voilà tout. Elle la dépasse, mais ce n'est qu'en s'appuyant sur elle. *Avant d'être chrétien, et pour l'être, il faut être un honnête homme.*

Je crains que trop de chrétiens ne l'oublient

en pratique, et que la vie superficielle qu'ils mènent, « toute en dehors », ne motive souvent le reproche qu'on fait à la morale catholique d'être une morale superficielle.

La Foi ne nous a pas été donnée pour que nous laissions de côté la raison, mais au contraire pour en aviver la lumière ! Nous devons être d'autant plus raisonnables, dans notre manière de vivre, que nous avons la Foi. L'idéal humain doit se refléter avec plus d'éclat dans une âme de croyant, qui a un idéal divin à réaliser, que dans une âme d'incrédule. A cette condition, l'objection de nos ennemis se résoudra d'elle-même ; elle s'évanouira devant les faits.

D'ailleurs, il n'y a qu'à bien regarder le catholicisme pour se rendre compte qu'*en fait*, et non seulement *en droit*, il est impossible que la morale catholique puisse avoir un autre fondement que celui de la morale humaine en devenant divine.

§ II

Quels sont en effet, dans le cours des siècles, les exemples de moralité que l'Eglise propose à l'admiration des fidèles ? Je vois, en première

ligne, le fondateur lui-même de la religion chrétienne, Jésus-Christ. S'il y a un cas où l'intervention de Dieu dans la vie humaine eût dû en fausser tous les ressorts, c'est bien le cas de l'homme-Dieu. Jamais, en effet, intervention divine n'a été plus directe, ni en apparence plus violente. Niera-t-on cependant que la vie de Jésus-Christ soit le plus bel exemple de moralité qu'il ait été donné aux hommes de contempler?

« Qui de vous me convaincra de péché ? » Ce noble défi lancé un jour par Jésus-Christ Lui-même à la face des Juifs n'a jamais été relevé. L'humanité entière, et, dans l'humanité, ses ennemis aussi bien que ses amis, se sont toujours inclinés devant la pureté de sa vie. Et comment expliquer alors une telle vie, Messieurs, si la morale chrétienne prêchée par le Christ, et imposée par lui à ses fidèles, se trouve être, du fait de l'intervention directe de Dieu, une morale *contre nature?*

Après Jésus-Christ, voyez les saints. Il y en a par milliers, et pas deux ne se ressemblent. Vous trouvez là pêle-mêle des enfants, de faibles femmes, des hommes faits. Les uns sont d'humble condition, d'autres se sont assis sur des trônes. Ceux-ci brillaient par leur intelligence, ceux-là n'avaient qu'une médiocre cul-

ture intellectuelle. Tous cependant ont ceci de commun d'avoir réalisé l'idéal humain à un haut degré, et relevé ainsi le niveau de la moralité.

Mais à quoi bon remonter dans le passé? Rentrez plutôt en vous-mêmes, Messieurs, et faites-y votre examen de conscience. Quand, je vous le demande, avez-vous éprouvé le sentiment de vivre véritablement votre vie chrétienne? Serait-ce par hasard le jour où, ayant peut-être forfait à des devoirs primordiaux que la raison elle-même nous impose, vous auriez cru cacher aux yeux de Dieu, et à vos propres yeux, ces misères profondes, cette déchéance morale, en y jetant le voile léger et transparent de quelques pratiques cultuelles? Non, n'est-ce pas?

Et parmi les hommes que vous coudoyez tous les jours, lesquels tenez-vous pour de véritables chrétiens, de ceux qui observent scrupuleusement, envers leur prochain, les règles de la justice naturelle, tout en se croyant encore tenus à l'exercice de la charité chrétienne, ou de ceux que certaines pratiques extérieures et faciles de charité chrétienne dispensent apparemment des devoirs élémentaires de la justice naturelle?

Nous ne devons pas avoir peur de le redire :

si on objecte tant à la religion chrétienne *d'amoindrir* l'homme en général, c'est peut-être que, personnellement et en pratique, nous négligeons trop de prouver le contraire. Au nom d'un christianisme faux, étroit, taillé à leur petitesse, bien des fidèles oublient qu'ils sont des hommes, tout en se vantant d'être de bons chrétiens.

Avouez, Messieurs, que cette mentalité est déplorable, et qu'il est temps d'y mettre bon ordre. Vous êtes chrétiens par le baptême, mais l'êtes-vous par vos mœurs ? Si un ennemi du christianisme venait vous mettre en demeure de lui prouver que la morale chrétienne porte en elle des germes féconds de vie humaine, pourriez-vous sans forfanterie, mais avec sincérité, étaler tout au large devant ses yeux le livre de votre conscience ? Allons, un peu de fierté. Ne faites pas mentir la Vérité. Mais pour l'amour de Dieu, prouvez enfin au monde que le fait de vivre en chrétien est encore la meilleure manière, sinon la seule, de réaliser l'idéal de l'honnête homme.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'OPTIMISME DANS L'IDÉAL CHRÉTIEN : SES RESSOURCES, SES DANGERS

Messieurs,

Un chrétien doit d'abord être un honnête homme ; or le plus sûr moyen que nous ayons de parfaire en nous l'homme honnête, c'est finalement de vivre en bon chrétien.

Nous avons vu, l'année dernière, à quelles conditions on devient un honnête homme, autrement dit un *homme de caractère*. Ces conditions sont assez dures, et peut-être, laissés à nous-mêmes, trouverions-nous l'entreprise au-dessus de nos forces. Mais telle n'est pas la situation. Ce qu'à bon droit nous désespérerions de faire seuls, il nous est permis de le réaliser à deux. Car si, sans Dieu, nous sommes réduits à l'impuissance, avec Lui, par contre, nous pouvons tout. C'est saint Paul qui nous

l'affirme, après l'avoir expérimenté lui-même. Il ne tient qu'à nous de tenter après lui la contre-épreuve de ce phénomène, d'autant que notre salut final est à ce prix.

Je viens donc vous proposer, Messieurs, d'étudier avec moi. les moyens pratiques de devenir non seulement des *hommes*. mais des ***chrétiens de caractère.***

Tout le monde s'en va aujourd'hui répétant que le christianisme agonise ; qu'il ne résistera pas aux assauts de la libre-pensée : que rien ne l'arrêtera dans ce lent travail de décomposition intellectuelle et morale auquel nous assistons depuis quelques années. Il y a une âme de vérité dans ces paradoxes, avouons-le, mais les raisons que nos adversaires mettent en avant pour leur donner corps, ne sont pas les vraies. Si le christianisme dépérit, ce n'est pas à ceux qui l'attaquent qu'il le doit, mais à nous qui le défendons mal. S'il se meurt, ce n'est pas qu'on le tue, mais c'est que nous n'en vivons pas. En un mot, si le *caractère chrétien* s'efface, et disparaît peu à peu de notre société moderne, la cause en est à l'absence presque totale de *chrétiens de caractère.*

Cette constatation ne laisse pas d'être consolante à la fois et douloureuse : consolante, par-

ce qu'il est toujours bon de se rappeler que les œuvres de Dieu, non plus que Dieu Lui-même, ne meurent pas, et que les entreprises des hommes ne sauraient prévaloir contre elles ; douloureuse cependant, parce qu'il en coûtera toujours à notre orgueil d'avouer à quelle distance immense nous nous tenons de l'idéal qui sollicite nos efforts, et cela par notre faute.

Est-ce à dire qu'il faille désespérer de l'avenir du christianisme ? Non, ce serait du même coup perdre toute confiance en nous, puisque, d'une certaine manière, cet avenir est entre nos mains. Notre programme tient en deux mots : *Vivons notre religion, et elle nous survivra.* Au scepticisme actuel dont, malgré nous, nous subissons l'influence débilitante, opposons une foi vive et inébranlable à l'idéal chrétien. A l'égoïsme malsain qui travaille les âmes d'aujourd'hui, et les replie sur elles-mêmes au détriment des autres, substituons une charité ardente, qui nous arrache au contraire à nous-même, pour nous faire tout à tous. A l'inertie de ceux — et ils sont légion — dont l'amour du plaisir a comme anesthésié la conscience chrétienne, remédions par une activité débordante, mais réfléchie, où l'on sente passer le souffle de cette charité bien ordonnée qui commence par soi-

même, et s'épanouit ensuite au dehors en œuvres saines et durables.

Et d'abord combattons le scepticisme par la Foi — une Foi vive et inébranlable, je le répète — à notre idéal. Mais pour cela, Messieurs, vous devez bien connaître cet idéal ; vous rendre un compte exact de ses ressources, et de ses dangers dans l'éducation chrétienne de votre caractère. L'idéal chrétien en effet n'échappe pas à la loi de tout idéal. D'abord il attire, comme tout ce qui est grand et élevé, et, en cela, il aide puissamment à lutter contre les poussées d'en bas. Puis, par un choc en retour inévitable, sa grandeur même et son élévation repoussent, comme étant inaccessibles à notre faiblesse, ou à notre lâcheté. Lequel doit l'emporter de ces deux sentiments ? Nous allons tâcher de répondre à cette question, en précisant de notre mieux les ressources et les dangers de l'idéal chrétien relativement à l'éducation chrétienne du caractère.

§ I

Toute la puissance de séduction de l'idéal chrétien lui vient de la part énorme d'optimisme qu'il renferme. L'homme est ainsi fait qu'il se laisse facilement prendre aux charmes d'une

doctrine, qui répond à ses besoins les plus intimes d'intelligence et de cœur. Or, le besoin le plus intime de l'homme, qu'il le formule ou non, c'est de ressembler à la divinité. Dans le Paradis terrestre, lorsque le Tentateur voulut avoir raison des dernières hésitations d'Ève, il lui dit: « Si tu manges de ce fruit, tu seras semblable à Dieu (1). » Formule magique, dont l'expression a peut-être varié depuis lors, mais qui explique à merveille les efforts inouïs, tentés de tout temps par l'humanité, pour s'élever au-dessus d'elle-même, et s'arroger les prérogatives divines. Panthéistes ou athées, tous n'ont qu'un souci : ne faire qu'un avec Dieu, ou le remplacer.

Dans ces conditions, l'idéal chrétien devait fatalement nous séduire. Qui dit chrétien dit, en effet, « un autre Christ ». Or, le Christ, Messieurs, qu'est-ce donc sinon le Fils de Dieu fait homme pour nous permettre à nous, fils de l'homme, de devenir des dieux ?

A part le Panthéisme, qui vise naïvement à identifier le fini et l'infini, à mettre tout en Dieu et Dieu en tout, aucune doctrine ne s'est employée autant que le Christianisme à combler l'abîme qui sépare la créature de son Créateur.

1. *Genèse*, ch. III, v. 5.

Là est le secret de sa vitalité.

Semblables à Dieu, nous le serons un jour par *la Gloire*, puisque notre éternité se passera à Le voir comme Il se voit, à L'aimer comme Il s'aime, à vivre en un mot de sa propre vie. Semblables à Dieu, nous le sommes déjà ici-bas par la Grâce qui, d'après l'enseignement officiel de l'Eglise, n'est autre chose « qu'une participation de la nature divine (1) », c'est-à-dire Dieu Lui-même, autant qu'Il peut s'identifier à l'homme, et ne faire qu'un avec lui.

Il y a plus. Lorsqu'une âme est en état de grâce, Dieu pousse la familiarité jusqu'à y habiter en personne, ainsi qu'un ami sous le toit de son ami. Ecoutez plutôt ces paroles du Christ à ses apôtres : « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, mon Père l'aimera : nous descendrons en lui, et nous y établirons notre demeure (2). » Une fois à demeure dans une âme, Dieu n'y reste pas inactif. Non seulement Il voit tout, connaît tout, même nos plus secrètes pensées, et les plus légères vibrations de notre cœur, mais j'allais dire qu'Il met la main à tout, tant son activité infinie et souverainement féconde nous pénètre et se mêle à la nô-

1. *II Epître de S. Pierre*, ch. I, v. 4.
2. *Evangile selon S. Jean*, ch. XIV, v. 23.

tre sans l'entamer, l'oriente sans la fausser, la détermine sans porter atteinte à sa spontanéité.

Quel optimisme ! Messieurs. Connaissez-vous rien de plus audacieux en fait d'affirmations doctrinales? Au fond nous sommes « panthéistes » autant qu'il est permis de l'être, sans attenter aux droits de Dieu. Nous n'allons pas jusqu'à prétendre que la créature et Dieu ne sont que les deux aspects d'un seul et même être. Ce serait folie. Mais, tout en reconnaissant la distance infinie qui, du point de vue de l'être, sépare le Créateur de sa créature, nous subordonnons à ce point notre activité à l'activité divine, qu'Il semble bien, pratiquement, que cette distance soit comblée. En d'autres termes, et pour parler d'une manière moins abstraite. le cœur de Dieu a brûlé pour nous d'une telle flamme, qu'il est parvenu à fondre ensemble les énergies en apparence les plus disparates; ou, mieux encore, à souder étroitement notre activité à la sienne. A la lettre, nous sommes donc des Dieux, si l'empreinte divine doit se retrouver dans chacun des actes qui sont comme les fruits de notre volonté libre, et surnaturalisée par la charité.

Un pareil idéal, présenté sous cette forme, et avec cette précision, ne pouvait que provoquer

l'enthousiasme dans les âmes nobles et ardentes. Il n'y a d'ailleurs pas manqué. Le long des âges, des milliers de créatures ont eu à cœur de fortifier leur vie humaine par cette vie divine, et, non contentes d'être des hommes, de devenir semblables à Dieu. Il en est parmi vous, Messieurs, j'en suis sûr, que cet idéal a également émus, surtout à certaines heures de réflexion plus intime, lorsque le bruit de passions un moment apaisées venait battre le seuil de votre conscience, sans toutefois le franchir. Peut-être alors l'avez-vous longuement contemplé, et vous a-t-il semblé, au sortir de cette contemplation, que sa réalisation ne souffrirait pas de difficultés. Rien de plus naturel qu'une pareille impression. Qui pourrait jamais se douter, avant de l'avoir expérimenté, que le fait de fixer quelque temps le soleil, d'où nous vient la lumière, suffit à obscurcir la vue, par excès de clarté ? Ainsi en va-t-il parfois de l'idéal chrétien. Sa grandeur éblouit au moment où on le fixe : mais, dès que l'on veut se mettre à marcher à sa lumière, à vivre, à agir, cet éblouissement même est une gêne. On se fait difficilement à cette idée qu'un idéal aussi lumineux puisse s'accommoder d'actes aussi obscurs que ceux de la vie quotidienne. J'avais donc bien

raison, en vous signalant les ressources de l'idéal chrétien, de vous parler en même temps de ses dangers. Permettez que je précise d'un mot ma pensée sur ce point.

§ II

Volontiers je m'imagine l'idéal chrétien à la façon d'un glacier très élevé, dont il s'agirait de faire l'ascension. Tous deux présentent les mêmes splendeurs à la fois et les mêmes difficultés. Sans doute avez-vous déjà vu des glaciers, avec leurs neiges éternelles, leurs blocs de cristal, leurs torrents vertigineux, leurs obsédants abîmes, leurs horizons infinis, leurs effets magiques de lumière et d'ombre, leurs silences imposants, leurs orages fantastiques. Mais vous savez sans doute aussi que, pour jouir de tout cela, il faut se donner beaucoup de peine, franchir pas à pas les trois ou quatre mille mètres qui mènent au sommet, côtoyer les précipices, se frayer un chemin dans la neige et la glace, à coups de pics, supporter le froid, et quelquefois la faim, être sans cesse aux aguets, ne jamais perdre son sang-froid, que sais-je encore? Or, lorsqu'il est question d'organiser une ascension de ce genre, on se heurte presque toujours à

deux sortes de touristes. Les uns ne considèrent que le but à atteindre, sans même prendre les moyens élémentaires et classiques indiqués pour cela par les guides. Le sommet les hypnotise. Ils ne voient que lui, et pensent que cette vue va suppléer à tout. Mais, à peine ont-ils escaladé quelques cents mètres, qu'ils perdent tout de vue, y compris le sommet, et ne songent plus qu'à redescendre, harassés, découragés. D'autres voient surtout, dans l'ascension, les difficultés qu'elle présente. Ils finissent même par n'envisager que les difficultés. Celles-ci leur masquent tout. Alors, de guerre lasse, ils s'avouent incapables d'une pareille entreprise, ne font même pas cent mètres pour essayer leurs forces, et rebroussent chemin, bien résolus à ne plus rien tenter de pareil, et à reprendre leur petite vie bourgeoise, exempte d'imprévus et de fatigue, et dont la médiocrité même fait à leurs yeux tout le charme.

Hélas! combien de chrétiens ressemblent à ces touristes, lorsqu'il s'agit d'escalader leur idéal, je veux dire, de le réaliser. D'un côté vous avez les naïfs, les présomptueux, «les optimistes », tous ceux qui se reposent sur Dieu seul du soin de devenir semblables à Lui. D'un autre, se tiennent les timides, les lâches, les

« pessimistes », tous ceux que les difficultés terrorisent avant même qu'ils aient entrepris de les vaincre. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que des premiers, de ceux que j'ai appelés les « optimistes ». Ils ont toujours à la bouche ce mot « d'idéal ». Ils vous parleront avec onction de ses splendeurs. A les entendre, ils respirent déjà dans l'atmosphère divine, baignés de sa lumière, doucement pénétrés de sa chaleur. Personne autant qu'eux n'apprécie le bonheur de se dire chrétien. Au besoin, ils le crieraient sur les toits. Mais personne non plus ne se met moins en peine de conformer ses actes à sa parole, sa vie à sa profession de foi. Est-ce perversité ou inconscience? Je croirais plus volontiers à de l'inconscience, d'autant que tous nous sommes un peu de ces gens-là.

Oui, être chrétien, c'est être semblable à Dieu, et vivre de sa vie. Mais vivre de la vie divine ici-bas, ce n'est pas seulement jouer à l'extase. On vit de la vie de Dieu, en consentant à faire en tout et toujours sa volonté, ni plus, ni moins. Or la volonté de Dieu est que, du matin au soir, sans jamais nous relâcher de notre ardeur, nous soyons fidèles aux moindres des devoirs que la vie nous impose. Il n'y a d'union à Dieu qu'à ce prix, et la grâce ne nous

est donnée que pour cela. La preuve en est que nous perdons la grâce, dès que nous manquons gravement à l'un ou à l'autre de ces devoirs.

Défiez-vous donc, Messieurs, de votre imagination, en présence de l'Idéal chrétien. Assurément, il est splendide, attrayant, et provoque à l'action. Une fois réalisé, il procure des joies ineffables. Mais, pour y arriver, pour couronner son sommet, nous sommes tenus d'arpenter pas à pas le chemin rocailleux qui y conduit, nous devons n'avoir pas peur des abîmes, et, au surplus, consentir à nous laisser meurtrir par la vie, à perdre, le long de la route, beaucoup de nos illusions, si la perte des illusions est bel et bien la rançon de la réalité vivante et divine avec laquelle nous entrons peu à peu en contact.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE PESSIMISME DANS L'IDÉAL CHRÉTIEN : SA NATURE, SES LIMITES

Messieurs,

Nous avons parlé, la dernière fois, des ressources et des dangers de l'Idéal chrétien, relativement à l'éducation chrétienne du caractère. La grande ressource de cet idéal lui vient de la part énorme d'optimisme qu'il renferme. Pour peu que nous ayons d'élévation d'âme, de noblesse de cœur, il nous serait difficile, en effet, de résister au désir de « déification » qu'il est appelé à provoquer en nous. Malheureusement le danger naît aussi de ce désir, selon que nous nous y arrêtons purement et simplement, en croyant naïvement qu'il peut tenir lieu de tout, ou, au contraire, que nous nous décidons à mener notre vie morale en fonction de ses terribles exigences. Dans le premier cas, nous

sommes en présence des « optimistes », des naïfs, des présomptueux, de tous ceux en général dont j'ai dit qu'ils se reposent sur Dieu seul du soin de devenir semblables à Lui. Dans le second cas, nous avons affaire aux « pessimistes », aux timides, aux lâches, bref, à tous ceux que les difficultés de la vie effraient, dès qu'il s'agit de mettre à exécution leur désir plus ou moins sincère de vivre de Dieu. C'est spécialement de ces derniers que je voudrais vous entretenir ce matin, en essayant de vous montrer qu'à un certain point de vue — par exemple s'ils ne comptent que sur eux pour se maintenir pratiquement à la hauteur de l'idéal chrétien — leur pessimisme est fondé ; et qu'il est bon, afin de ne verser ni dans la présomption, ni dans le désespoir, d'en bien préciser la *nature* et les *limites*.

§ I

Optimiste, l'idéal chrétien l'est donc au point que vous savez, puisqu'aussi bien il s'agit pour nous de vivre de la vie divine, d'orienter toutes nos pensées et nos actions dans le sens de l'Intelligence et de la Volonté de Dieu. Mais, de même que la lumière ne va jamais sans ombre,

il n'existe pas non plus d'Idéal, sans une réalité qui en atténue l'éclat. Or, en réalité, lorsque nous reportons sur nous notre regard, après l'avoir longtemps fixé sur l'idéal chrétien, n'a-vons-nous pas mille raisons d'être pessimistes, et de pousser au noir les difficultés que présente sa réalisation ? Je laisse à l'Eglise elle-même le soin de répondre à cette question. L'Eglise, en effet, nous apprend qu'en vertu de la déchéance originelle dont nous sommes les victimes malheureuses, nous venons au monde incapables, non seulement de nous mouvoir, par nos propres forces, dans la sphère surnaturelle, mais encore, si nous sommes livrés à nous-mêmes, de mener une vie naturelle conforme de tous points à l'idéal humain. Dès lors, la première pensée qui vient à l'esprit, impérieuse à la fois et angoissante, est celle-ci : Que nous parle-t-on de devenir des dieux à nous qui ne pouvons même pas prétendre à devenir des hommes ? Est-ce qu'on demande à un reptile qui rampe, de jouer à l'aigle qui plane ?

Voilà une objection sérieuse, Messieurs, ne nous le dissimulons pas. Mais encore, avant d'y répondre, et, pour y répondre, suis-je obligé d'en préciser les termes, et de déterminer la part exacte de pessimisme qui se cache sous

cette délicate et ténébreuse question de la chute originelle. Rien ne serait plus dangereux que de nous fier à des équivoques. S'il est urgent de connaître la grandeur et la beauté de l'Idéal auquel nous devons tendre, peut-être est-il plus nécessaire encore de nous bien connaître nous-mêmes avant d'y tendre, et ainsi de mesurer du premier coup toute la distance qui nous en sépare. Efforçons-nous donc, pour le moment, d'apprécier approximativement cette distance.

§ II

Que l'homme ait été créé pour voir Dieu éternellement, et vivre de cette vision bienheureuse, comme l'aigle pour couronner les cimes, et fixer le soleil, c'est là un point de doctrine qu'aucun chrétien ne saurait mettre en doute. De même que l'aigle doit d'être le roi des airs, non à la solidité de ses muscles d'acier, ou à la puissance de ses serres, mais bien à l'envergure de ses ailes, et à l'ampleur de son vol, pareillement toute la suprématie de l'homme sur les autres créatures lui vient, non de la sveltesse de sa taille, ou de l'éclat de son visage, mais du pouvoir que Dieu lui a donné de s'élever, sur les ailes de la raison et de la Foi, à ces hau-

teurs inaccessibles où seul Il habite, et où Il avait résolu, dès l'origine du monde, de se donner en spectacle aux anges et aux hommes, durant l'éternité.

A ce moment-là, je veux dire, au lendemain de la création, l'homme, sorti innocent et pur des mains de Dieu, l'âme encore toute vibrante et chaude du souffle divin qui l'avait inspirée, n'avait qu'à prendre audacieusement son vol, pour planer au-dessus des misères, où maintenant nous nous traînons lamentablement, et respirer un air vivifiant dans l'atmosphère divine.

Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Mystère d'orgueil, dont nous n'arriverons jamais à scruter la profondeur. C'était cependant beau d'avoir le Ciel pour royaume, et de pouvoir y fixer définitivement son séjour! Du moins nous semble-t-il, à nous, qu'à la place de nos premiers parents, nous nous en fussions contentés. Mais comme c'est mal connaître la complexité de notre nature! Souvenez-vous — j'y ai déjà insisté l'an dernier — qu'à côté de la science du bien, pour laquelle nous sommes faits, s'étale la science du mal, qui a aussi ses séductions; qu'à côté du ciel, il y a la terre; et que si, par son âme, l'homme aspire à vivre sur les hau-

teurs, par le poids de son corps, il est entraîné vers les bas-fonds. Vue d'une certaine distance — celle de la jeunesse, par exemple — la terre cache à nos yeux ses aspérités. Elle nous envoie encore le parfum de ses fleurs, mais déjà elle ne nous montre plus ses épines. Nos sens s'enivrent, et leur enivrement nous trouble. Le besoin de mettre à l'épreuve notre indépendance nous fait osciller un instant, puis perdre l'équilibre. Alors, repliant nos ailes, nous fendons les airs, et allons nous abattre dans quelque coin obscur, d'où sont montées, irrésistibles, les fausses séductions.

Telle est, en raccourci, l'histoire de la chute originelle. Appelés, par un privilège spécial, à vivre éternellement dans l'amitié de Dieu, nos premiers parents n'ont pas su apprécier ce privilège, ou plutôt ils en ont abusé. On dirait que, forts de leur innocence, et trop confiants dans leurs propres ressources, ils ont méprisé la tentation. Du moins se sont-ils laissé distraire par elle. Le charme apparent du fruit défendu, et la perspective séduisante de s'égaler à Dieu, en se soustrayant à ses ordres, leur a troublé le regard. C'est à ce trouble qu'ils durent leur chute. N'y voyant plus, ou y voyant mal, ils furent pris de vertige, ne discernèrent pas le

piège que leur tendait le tentateur, trébuchèrent un instant, puis finalement tombèrent. Et ils tombèrent d'autant plus bas qu'ils étaient montés plus haut.

Quelles furent les conséquences d'une pareille chute ? La réponse de l'Eglise à cette question est très nette, mais il arrive que beaucoup la comprennent mal, victimes en cela de préjugés, ou d'une erreur de perspective assez commune.

L'Eglise nous déclare qu'en vertu de leur désobéissance à l'ordre de Dieu, Adam et Eve furent chassés du paradis terrestre, livrés à la concupiscence, et condamnés à la maladie et à la mort.

Pour bien comprendre cette déclaration de l'Eglise, qu'elle impose comme un dogme de foi à tous les fidèles, il faut se rappeler d'abord que, dans le Paradis terrestre, nos premiers parents ne devaient pas mourir, ni être en butte à des maladies d'aucune sorte, physiques ou morales : car Dieu, dit l'Ecriture, les avait créés *purs*. Mais il faut surtout se rappeler que tout cela ne leur était pas dû ; que la nature humaine ne le réclame pas ; bref, qu'ils étaient alors l'objet d'un privilège, d'une grâce spéciale et surnaturelle, de la part de Dieu.

Par nature, en effet, l'homme est appelé à souffrir et à mourir. Par nature également il est appelé à lutter, pour donner le pas à l'esprit sur la chair. Dès lors, quand nous proclamons, avec l'Eglise, que l'homme est tombé volontairement, et que, par suite de cette chute, la concupiscence, la maladie et la mort ont repris leurs droits sur lui, que disons-nous qui soit de nature à scandaliser des esprits droits et non prévenus ? Nous ne disons au contraire rien que de très naturel.

Voici, je suppose, un roturier qui ne possède aucun bien. Il n'a que ses deux bras pour travailler, et sa pauvre mansarde pour dormir. Un beau jour, le roi, dans un accès de générosité, lui confère un titre de noblesse, et met à sa disposition une immense fortune, mais à la condition expresse qu'il servira sous ses ordres. Ambitieux et déloyal, le roturier privilégié trahit son roi, et passe à l'ennemi. Trouverez-vous étrange que le roi le destitue de ses privilèges, et le renvoie à sa misère, et à sa roture ? Non, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ferait-on a Dieu un grief d'avoir traité de la sorte nos premiers parents, et nous-mêmes en leurs personnes ?

Il est vrai, l'Eglise va un peu plus loin

dans ses affirmations. Elle proclame que, d'une certaine manière, la chute originelle a eu son douloureux retentissement jusque dans la nature elle-même ; que non seulement Adam et Eve ont perdu la grâce, cette sève divine dont leur âme était pour ainsi dire gonflée, mais que de ce chef, leurs forces naturelles elles-mêmes en sont demeurées quelque peu ébranlées, et comme déséquilibrées.

Pour ma part, je ne vois pas ce qu'on peut reprocher à une pareille doctrine, corroborée d'ailleurs, nous le verrons bientôt, par l'expérience quotidienne. Nous ne soutenons pas en effet qu'en tombant l'homme se soit tué, c'est-à-dire qu'il ait cessé d'être homme. Nous constatons seulement qu'il s'est blessé, et qu'au lieu de se porter d'un bond, facilement, vers l'idéal qui sollicite toujours son activité d'homme, il en est réduit à s'y traîner péniblement, sans un secours surnaturel.

Encore une fois, tout cela est très normal, et nous devrions plutôt nous étonner du contraire. Le moins, en effet, qui puisse arriver à un individu qui tombe d'assez haut, lorsqu'il ne se tue pas sur le coup, c'est de s'en tirer avec quelques blessures. Ainsi en va-t-il de la chute originelle. Elle ne nous a pas tués, mais nous

en sommes restés meurtris. Si donc, après une pareille chute, l'homme n'a pas les membres cassés, mais seulement engourdis ; si le ressort naturel, fortifié par la grâce, qui tendait sa volonté, et, par elle, tout son être vers Dieu, n'est pas en morceaux, mais seulement détrempé, relâché, et si, par ailleurs, la grâce maintenant recouvrée a pour première fonction de resserrer le jeu naturel de ce ressort volontaire, de lui rendre à la fois sa dureté et son élasticité premières, qui donc oserait encore soutenir que l'idéal chrétien est une chimère, et qu'il faut nous résigner à l'admirer, sans entreprendre de le réaliser !

Ne soyons pas trop optimistes, Messieurs, mais ne soyons pas non plus trop pessimistes. Défions-nous de notre faiblesse naturelle, mais fions-nous d'autant plus à la grâce de Dieu. Car si, sans Dieu, nous ne pouvons rien, avec Lui cependant nous pouvons tout (1).

1. *Evangile selon S. Jean*, ch. XV, v. 5 et sqq. — *Epître de S. Paul aux Philippiens*, ch. IV, v. 13.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

ORIGINALITÉ DE L'IDÉAL CHRÉTIEN : OPTIMISME ET PESSIMISME

Messieurs,

Nous croyons donc que l'homme, créé par Dieu dans un état de grâce et d'innocence qui le soustrayait aux misères physiques et morales dont nous sommes aujourd'hui les victimes, a déchu, par sa faute, de sa grandeur première. Nous croyons qu'en désobéissant à Dieu, il a non seulement perdu les privilèges de toutes sortes dont il était comblé, mais encore que sa nature a été comme secouée par une aussi lourde chute, et qu'elle en est demeurée affaiblie, débilitée. De là cependant à soutenir que le péché ait corrompu cette nature, il y a loin ! Nous prétendons, au contraire, qu'après la déchéance originelle comme avant, le même idéal de vie humaine s'impose à notre activité, et que les moyens essentiels de le réaliser restent tou-

jours à notre disposition. Seul l'emploi de ces moyens est devenu plus difficile. Quant à l'idéal de vie divine qui se superpose à l'idéal humain, nous avons la *grâce* pour y atteindre. Or, la grâce, qu'est-ce donc, sinon Dieu lui-même nous tendant amicalement la main pour nous aider à marcher, sans trop de fatigue, dans la voie escarpée et obscure qui aboutit à Lui? Qu'est-ce encore, sinon ce même Dieu d'amour contribuant, sans violenter en rien notre liberté, à faire de nous d'abord des hommes, puis des surhommes, et enfin des dieux?

L'originalité du Christianisme, je ne crains pas de le dire, lui vient de cet harmonieux mélange d'optimisme et de pessimisme. D'un côté nous sommes appelés à vivre *en dieux;* d'un autre, nous sommes incapables par nous-mêmes de vivre *en hommes*. C'est alors que Dieu intervient en personne, ou mieux en la personne de son Fils. Le Fils de Dieu fait homme permet ainsi aux fils de l'homme de devenir comme Dieu. Essayons en quelques mots de voir ce qui se cache d'ineffablement beau sous un pareil mystère.

§ I

De nos jours, quelques hommes sincères, mais incrédules, qui avaient étudié de très près le problème du mal moral, et que ce problème avait jetés longtemps dans des angoisses terribles, ont finalement trouvé, dans le dogme du péché originel, une sorte d'apaisement à leurs inquiétudes, et une solution à leur doute. Voilà un fait indéniable. Je pourrais citer des noms, mais ils sont assez connus pour que vous me dispensiez de le faire.

Le problème s'était posé à leurs yeux en ces termes. Naturellement, l'homme doit avoir de quoi vivre selon la raison, puisque telle est la loi de son activité. Autrement la nature serait prise en défaut, ce qui est incompréhensible. Cette lumière de la raison n'a pu être mise là, ironiquement, comme un phare destiné à nous montrer le port, si, par ailleurs, nous n'avons pas les énergies nécessaires pour atterrir. Or, de fait, les volontés les plus résistantes, les bras les mieux musclés, laissent souvent tomber les rames de lassitude au milieu de leur course, et finissent par s'abandonner au large de leurs instincts dépravés. Pourquoi ce phénomène?

Dieu aurait-il donc manqué son œuvre : ou bien l'homme, déjà las et fatigué avant d'agir, aurait-il lâchement reculé devant l'entreprise, et porterions-nous dès lors les conséquences de sa lâcheté?

Deux doctrines se sont chargées de répondre à cette double question, mais en sens inverse l'une de l'autre : *le pessimisme* et *le catholicisme*.

Au lieu d'accuser l'homme, les pessimistes ont préféré rejeter la faute sur Dieu. Ils en ont conclu que la nature humaine est mal faite, et que nous devons résolûment en prendre notre parti. A quoi bon en effet réagir, ou se révolter ? Abandonnons-nous plutôt à *l'Inconscient*, quel qu'il soit, et supprimons en nous tout désir. Mais une pareille doctrine, en constatant le fait de notre déchéance, n'explique rien, ni Dieu, ni l'homme.

Le catholicisme, au contraire, qui se fait de Dieu la seule conception raisonnable, rejette entièrement la faute sur l'homme. Sous le voile des symboles et des allégories, il nous raconte la chute de nos premiers parents. Mais son pessimisme *de fait* se colore aussitôt d'un *optimisme grandiose*.

L'homme, nous dit-il, est en effet tombé, en

prétendant devenir comme Dieu. Mais Dieu, plein de pitié et de bonté, a consenti à le relever, en se faisant homme.

Ces deux mystères, celui de la chute originelle, et celui de la rédemption, donnent au problème du mal moral sa solution satisfaisante. Même, d'un point de vue purement humain, il y a de fortes *raisons de croire* qu'elle est la vraie solution.

En premier lieu, le mystère de la chute explique pourquoi il y en a tant, parmi les hommes, qui sont presque impuissants à mener une vie vraiment humaine, et à donner ce vigoureux coup d'aile qui les emporterait dans la région éthérée de l'idéal. Et comment l'explique-t-il ? D'abord en précisant, comme je vous l'ai indiqué, les conditions elles-mêmes de cette chute ; puis, en faisant appel, pour la transmission de ses funestes conséquences, à la loi de l'hérédité.

Quand un homme, ici-bas, se livre à l'inconduite, il en subit tôt ou tard les fâcheuses conséquences. Cette chair qu'il met tous ses soins à satisfaire, prend d'ordinaire le *germe* d'une maladie mortelle, et ce *germe*, l'homme a le triste privilège de le transmettre à ses descendants. Vous n'avez qu'à regarder autour de

vous, dans le monde. Des enfants que ni l'âge, ni les vicissitudes de la vie, n'ont eu le temps de corrompre, portent déjà au front le stigmate du vice : dans le regard trouble et hésitant, l'annonce d'une *tare* physique et morale, dont ils seront bientôt les victimes. Pauvres enfants ! Ils n'en sont pas cause, s'ils en sont les victimes ! Toute la responsabilité rejaillit sur leurs parents. Ceux-ci, en même temps qu'ils leur ont infusé la vie, ont déposé, dans leurs membres fragiles, le germe de la mort. On ne compte plus aujourd'hui — tant elles sont innombrables ! — les familles sur lesquelles pèsent lourdement les fautes de ceux qui les ont fondées. Les hôpitaux regorgent de ces enfants que la maladie et la mort guettent, à leur entrée dans la vie.

Telle est aussi, du point de vue surnaturel, l'histoire du péché originel à travers les siècles.

Nos premiers parents ont désobéi à Dieu. Appelés à vivre dans une atmosphère surnaturelle où ils ne pouvaient que respirer un air sain et vivifiant, ils ont préféré, sous couleur d'indépendance, essayer de l'atmosphère fétide, empoisonnée, du péché. Mal leur en prit. Car leur âme, au contact d'un air impur, se débilita. La grâce, ce sang divin qui coulait dans

leurs veines, s'en échappa. Et, au lieu de nous transmettre une vie divine, une santé florissante, ils ne réussirent qu'à nous infuser à tous le germe de la maladie morale dons ils sont morts, et dont nous nous mourons à notre tour.

Encore une fois, Messieurs, essayez, en dehors du dogme de la chute originelle, et de sa transmission par hérédité, essayez d'expliquer pourquoi, en effet, tant d'hommes sont impuissants à mener une vie vraiment humaine, vous n'y parviendrez pas. Du moins, vous vous heurterez à des mystères beaucoup plus troublants que celui-là. Car vous devrez aussi expliquer pourquoi, à côté de ceux-là qui se traînent honteusement dans la vie, et feraient presque douter de la valeur morale de l'idéal humain, il y en a, au contraire, et par milliers, qui dépassent en sagesse et en moralité l'idéal humain lui-même. Vous devrez nous dire pourquoi tant de martyrs, d'apôtres, de vierges, ont préféré la mort aux capitulations de leur conscience. Cependant ils étaient pétris du même limon que les autres. La flamme des mauvais désirs leur léchait le cœur, et excitait leur chair. Beaucoup même parmi eux ne se sont élevés si haut qu'après être tombés très bas. Alors quoi? Devrons-nous fermer les yeux sur d'aussi étranges ano-

malies ? Sous prétexte que notre raison ne comprend rien à cette énigme, n'essayerons-nous point de la déchiffrer à la lumière de la Foi ?

Sans doute vous est-il arrivé plus d'une fois, Messieurs, de rentrer en vous-même, au plus profond de votre conscience. C'était, je suppose, au lendemain d'une grande joie, ou à la veille de prendre une décision qui déciderait de votre vie. Vous vous sentiez de taille à tout entreprendre. L'enthousiasme vous donnait des ailes. La lutte pour la vie morale, loin de vous effrayer, vous séduisait. L'idéal divin, entrevu comme un beau rêve, vous semblait à votre portée. Il vous suffirait, pensiez-vous, de tendre la main pour en cueillir les fruits...... Et vous tendîtes la main en effet. Mais la branche, que vous voyiez si proche de vous, s'éloigna. Le sol, que vous croyiez si ferme sous vos pieds, se déroba. Vous fîtes alors une chute qui vous meurtrit le cœur. Sous le coup de la honte et de la douleur, votre amour de l'idéal divin se changea aussitôt en haine, votre espérance en désespoir. Voici à peu près les réflexions qui vous vinrent à l'esprit : Faut-il que Dieu se joue de nous pour faire miroiter ainsi à nos yeux un idéal qui n'est point fait pour nous ? Comment pourrions-nous songer à devenir des dieux,

alors que déjà, avec la meilleure volonté du monde, et le plus grand enthousiasme au cœur, il nous est quasi impossible de rester des hommes !... Et Dieu vous a répondu — du moins eussiez-vous pu distinguer sa réponse, si vous ne vous étiez laissé assourdir par la voix tapageuse des passions — Dieu vous a donc répondu : « Au lieu de compter tant sur toi, tu aurais dû avoir un peu plus de confiance en moi. Bien loin de t'en remettre à ta faiblesse, tu devais davantage escompter ma force. Alors certainement tu ne serais pas tombé.

M'est-il donc plus difficile de faire de toi un Dieu, qu'il ne l'a été à mon Fils de se faire homme? Ne sais-tu pas que je mets au contraire mon orgueil à féconder le néant?

La distance de la terre au ciel est la même que celle du ciel à la terre, et mon Fils n'est précisément descendu sur la terre que pour t'emmener avec lui vers le ciel. S'il a arrosé de son sang le sol que tu foules au pied, c'est pour y faire germer les saints. » Mais encore faut-il boire ce sang goutte à goutte, ainsi que la plante la sève qui la nourrit. Et on le boit ce sang, non point en rêvant d'être un saint, mais en y travaillant efficacement tous les jours, et sans relâche. On s'en nourrit, en y mêlant les larmes que la

lutte pour la vie divine nous arrache des yeux lorsque nous consentons à l'entreprendre avec courage, et à accomplir notre tâche quotidienne.

Tel est, Messieurs, illustré par un exemple, l'Enseignement de l'Eglise au sujet de l'intervention de Dieu dans le relèvement de notre vie morale. Pourquoi le rejetterions-nous? Il me semble au contraire que nous devons l'accepter avec reconnaissance, car il met un terme à nos angoisses intellectuelles. Grâce à lui, nous comprenons maintenant pourquoi la plupart des hommes mènent une vie si peu humaine. Ils viennent au monde avec une tare héréditaire, un manque d'équilibre moral. Une sorte de fièvre spirituelle — celle de la concupiscence — les saisit, et leur donne le frisson, à leur entrée dans la vie.

Par ailleurs, nous comprenons pourquoi l'élite des hommes en arrive à mener une vie surhumaine. Dieu, en se faisant homme pour nous racheter et nous guérir, a infusé à l'humanité de sa propre énergie. Sa grâce, bien utilisée, permet à l'homme de devenir semblable à Lui. Dès lors voici la conclusion qui s'impose à tout esprit sincère. Une morale qui s'origine à des dogmes pareils — celui de la Chute et celui de la Rédemption — et qui, en

dépit de toutes les entraves, et de tous les dénigrements, a réussi, pendant plus de vingt siècles, partout où elle s'est imposée, à soulever au-dessus d'elle-même la moitié de l'humanité, à réveiller de leur léthargie des millions d'âmes, pour les jeter dans une activité supérieure qui déconcerte la raison, cette morale-là doit être divine, tant elle est humaine !

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'IDÉAL CHRÉTIEN ET L'INTELLIGENCE HUMAINE : FOI ET RAISONS ACTUELLES DE CROIRE

Messieurs,

Jusqu'à ce jour nous avons surtout étudié l'Idéal chrétien *en lui-même*, nous en avons analysé le contenu *objectif*. Il s'agit maintenant de le considérer *par rapport* à nous, et de voir comment *pratiquement* nous entrons en relation avec lui. Et d'abord comment le connaissons-nous ? Est-ce par la raison ou par la Foi, et, si c'est en définitive par la Foi, la Raison cependant n'y est-elle pour rien ? Au surplus suffit-il de croire à cet Idéal pour le réaliser ? La Foi toute nue, ce qu'en langage théologique on appelle, d'un mot expressif, la « Foi morte » en fait à coup sûr une *idée-lumière* ; mais la charité n'est-elle pas requise pour changer la *Foi morte* en *Foi vive, et* transformer cette *idée-lumière*, en *idée-force ?* — Autant de ques-

tions auxquelles désormais nous devrons répondre, si nous voulons nous rendre exactement compte du rôle capital que l'Idéal chrétien est appelé à jouer dans l'éducation chrétienne du caractère. Je m'en tiendrai aujourd'hui à l'analyse des rapports de l'Idéal chrétien avec la Raison humaine. A ce propos, nous nous demanderons d'une part, quelles sont les raisons que nous avons de croire à la vérité d'un pareil Idéal, et, d'autre part, si ces raisons suffisent à son acceptation.

§ I

Le jour de votre baptême, Messieurs, vous avez reçu avec la grâce, et comme en germe, toutes les vertus surnaturelles, de façon à pouvoir vivre un jour en bons chrétiens. Entre autres, la Foi vous a été donnée, qui vous a permis, au premier éveil de votre intelligence, d'entrer en contact avec la vérité divine, et de marcher à sa lumière, dans le chemin du devoir.

Que s'est-il donc passé le jour où, pour la première fois de votre vie, vous avez fait acte de croyant, en utilisant votre Foi ? La chose n'est pas aussi simple que peut-être vous le sup-

posez. D'abord il vous a fallu connaître, au moins en gros, les vérités à croire. Car ces vérités-là ne nous sont pas données toutes faites, comme la Foi, au moment précis où, par le baptême, nous naissons à la vie surnaturelle. Il n'y a pas plus d'idées *innées*, dans l'ordre de la grâce, que dans celui de la nature. Toutes nos idées, nous commençons de les acquérir sur les genoux de nos mères, avant même que de savoir lire et écrire. C'est notre mère qui nous a appris la venue de Jésus sur la terre, et son histoire, et ses miracles, et sa doctrine. C'est elle qui nous a épelé son nom, et tracé sur le front le premier signe de la croix. C'est elle encore qui nous a renseignés sur le rôle maternel de l'Eglise en ce monde, et sur l'obéissance filiale qui lui est due. Et, pour nous rendre cet enseignement *lumineux*, elle a eu de ces mots, de ces images, dont seules les mères ont le secret ; et, pour nous le rendre *acceptable*, elle a trouvé de ces accents qui ne trompent pas, et en disent plus long au cœur de l'enfant, que les plus belles démonstrations à l'homme fait.

Car, ne vous y trompez pas, il ne suffit pas à un enfant, pour croire, de savoir son catéchisme sur le bout des doigts. Il lui faut déjà des *raisons de croire*. L'acte de Foi d'un en-

fant, tout de même que celui d'un adulte, doit être raisonnable. Or, quelles raisons de croire plus efficaces sur l'esprit et le cœur d'un enfant, Messieurs, que la parole et les exemples d'une mère ! Sa mère lui a dit : Dieu a parlé, voici ce qu'Il a révélé. — Il est venu du ciel sur la terre en la personne de Jésus, voici ce qu'Il a fait. — Et l'enfant a cru en toute assurance, et, sur cette assurance, il a joint d'instinct ses petites mains, il a levé au ciel ses yeux innocents, et ses lèvres fraîches et naïves ont murmuré le « Credo ». Sa mère a été pour lui comme un motif vivant de crédibilité. L'ayant vue, à certaines heures douloureuses, se jeter au pied du crucifix, l'arroser de ses larmes, puis se relever bientôt consolée et plus forte, il en a déduit, avec la logique du cœur, que la Religion de sa mère devait être la vraie, puisque capable de pareilles et d'aussi subites transformations, et dès lors il a cru de toute son âme d'enfant, c'est-à-dire, *simplement*, et sans aucune arrière-pensée. Sous l'influence de sa mère, et avec la grâce divine, il a fait librement au Dieu, qui daigne nous le demander, l'hommage d'une foi inébranlable à la parole infaillible de l'éternelle vérité.

Ainsi donc le témoignage humain suffisam-

ment autorisé — pour un enfant, le témoignage de sa mère, ou encore celui d'un maître chrétien, d'un catéchiste, d'un prêtre — donne sur la crédibilité du dogme la certitude raisonnable que procurent, à leur manière, l'étude et la science des raisons de croire. Dès lors la Foi est possible.

L'idéal serait peut-être, Messieurs, qu'en matière de crédibilité, nous fussions des « enfants » toute notre vie, et que, pour aller à Dieu d'une façon raisonnable, nous pussions nous contenter de ces « chemins des simples ». Ce sont d'ailleurs les plus fréquentés, et il est à remarquer que, parmi les adultes, non seulement les « charbonniers », mais les savants eux-mêmes. et les philosophes les préfèrent. Cependant nous vivons dans un temps où la « simplicité de la Foi » est fortement mise à l'épreuve et où il est bon, avant de s'y fixer définitivement, d'avoir parcouru au préalable les « chemins des forts », ceux de l'étude et de la science, qui, s'ils ne mènent pas à la Foi, conduisent du moins à la certitude préalable du fait de la révélation, et donc à la crédibilité des vérités révélées.

Le fait est, Messieurs, que le milieu mondain, où vous avez à vivre aujourd'hui, ne ressemble

guère à celui de la famille. Vous y entendez d'autres « vieilles chansons » que celle dont votre mère a charmé vos oreilles d'enfant : surtout vous y avez d'autres exemples sous les yeux. Par cela seul que vous lisez les journaux, les revues, les livres, que vous tenez une conversation dans un salon, ou en voyage, que vous assistez à une conférence, ou à un meeting quelconque, vous vous rendez compte tout de suite que la « question religieuse » est à l'ordre du jour, qu'au grand jamais on n'en a autant parlé, ni pour l'attaquer, ni pour la défendre. Les vérités de Foi sont passées au crible d'une critique souvent téméraire, quelquefois déloyale. Bref, un souffle si violent d'indépendance doctrinale passe en ce moment sur les esprits, qu'il est bon de s'arc-bouter à de solides raisons de croire, de peur d'être emporté aussi par la rafale. Si j'ajoute que les exemples ne sont pas rares de catholiques hésitants, et même renégats, à la première difficulté soulevée autour d'eux, vous comprendrez peut-être que la *simplicité systématique* en matière de crédibilité ne soit plus guère de mise, surtout de la part de jeunes gens intelligents, et tourmentés pour la plupart d'un vrai désir d'apostolat.

Que faire alors? Bien connaître votre Reli-

gion, Messieurs, et fortifier en même temps vos raisons de croire. La science de la Religion est, en effet, une des sources de la croyance, comme l'ignorance l'est de *l'incrédulité*, ou, ce qui revient à peu près au même, de la *crédulité*. Tant de jeunes gens ignorent aujourd'hui jusqu'à *l'essentiel* de la Religion chrétienne, et n'en connaissent plus que *l'accessoire !* Evidemment, je ne viens pas vous demander d'être des théologiens. Il faut pour cela des grâces d'état que Dieu répartit rarement aux laïcs. Mais, en revanche, n'ai-je pas le droit d'exiger de vous que tout au moins vous sachiez votre catéchisme, et que vous le sachiez au point que, devant certaines objections de surface qui courent le monde, de stupides préjugés qui hantent beaucoup d'esprits, et l'ignorance crasse qui en recouvre plusieurs, votre foi ne soit pas ébranlée, et n'ait pas à souffrir ?

En même temps que vous étudierez de plus près l'objet de la Foi, de façon à vous l'assimiler intellectuellement, vous fortifierez vos raisons de croire. Deux moyens surtout sont à votre disposition pour cela : l'un, que j'appellerai *objectif*, et qui consiste à vous mettre au courant, par la lecture d'ouvrages compétents, par la fréquentation assidue de vos cercles

d'apologétique, de toutes les preuves, y compris les preuves historiques et sociales, que l'Eglise apporte avec elle de la divinité de sa mission. Il serait à souhaiter que des jeunes gens appelés à vivre dans le monde, et désireux de s'y comporter en chrétiens de caractère, fussent à même, le cas échéant, d'étaler, aux yeux de n'importe qui, les raisons sérieuses qu'ils ont actuellement de croire à leur Idéal, et d'y conformer leur conduite.

Mais j'insisterai surtout, Messieurs, sur le moyen *subjectif* que vous avez de fortifier vos raisons de croire, en *vivant cet Idéal*. Il n'y en a pas de plus efficace, ni, en un sens, de plus moderne. Que nous reprochent en effet le plus souvent les incrédules d'aujourd'hui, au nom même de la science ? C'est, n'est-il pas vrai, de donner notre adhésion intellectuelle à des dogmes dont le contenu « transcendant » échappe à l'expérience. Or, d'après eux, la science n'est rien, si elle n'est expérimentale. Il s'ensuit que les vérités dogmatiques sont anti-scientifiques. La réponse à cette objection est relativement facile, Expérimentez vous-même la valeur intellectuelle de votre Idéal, en lui faisant rendre sa valeur de vie. Que peut-on vous objecter, au nom de l'expérience, touchant le *néant* des vé-

rités révélées, si, au contraire, ces vérités vous font vivre, si le fait d'y croire de toute votre âme et d'y conformer votre conduite vous rend plus maîtres de vos passions, plus justes et plus charitables envers les autres, plus *hommes* enfin ? Le *néant* n'a jamais rien fécondé. Par contre un principe de vie est vrai dans la mesure où il la féconde. Encore un coup, si le fait de vivre mon Idéal chrétien me rend plus homme, j'en devrai conclure, au nom de l'expérience, que cet Idéal ne saurait être une chimère, mais bien ce qu'il y a au monde de plus réel à la fois et de plus précieux. Dès lors un incrédule est mal venu de me reprocher d'y croire. Ce serait plutôt à moi de lui rétorquer l'argument, et de dire : Vous me reprochez, au nom de la science expérimentale, de croire à un Idéal qui dépasse le domaine de l'expérience. Mais qu'en savez-vous, s'il la dépasse, vous qui ne l'avez jamais expérimenté ? Faites comme moi. Essayez de vivre cet Idéal, et alors vous aurez le droit d'en parler. Jusqu'à preuve du contraire, le plus moderne de nous deux, celui qui est le plus fidèle à l'esprit scientifique, ce n'est pas vous, mais moi.

Je suppose donc, Messieurs, que vous vous soyez courageusement mis à l'œuvre ; que les vérités de Foi vous soient connues jusque dans

leurs détails, et que l'étude et la pratique vous aient fourni toutes les raisons de croire au fait de la révélation, et à la crédibilité de l'Idéal chrétien, la Foi s'ensuit-elle nécessairement? ou plutôt — car je viens de supposer le cas d'un croyant — s'appuie-t-elle uniquement, pour adhérer à la vérité divine, sur cette connaissance objective qui « raisonne » sa Foi, et sur nos raisons d'y croire? Par la Foi, le rapport de l'Idéal chrétien avec notre intelligence n'est-il pas plus intime? Grâce à elle, ne pénétrons-nous pas au cœur même de la vérité surnaturelle, au lieu d'en faire simplement le tour?

§ II

Evidemment, l'objet de la Foi, par sa transcendance même, intellectuellement nous échappe. Nous ne l'atteignons pas en lui-même. Nous n'en avons ni l'évidence, ni l'intuition. Ce Dieu, trine et un, auquel nous croyons de toute notre âme, et pour lequel nous nous sentons prêts parfois à tout sacrifier, à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous ne l'avons jamais vu. Notre oreille ne l'a pas entendu. Nos mains ne l'ont pas touché.

Et cependant, nous affirme l'Ecriture, Il est

venu en ce monde, en la personne de Jésus-Christ. Ses prophètes l'ont annoncé. Ses miracles l'ont trahi. Il vit dans son Eglise, et l'on peut y suivre, à chaque page de son histoire, la traînée lumineuse de son passage, car « Il a passé en faisant le bien » !

Sans même aller le chercher si loin, sans sortir de notre monde intérieur, nous avons de multiples raisons de croire qu'Il vit en nous. En effet, à de certaines heures, nous avons éprouvé le bienfait ineffable de sa présence. Nous avons goûté des joies intimes, qui ne pouvaient venir que de Lui, des consolations intérieures dont seul Il a le secret. Nous avons senti s'éveiller en nous des énergies que nous ne nous connaissions pas. Tout cela ne nous invite-t-il pas à croire que ce Dieu, en qui nous avons foi, n'est pas un vain fantôme de notre imagination, mais la Réalité par excellence, la seule Réalité, d'où la vie déborde à flots, et se canalise en chacune de nos âmes ?

Et pourtant notre Foi, Messieurs — il faut le crier bien haut pour qu'on l'entende, — si elle requiert ces motifs de croire, ne s'appuie pas sur eux. Certes, nous n'avons pas le droit de croire sans motifs, parce que nous sommes des hommes, et qu'après tout nous devons agir rai-

sonnablement. Mais, si ces motifs nous invitent à croire, si même ils nous obligent à désirer la Foi, ils sont par eux-mêmes impuissants à nous la communiquer. Notre Foi est d'essence plus haute, d'origine exclusivement divine. Notre Foi est une grâce, un don de Dieu. C'est grâce à Dieu, Messieurs, que nous croyons en Dieu.

On nous reproche parfois à nous autres catholiques d'être crédules, d'orienter toute notre vie d'après des motifs qui, humainement parlant, sont loin d'apporter toujours la conviction dans l'esprit. Ceux qui nous font ce reproche, n'ont pas compris un mot à notre *Credo*.

Voici en effet dans quels termes se formule notre acte de Foi : « Mon Dieu, je crois fermement tout ce que Vous avez révélé, et que l'Eglise nous propose à croire, parce qu'étant la suprême et infaillible vérité, vous ne pouvez vous tromper, ni nous tromper. »

Lors donc que l'Eglise, Messieurs, qui, pour nous chrétiens, est le seul interprète officiel et authentique de la Révélation, détermine ce que Dieu a révélé, et nous le propose à croire, à ce moment, sous l'influx de la grâce divine qui nous presse, et à partir du terre-plein des motifs de crédibilité, nous nous élançons pour ainsi dire d'un bond dans l'Infini. C'est comme

si nous mettions Dieu — Vérité suprême et infaillible — en demeure de substituer sa propre Sagesse à notre ignorance, sa certitude invincible à nos hésitations ! Et voilà pourquoi nous ne devons pas craindre de répondre à ceux qui taxent notre Foi de crédulité que, de tous les hommes qui s'élancent à la poursuite de la vérité, les hommes de Foi, les chrétiens, sont encore les plus exigeants en fait de certitude. Ils cherchent d'abord, et par tous les moyens à s'éclairer eux-mêmes avant de croire, c'est nécessaire. Ils tiennent à ce que leur acte de Foi ne soit pas entaché d'erreur, ni d'imprudence. Mais, ce travail préalable terminé, et dès que l'Eglise a fait entendre sa voix, loin de se fier à leurs propres lumières, loin même d'en appeler aux lumières du monde entier, ils en appellent uniquement au témoignage de Dieu, de la vérité Infinie.

Voilà, Messieurs, jusqu'où vont nos exigences en matière de Foi. Notre certitude échappe aux critiques humaines. Elle est, dans son fonds, d'ordre surnaturel et divin.

Dans ces conditions, vous avez le droit de porter le front haut. Car on ne peut qu'admirer un homme qui, après avoir reconnu les limites de sa raison, et garanti ses croyances contre la

témérité, pousse ensuite la fierté jusqu'à vouloir ne s'appuyer que sur Dieu, sur l'Infini, pour donner une orientation féconde à sa pensée et à sa vie.

« Qu'on me donne un point d'appui, s'écriait » Archimède, et je soulèverai le monde. » Pourquoi donc, Messieurs, nous qui l'avons en Dieu ce point d'appui, n'arrivons-nous pas à soulever le monde des âmes ?

Ah ! c'est qu'il nous manque le levier nécessaire à cette divine opération. Il nous manque cette Foi vive, dont parlait Notre-Seigneur à ses apôtres, lorsqu'Il leur disait : « Si vous aviez la « foi comme un grain de sénevé, vous diriez à » cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et » elle se transporterait ; rien ne vous serait im- » possible (1). » Au lieu de lui faire subir à ce levier divin de la Foi une trempe continuelle, en le replongeant, tout brûlant, dans les eaux de la grâce, nous l'avons laissé peu à peu se rouiller au contact du scepticisme ambiant. Au lieu d'en épurer tous les jours le métal, en le soumettant au feu de la charité, nous l'avons laissé se charger de scories. Au lieu de le faire servir à soulever en nous, pour en être délivrés,

1. *Evangile selon S. Mathieu*, ch. XVII, v. 19 sqq. — Cf. V. Rose : *traduction et commentaire* ; Paris, Bloud et Cie, 7e édit.

le monde des passions *intérieures*, nous nous sommes peut-être trop occupés de lui trouver un point d'appui dans les œuvres extérieures, dans *nos œuvres !*

Tout n'est pas perdu certes ! Il ne tient qu'à vous, Messieurs, de retrouver le véritable point d'appui de la Foi. Il dépend de vous, nouveaux Archimèdes, de soulever le monde !

L'Eglise attend cela de votre générosité. Elle vous supplie ce matin, par ma bouche, de ne pas dissiper les énergies de votre jeunesse dans une vie enfiévrée, et tout en surface. Elle vous demande de vous retirer souvent en vous-même, dans le secret de vos âmes. C'est là que Dieu habite, et, là seulement que vous le trouverez, pour vous appuyer sur Lui.

Et lorsque, l'ayant contemplé et prié dans le secret, vous sortirez de ce tête-à-tête, et de ce cœur-à-cœur ineffables, éblouis de sa lumière, et comme pétris de sa force, osez aller de l'avant, marcher le front haut et le regard clair. Le monde, je vous en réponds, ne vous résistera pas.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

L'IDÉAL CHRÉTIEN
ET L'INTELLIGENCE HUMAINE:
RAISONS ACTUELLES DE NE PAS CROIRE

Messieurs,

Quelles que soient nos « raisons de croire » à l'Idéal chrétien, la Foi surnaturelle par laquelle notre intelligence entre en relation avec lui repose en définitive sur la parole de Dieu. Et la chose se comprend du reste, si l'Idéal chrétien, ainsi que nous l'avons vu, consiste essentiellement à connaître Dieu comme Il se connaît, et conséquemment à L'aimer comme Il s'aime. Avant donc de Le voir « face à face (1) », dans l'Eternité, selon l'expression de l'Apôtre, nous devons nous contenter de L'entendre, dans le temps. Avant que de Le contempler par son propre regard, nous en sommes réduits à nous fier à sa parole. Mais la « parole » de Dieu, encore qu'elle projette sur

1. *I Épître de S. Paul aux Corinthiens*, ch. XIII, v. 21.

son être et sa vie intime moins de lumière que son « regard », n'en est pas moins infaillible. En nous fiant à elle, nous sommes tout aussi certains de ce qu'elle nous révèle maintenant que de ce que nous verrons nous-mêmes un jour. Le Dieu qui nous parle est le même qui se montrera à nous. Qu'Il nous dise ce qu'Il est, ou qu'Il nous le montre, au fond cela revient au même, dès lors que c'est bien Lui, — Vérité éternelle et infaillible — qui nous le dit. Toute la question est donc de savoir si Dieu a parlé, si nous avons des raisons sérieuses de croire au fait de la révélation. Dernièrement, je vous ai signalé quelques-unes de ces raisons, et indiqué le moyen d'en acquérir de nouvelles et d'irréfutables. Le jeune homme qui s'est adonné à ce travail d'acquisition ou de révision de ses motifs personnels de crédibilité fournit à sa Foi toutes les garanties humaines dont elle a besoin pour être raisonnable. Il n'a plus qu'à attendre de Dieu qu'Il lui envoie, ou lui conserve la grâce, pour que cette Foi soit ou reste ce que dans son fonds elle doit être, d'origine et d'essence divines.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui, Messieurs, les « raisons de ne pas croire » apparaissent plus nombreuses encore que « les raisons de

croire »? C'est à quoi je voudrais répondre brièvement, en vous signalant quelques-unes de ces raisons actuelles de ne pas croire, tant au point de vue intellectuel, qu'au point de vue moral.

§ I

Peu de science éloigne de Dieu, écrivait Bacon. beaucoup de science y ramène. On peut en dire autant des choses de la Foi. Ceux qui les ignorent s'en écartent à proportion de leur ignorance. Il suffit, au contraire, de les bien connaître pour s'en rapprocher. Or, je me demande avec quelque anxiété, si les défections nombreuses, que nous constatons depuis plusieurs années dans nos rangs, ne proviendraient pas, dans une large mesure, d'une méconnaissance profonde des motifs, ou de l'objet de notre Foi.

D'abord trop de catholiques ne le sont plus aujourd'hui que de nom, et ne portent plus de la Foi que le masque. Chez eux, le geste extérieur de Religion, qu'ils ont hérité de leur race, ou esquissé sous l'influence du milieu familial, n'a jamais été, ou n'est plus accompagné du geste d'âme. Ils prient des lèvres et lèvent les mains au ciel, comme d'autres blasphèment et

menacent Dieu du poing, par simple atavisme. Baptisés suivant la coutume nationale, ils continuent d'aller à la Messe parce que, dans leur pays, la coutume ne s'est pas encore perdue d'y aller. Mais leur Foi se ramène toute à ces raisons fragiles, et purement extérieures, de croire, et se confond avec elles. Au fait, je le répète, ce n'est plus de la Foi. C'en est à peine l'ombre, quelque chose comme un souvenir lointain qui se précise et se fige dans certaines attitudes corporelles.

Le plus fort est que beaucoup d'entre ces catholiques de surface sont de *bonne foi*, et s'imaginent naïvement qu'en fait de croyance religieuse, ils n'ont point dégénéré. Malheureusement la bonne foi et la Foi sont deux choses. Il suffit, pour être de bonne foi, d'ignorer à quoi l'on s'engage. La Foi, au contraire, ne saurait s'accommoder d'une pareille ignorance. Un vrai croyant sait, à n'en pas douter, que sa Foi repose en définitive sur la parole de Dieu, et, qu'en dehors de cet appui divin, il n'y a pas de religion catholique qui tienne. L'autre, le croyant « de bonne foi », ne s'appuie que sur des motifs humains de croire. Mais, ce qu'il appelle sa « Foi » n'est plus qu'un mot vide de sens, destiné tout au plus à caractériser cer-

tains gestes religieux, qu'il continue d'accomplir, en attendant de la science, du progrès, de la civilisation, d'avoir perdu toute raison de s'y éterniser. Ajouterai-je que ces « décadents » du catholicisme sont encore moins renseignés sur l'objet de leur Foi, que sur les motifs de leur adhésion ? Cela va de soi, Le dogme à leurs yeux s'identifie au Culte, et le Culte se réduit à quelques cérémonies traditionnelles, dont, pour rien au monde, ils ne voudraient se libérer avant que, sous la poussée des événements, la tradition ne s'en soit effacée du sol national.

L'ignorance des choses de la Foi caractérise donc ce catholicisme de façade. Mais pensez-vous, Messieurs, qu'on ne la retrouve pas également, bien qu'à un degré moindre, chez ceux-là mêmes qui font profession de la Foi la plus orthodoxe ? Sans doute, il ne faut rien exagérer en une matière aussi grave. Mais encore devons-nous tenir compte de certains événements qui se passent sous nos yeux, et essayer de les expliquer. Or, il est indéniable que des jeunes gens élevés chrétiennement en arrivent à perdre la Foi plus facilement aujourd'hui que jamais. Vous me répondrez qu'à cela on peut trouver beaucoup de causes. Soit, mais l'ignorance reli-

gieuse n'y est pas étrangère, et c'est, pour le moment, tout ce que je prétends démontrer.

Combien de jeunes gens en effet, oublieux des enseignements reçus, ou victimes peut-être d'une fausse éducation chrétienne, qui déjà ne savent plus distinguer, dans leur Religion, entre le Dogme et le Culte ; dans le Dogme, entre ce qu'il faut croire, et ce que l'on ne peut pas croire ; dans le Culte, entre l'essentiel et l'accessoire, la prière et les prières, la dévotion et les dévotions ; en Morale, entre l'œuvre intérieure de réforme personnelle, et les œuvres extérieures qui, à coup sûr, sont de nature à favoriser la première, mais ne sont pas moins impuissantes à la remplacer ! Tout cela est entré pêle-mêle dans leur esprit. Faute de temps et de réflexion, l'assimilation n'a pu se faire. Il en est résulté un amalgame de croyances inadhérent et artificiel, que la moindre objection peut dissoudre, comme on voit un bloc de pierre friable tomber en poussière au premier choc.

Parmi les raisons intellectuelles de ne pas croire qui caractérisent notre époque, s'ajoute à l'ignorance *personnelle* de la question religieuse, le scepticisme *ambiant*. J'entends par là cette épidémie de doute qui envahit la société chrétienne, et y tue les âmes par milliers. Pre-

nez autour de vous celle d'entre ces âmes qui vous paraissait le plus enracinée dans sa Foi. Voilà dix ans, quinze ans peut-être, qu'apparemment elle en vivait, que tous ses actes en étaient imprégnés. Hier encore, elle s'est endormie croyante. Comment se fait-il donc qu'aujourd'hui, ce matin même, elle se croit réveillée incrédule ? Du dehors la chose est incompréhensible, avouons-le. Mais pénétrez un peu plus avant dans cette âme, et la réalité éclatera, navrante, à vos yeux. Oui, sans presque qu'elle s'en doutât, et aussi à votre insu, le microbe du scepticisme s'est comme insinué dans ses veines. Goutte à goutte il y a sucé le sang divin — la grâce — dont celles-ci étaient gonflées. Jour par jour, heure par heure, il a miné son organisme surnaturel. Le ver rongeur du doute ayant trouvé dans sa Foi robuste une belle proie à dévorer, aussitôt, et sans plus, s'est mis à l'œuvre.

Cependant, protesterez-vous, comment a-t-il pu se frayer un chemin, et ramper jusque-là ? D'où vient-il ?

Il vient de partout, Messieurs. Jamais, en effet, aucune époque n'a été plus favorable que la nôtre à l'éclosion de pareils rongeurs d'âme. Par une antinomie bizarre, le scepticisme sem-

ble être le fruit naturel de cette génération pourtant si avide de science et de progrès, non pas même un scepticisme théorique, destiné à séduire l'esprit sans engager la volonté, mais un scepticisme pratique, qui apparaît comme la résultante d'une multitude de causes disparates, plus fuyantes les unes que les autres. Vous diriez d'un air empoisonné, fétide, que nous respirons malgré nous dans une atmosphère surchauffée de savoir, électrisée par la jouissance, chargée de tous les miasmes qui fatalement se dégagent d'une société en voie de décomposition intellectuelle et morale.

Aussi bien, à moins d'une réaction incessante, d'un régime antiseptique très soutenu, personne ne peut se flatter d'échapper facilement à son influence délétère, et les jeunes gens moins que les autres. S'ils veulent conserver leur Foi, et la soustraire à la contamination générale, ils sont tenus non seulement d'en bien connaître la nature et l'objet, mais encore d'entretenir, de développer, d'affermir en eux cette connaissance, par des lectures appropriées, par la fréquentation de personnes instruites des choses religieuses, sans préjudice de tous les moyens surnaturels que l'Eglise met à leur disposition. Malheureusement les jeunes gens d'aujourd'hui, s'ils ont

un peu d'argent pour acheter des romans, n'en ont guère pour se procurer les livres d'apologétique ; s'ils trouvent le temps d'aller au théâtre, ou d'assister à des meetings politiques, ne trouvent pas en revanche une minute à consacrer à des instructions dogmatiques. Prenez-y garde cependant, Messieurs, la Foi se perd plus facilement que vous ne le pensez. Elle est sans doute un don de Dieu, et, de ce chef, inamissible. Mais elle a aussi son côté humain par où elle peut nous échapper.

Lorsque par notre faute, c'est à savoir faute de réflexion, ou d'étude, nous laissons s'évanouir nos raisons personnelles de croire ; lorsque, surtout par suite de fréquentations louches, de lectures incohérentes et mal dirigées — journaux, revues, brochures, livres sectaires, ou impies — nous laissons notre esprit s'imprégner des préjugés courants à l'endroit de notre Religion, s'assimiler de perfides objections sans leur chercher une réponse ; lorsqu'en un mot nous substituons inconsciemment à nos anciennes raisons de croire les raisons actuelles et intellectuelles de ne pas croire, nous nous exposons à perdre notre Foi. Combien de temps faut-il à un jeune homme pour en arriver à cette extrémité ? Cela dépend beaucoup des cir-

constances, mais il est certain qu'on y arrive. L'intoxication a beau être lente ; elle est en tous cas indéniable.

Je m'en voudrais, Messieurs, de ne point vous signaler une dernière raison actuelle de ne pas croire, prise de l'ordre intellectuel, et qui, plus encore que le scepticisme, caractérise notre société. Dans sa dernière et magistrale encyclique, le Pape l'a flagellée, comme il convient, sous le nom de modernisme. Modernisme ou criticisme, c'est tout un. Il s'agit de cet état d'esprit en vertu de quoi l'homme moderne prétend ne relever que de lui-même, et être à lui-même son Dieu. Sous prétexte que, dégagé des influences dogmatiques, il a retrouvé la nature, et le libre usage de sa raison, l'homme moderne professe en effet un souverain mépris à l'égard de tout ce qui le dépasse, et échappe à son regard. Tout est passé par lui au crible de la critique la plus étroite. Il n'y a pas d'autorité, même divine, qui tienne, dès là que sa raison est impuissante à l'atteindre en elle-même. On l'a très justement remarqué, le modernisme que le Pape a condamné, ce n'est ni une période d'histoire, ni les caprices de la mode, ni le domaine immense de la civilisation extérieure et matérielle, ni tout le domaine de la civilisa-

tion intérieure et intellectuelle. C'est uniquement cet esprit particulier à notre temps, qui se pose comme la seule norme de la vérité, et n'accepte pas de contrôle ; c'est cet esprit de critique à outrance qui a d'abord sacrifié l'autorité doctrinale de l'Eglise à l'autorité de la Bible interprétée librement, puis celle-ci à la religion naturelle, puis la morale même à la pure science, les règles de conduite les mieux établies à la contingence des faits, et aux caprices du temps, et qui en arrive enfin, selon l'expression de Renan lui-même, à ne vivre plus « que de l'ombre d'une ombre et du parfum qui reste quand la liqueur est répandue et le vase brisé (1). »

Si j'insiste sur ce point, ce n'est pas, croyez-le bien, pour sacrifier à la mode qui est maintenant de voir du modernisme partout, et jusque dans la façon nouvelle de prononcer le latin liturgique, mais uniquement pour vous mettre en garde contre cette manie très « vingtième siècle » de tout critiquer ; d'être à soi-même son propre juge en toute matière, fût-ce en matière religieuse ; de faire le départ des dogmes qui sont raisonnables, et de ceux qui

1. BAUDRILLART, Mgr : *Discours d'inauguration des cours à l'Institut catholique de Paris ;* novembre 1907.

ne le sont pas ; des principes de morale qui s'adaptent à notre mentalité, et de ceux qui ne s'y adaptent plus, et ainsi du reste. Il y a à cela deux remedes que voici : d'un côté une activité intellectuelle, un travail scientifique permettant de restaurer l'édifice ébranlé au nom de la science : d'un autre, la soumission pure et simple à l'autorité doctrinale de l'Eglise. Ce dernier remède est à la portée de tous. Quant au premier, je vous ai déjà indiqué ce que j'en pense, en me plaçant à votre point de vue. Si vous n'avez pas à faire œuvre d'apologistes pour les autres, vous êtes du moins tenus de consolider vos propres raisons de croire, de vous initier aux difficultés d'ordre général soulevées autour de vous par les ennemis de la Foi, mais plus encore aux réponses qui y sont données par ses défenseurs.

Mais peut-être ces raisons que j'énumère de l'affaiblissement progressif des convictions chrétiennes à l'heure actuelle paraîtront-elles trop générales, et donc négligeables à quelques-uns d'entre vous ? On ne peut nier cependant qu'elles soient d'actualité, ni qu'elles visent tout particulièrement la jeunesse intellectuelle. Savez-vous, Messieurs, quel est précisément le grand écueil des jeunes ? C'est de n'attacher d'impor-

tance qu'au danger immédiat, à la tentation prochaine, celle-là même qui secoue tout l'être des pieds à la tête, et le paralyse, au moment d'agir, comme si cette tentation ne se rattachait pas la plupart du temps à une série de capitulations imperceptibles, d'infidélités presque inconscientes, et qui sont le fait de ces dangers généraux dont je viens de parler.

La psychologie des « coups de foudre », dans l'ordre moral, est surtout une psychologie de roman. Elle ne s'adapte guère à la vie réelle. Car, à de très rares exceptions près, les grandes défections sont dues à des infiniment petits, à des dangers éloignés, qui, justement parce qu'ils sont éloignés, ne nous émeuvent pas, et endorment notre vigilance. C'est, à la lettre, le phénomène bien connu de la goutte d'eau qui, à force de tomber régulièrement et toujours au même endroit, creuse lentement le rocher le plus résistant, et finit par le détacher de la montagne, d'où il est précipité avec fracas dans la plaine.

§ II

Et maintenant, Messieurs, que nous avons parlé des raisons modernes et intellectuelles de ne pas croire, je voudrais dire quelques mots

des raisons morales qui font que les jeunes gens catholiques d'aujourd'hui ont une tendance à se détacher de leur Foi, à l'instant même où ils prétendent y adhérer sans arrière-pensée.

La Foi, comme d'ailleurs toute conviction sincère, est incontestablement un principe de vie. Selon qu'elle grandit ou diminue dans une âme, le niveau de la vie chrétienne, dont elle est la source, s'y relève, ou s'y abaisse. Mais la Foi est un principe de vie relativement difficile à entretenir. Cela tient sans doute à son caractère surnaturel, mais cela tient aussi à ses exigences pratiques. De même qu'on voit des gens recourir au suicide pour n'avoir pas à supporter plus longtemps le poids de la vie, il ne manque pas non plus de chrétiens qui renieraient volontiers leur Foi uniquement afin d'échapper à ses obligations. Je prétends qu'entre tous, les jeunes gens en sont là, et le plus inconsciemment du monde.

Il existe, en effet, entre la vie vertueuse que propose la Foi, et la vie passionnelle à laquelle s'ouvre le jeune homme, du seul fait de sa jeunesse, comme une antinomie latente. La Foi exige qu'il vive d'une vie supra-terrestre, à un âge où la terre lui offre le plus d'attraits. Elle lui demande de rentrer en lui-même, au mo-

ment précis où ses sens encore tout neufs le portent par bonds désordonnés vers le dehors. Elle lui impose d'aimer Dieu, et les autres plus que soi-même, alors que l'égoïsme-passion l'incline au contraire à n'aimer que lui. Elle le supplie d'être chaste, à l'heure même où la sensualité éclate en lui comme un coup de foudre, et menace sa vie d'âme. J'ai hâte d'ajouter que cette antinomie n'est pas radicale, puisqu'en réalité beaucoup de jeunes gens, grâce à Dieu, et à leur énergie personnelle, en arrivent malgré tout à conformer leur conduite aux exigences de la Foi. Mais, à côté de ceux-là, dont il me plaît de saluer la vaillance, combien d'autres chez qui la vie chrétienne est étouffée par la vie passionnelle ; la lumière de la Foi, éteinte par les ténèbres des sens !

Je vous disais dernièrement que le meilleur moyen de fortifier ses raisons de croire, et d'en acquérir de nouvelles, consiste finalement à expérimenter sa Foi, à lui faire exprimer, dans des faits, sa valeur de vie. Vous comprendrez donc aisément que le fait de mener une vie absolument opposée à la vie selon la Foi, ait pour résultat pratique d'anéantir ces mêmes raisons de croire, et de leur substituer des raisons de ne pas croire. Et puisqu'au demeurant le jeune

homme, précisément parce qu'il est jeune, est exposé à s'abandonner au courant de ses passions, vous comprendrez aussi qu'il doive tout mettre en œuvre pour remonter ce courant, et trouver un meilleur emploi de ses énergies. Or, c'est ce que la plupart des jeunes gens catholiques d'aujourd'hui ne font pas. Bien loin de sécher dans sa source le fleuve de boue qui les emportera loin des rives de la Foi, ils ne ménagent rien pour l'alimenter, et en grossir les flots. Je n'en veux d'autre preuve que cette manie de lire sans réflexion, et d'une façon immodérée, tout ce qui se publie à l'heure présente, en fait de journaux, de revues, de pièces de théâtre, et de romans à la mode.

Pour comprendre jusqu'à quel point cette manie de tout lire, à tort et à travers, est préjudiciable à votre Foi, Messieurs, rappelez-vous que cette Foi est autant une attitude de cœur qu'une attitude d'esprit : qu'à ce double titre, elle aurait besoin d'une nourriture qui répondît à la fois aux besoins du cœur, et à ceux de l'intelligence où elle s'épanouit.

Un véritable savant, qui a vu la vérité de près, ne conserve sa science, et, en tous cas, ne la développe, qu'à la condition de se remettre toujours en face de la vérité entrevue, d'y revenir

sans cesse, pour se l'assimiler, et en faire comme sa propre substance. Un savant qui perdrait habituellement son contact avec la vérité, soit en ne faisant rien, soit en s'occupant d'autre chose, finirait par oublier ce qu'il a appris. Si cela est vrai du savant, qui voit la vérité, que dirons-nous du croyant, qui y adhère sans la voir? Sans doute notre Foi repose sur le témoignage infaillible de Dieu, mais le témoignage de Dieu est une chose à expérimenter, dont on doit vivre tous les jours. De plus nous ne croyons jamais au témoignage de Dieu sans raisons. Par conséquent nous devrions toujours renforcer ces raisons de croire par tous les moyens à notre disposition. Or, pensez-vous que le fait de lire n'importe quels journaux ou revues, de dévorer tous les romans ou pièces de théâtre qui vous tombent sous la main, soit un moyen efficace d'expérimenter dans votre âme et conscience le témoignage divin, et de donner plus de poids, plus de certitude, à vos raisons de croire?

Vous savez bien que non, et dans vos moments de sincérité, vous êtes les premiers à l'avouer. Pour que la lecture d'un roman, par exemple, eût une influence réelle sur le développement de votre Foi, il faudrait tout au moins

que ce fût un roman chrétien. Or, de ces romans-là, j'en connais très peu, et, parmi ceux qui prétendent à ce titre, combien encore dont il faut prendre soin de biffer quelques pages de description par trop sentimentales ou réalistes, avant de pouvoir les mettre entre toutes les mains. Quand ce n'est pas l'esprit qui est choqué par les idées qu'on y soutient, c'est le cœur qui est blessé par la crudité — sinon toujours la grossièreté — de certains sentiments, ou de certains actes, ou de certains gestes, qu'on y révèle, et que complaisamment on y décrit. En dehors de ces romans *exceptionnellement* chrétiens, je ne vois plus que des romans *neutres* en matière de Foi, ou des romans *hostiles*.

Vous allez me dire : Mais nous ne lisons pas les romans comme on lit l'Evangile, pour y chercher un aliment à notre Foi ? Je le sais, et c'est parce que je sais qu'on peut lire des romans pour toutes sortes de raisons, dont quelques-unes parfois sont passables, ou même sérieuses, que je ne me crois pas le droit de déclarer d'une manière absolue que tout jeune homme, ni même toute jeune fille catholique, en tout état de cause, doive s'interdire la lecture de tout roman quel qu'il soit.

Mais, du point de vue de la Foi, de la sauve-

garde de votre Foi, Messieurs, qui est, j'imagine, un point de vue capital, je me sens obligé, en m'appuyant sur l'expérience, d'avertir ceux d'entre vous qui ne s'en sont pas rendu compte, qu'il y a pour eux plus d'inconvénients que d'avantages à lire des romans, fût-ce le plus anodin en apparence, ou le plus sérieux.

En général pourquoi un jeune homme, un étudiant en particulier, lit-il un roman? Le plus souvent on peut s'en rendre compte aux romans qu'il lit. S'il ne lit que des romans-feuilletons, à cinquante centimes, c'est d'abord pour passer le temps, pour le tuer, comme on dit, et, en vérité, il y aurait d'autres façons de ne pas le perdre, de ne pas le gâcher ; ou encore pour s'initier aux secrets de la vie, et c'est la meilleure manière de n'y comprendre jamais un mot, et de se préparer de cruelles déceptions. Quand on sait par qui, habituellement, et avec quelle légèreté d'esprit sont écrites ces pages insignifiantes, on n'a garde de fausser son jugement, de souiller son cœur et son imagination à les lire. Je ne parle pas des exceptions, elles sont si minimes.

Si au contraire un étudiant lit un roman à thèse, ce n'est presque jamais pour la thèse, qu'il n'est pas préparé d'ordinaire à compren-

dre. C'est quelquefois pour le mérite littéraire, lorsqu'il existe ; plus souvent pour la vanité de dire qu'il a lu un roman en vogue ; presque toujours pour l'intrigue amoureuse qui sert à la démonstration de la thèse. Il ne l'avoue pas à tout venant ; il ne se l'avoue même pas toujours à lui-même. Mais, quand on a des exigences d'imagination, certains penchants à la rêverie, ou encore des besoins de cœur ! — or, quel étudiant en est complètement dépourvu? — voilà à quoi finalement se ramènent les raisons de lire les romans même les plus sérieux.

Entre le roman-feuilleton et les romans à thèse, se déroule l'innombrable série des romans sans épithète, au titre alléchant, d'une lecture facile et piquante, soit qu'ils renferment de prétendues analyses d'âmes, soit qu'on y glorifie les actes d'une moralité douteuse, et quelquefois des actes franchement immoraux. Lorsque ces romans sont d'un écrivain inconnu, on ne les lit pas, ou on les lit en cachette. Au contraire, lorsque l'écrivain a un nom illustre, c'est là une raison qui en justifie apparemment la lecture. Car on est fier d'être au courant du mouvement littéraire de son temps, et cela vous pose dans l'opinion publique. Mais, à de très rares exceptions près, cherchez bien, et vous ne trou-

verez pas, en dernière analyse, d'autres motifs de lire, et de dévorer des romans que ceux que j'ai déjà signalés : un besoin de perdre agréablement son temps, de donner libre cours à son imagination, de flatter sa sensibilité, de fournir une pâture à son cœur, et de poser un peu devant la galerie pour être de son siècle, un jeune homme moderne, dans toute la sonorité creuse de ce mot.

Que voulez-vous que devienne la vie selon la Foi, et la Foi elle-même au milieu de toutes ces lectures ? La vie selon la Foi est une vie réelle, qui a de dures exigences, qui nous met aux prises avec le devoir quotidien, qui ne se paye pas de mots, ni d'imaginations, ni de rêveries ; qui ne s'accommode pas de la sentimentalité. Or, dans un roman, quel qu'il soit, la vie nous est présentée presque toujours sous un jour faux, toujours sous un jour incomplet. Les personnages n'ont de réalité que celle que leur prêtent l'imagination et le cœur de l'auteur. Et comme d'ordinaire cet auteur est un incroyant, il y a des chances que sa manière d'envisager la vie soit aux antipodes de la vie selon la Foi.

Encore un coup, que peut-il sortir de bon de ce contact habituel d'une âme de croyant avec

des œuvres dans lesquelles non seulement la Foi n'a aucune part, mais où tout ce que la Foi respecte est méprisé, bafoué ; où la vertu est au second plan, et le vice au premier? Et ne prétextez pas les adoucissements littéraires dont l'auteur croit devoir user pour ne pas trop choquer le sens moral. L'expérience prouve que les œuvres les plus mauvaises, en matière de roman, ne sont pas toujours les plus brutales, mais au contraire celles où, à force d'art, ou d'habileté technique, le vice en vient à revêtir tous les charmes, toutes les séductions de la vertu.

J'en conclus que rien n'est plus dangereux, pour la vie chrétienne, qu'une lecture irréfléchie et immodérée de toutes ces productions soi-disant littéraires, dont on inonde aujourd'hui le marché, et je ne saurais trop vous engager à y couper court. Tous les romans ne sont pas mauvais, tout le monde ne perd pas la Foi à les lire. Mais en général on peut soutenir que la lecture des romans est une des causes qui expliquent le mieux l'affaiblissement actuel de la Foi, et la pauvreté de la vie chrétienne, dans le monde de la jeunesse intellectuelle.

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'IDÉAL CHRÉTIEN
ET L'INTELLIGENCE HUMAINE :
FOI ET CRÉDULITÉ RELIGIEUSE

Messieurs,

N'oubliez pas que nous en sommes à analyser les rapports de l'Idéal chrétien avec l'intelligence humaine, et à déterminer à quelles conditions cet Idéal peut être vraiment connu de nous. A coup sûr il ne suffit pas de le connaître spéculativement pour le réaliser, et marquer tous ses actes à son effigie. Mais encore ne pourrions-nous songer à l'aimer, ni à conformer notre conduite à ses exigences, s'il échappait totalement aux prises de notre intelligence. Sans doute aussi nous ne pouvons nous fier, pour en saisir la vérité, à nos propres lumières, mais bien à la parole de Dieu. Toutefois, nous ne sommes pas dispensés pour autant, de re-

chercher en nous ou en dehors de nous, des raisons de croire que Dieu a parlé, et que cet Idéal de vie qu'Il nous propose est la vérité même, immuable à la fois et féconde. Je vais donc supposer que vous êtes en possession de sérieuses raisons de croire, et que, jusqu'à ce jour, les raisons actuelles de ne pas croire n'ont pas déteint sur votre esprit. Il est même assez probable qu'entre tous les chemins qui vous ont conduit au seuil de la Foi, vous avez surtout pris les chemins du cœur. A vingt ans, en effet, le cœur d'un jeune homme s'épanouit au soleil de la vérité plus facilement encore que son intelligence. Toutefois prenez-y bien garde, Messieurs, nous avons ordinairement les défauts de nos qualités. Si le cœur a des raisons de croire que la raison ne connaît pas, à cause de cela même, il lui arrive parfois de croire sans raison, ou de faire appel, pour ne plus croire, à des raisons qui n'en sont pas. La crédulité et l'incrédulité sont comme les deux écueils où sa Foi vient se briser, quand il ne se soucie pas préalablement d'éclairer sa route à la lumière de la raison. Nous avons déjà noté que les motifs d'incrédulité ne manquent pas de nos jours aux étudiants catholiques. J'ai maintenant à vous parler de la crédulité dans laquelle il leur arrive aussi

de tomber, et qui n'est bien souvent, hélas, qu'une étape par où ils aboutissent à l'incrédulité.

Combien d'âmes efféminées — parmi les âmes chrétiennes d'aujourd'hui — ne croient-elles pas sans raison à des objets qui n'appartiennent pas à la Foi ; et combien aussi, en revanche, qui mettent en doute le véritable objet de la Foi, pour des semblants de raison !

J'aborde, je le sais, un sujet délicat, où les préjugés d'*imagination*, de *cœur*, et de *sensibilité* jouent un grand rôle. Si nous vivions dans des temps où la crédulité a pu quelquefois se greffer sur la Foi sans lui porter trop d'ombrage, il est probable que la pensée même ne me serait pas venue d'en parler. Mais nous vivons au vingtième siècle, à une époque d'ignorance religieuse, de scepticisme, de criticisme, où la Foi est volontairement assimilée par nos ennemis à la crédulité ; où l'on attaque nos véritables croyances, les plus fondées en raison, au nom des erreurs ou des légendes qui s'y sont fatalement mêlées, et les ont obscurcies, ou dénaturées.

Il importe donc de séparer nettement l'or de l'alliage, de distinguer la vraie foi de la crédulité, qui n'en est qu'une contrefaçon. C'est à

quoi je voudrais employer cette instruction, et je m'estimerais heureux si, grâce à Dieu, je pouvais sur ce point projeter un peu plus de lumière dans vos esprits.

En quoi d'abord la Foi surnaturelle aux vérités révélées se distingue-t-elle de la crédulité naturelle à l'égard des mêmes vérités ? Nous verrons ensuite quelles sont de nos jours les causes qui combattent ou favorisent le plus cette crédulité, mais presque toujours aux dépens de la vraie Foi.

§ I

Croire surnaturellement, c'est donner son adhésion à certaines vérités que Dieu nous révèle, et que l'Eglise nous propose en son nom. Les garanties de la Foi surnaturelle sont donc de deux sortes : d'une part le témoignage infaillible de Dieu ; d'autre part la proposition officielle par l'Eglise des vérités à croire.

En ne tenant compte que du témoignage divin auquel nous nous appuyons, la certitude qui naît de la Foi est absolue, inébranlable, car Dieu ne peut se tromper, ni nous tromper.

Lorsqu'un enfant a faim et demande à sa mère un morceau de pain, il est sûr d'avance que sa mère ne le lui refusera pas, et qu'au lieu

de pain, elle ne lui donnera pas de poison. Dieu est pour nous plus qu'une Mère, et nous, ses enfants, nous avons faim de la vérité, car nous ne pouvons vivre sans elle. A priori nous sommes donc certains, en faisant appel au témoignage de Dieu, que Dieu ne nous trompera pas, et qu'Il n'enveloppera pas sa parole des voiles du mensonge.

Mais comment entendre cette parole divine? A coup sûr, Dieu pouvait nous parler directement, comme fait une Mère à son enfant. Mais tant d'enfants comprennent si mal ce qu'on leur dit, qu'on ne peut prendre trop de précautions pour le leur dire. Et nous sommes tous de ces enfants par rapport à Dieu. Or, à moins d'exiger de Lui des miracles continuels, il ne peut se faire qu'Il s'adresse ainsi à chacun de nous, directement, avec des sons de voix humaine, pour frapper nos oreilles humaines. Mais alors si Dieu ne nous parle pas ainsi, s'Il garde, en s'adressant à nous, sa manière à Lui de parler, est-ce que nous n'allons pas nous tromper sur son langage? A quels signes reconnaîtrons-nous que c'est bien la voix de Dieu que nous avons entendue? Car il y a des échos qui trompent, et notre cœur fourmille de pareils échos.

Si la vérité que Dieu révèle ne nous paraît pas en harmonie avec nos besoins intimes, réels ou factices, n'aurons-nous pas souvent la tentation même inconsciente de déformer sa voix, et de croire, lorsqu'Il parlera, que c'est nous qui avons mal entendu ? En passant par les mille détours de notre imagination, le dédale de nos affections, les coins et les recoins de notre sensibilité, le timbre de la parole divine n'aura-t-il pas chance cent fois d'être faussé ?

Mieux valait donc trouver un interprète de cette parole qui la traduisît avec exactitude, et dont la traduction fût à la fois indiscutable, et à notre portée. Voilà pourquoi Dieu a créé l'Eglise. Il en a fait l'interprète authentique de la révélation. Quand l'Eglise parle, c'est encore Dieu qui parle, en la personne de ceux qui sont ses substituts officiels, tels que le Pape et les Evêques, lorsqu'ils s'adressent officiellement aux fidèles qui composent l'Eglise! Alors nous les comprenons, car ils sont de chair et d'os comme nous. Ils ont une voix comme la nôtre, et s'expriment dans notre dialecte à nous.

Telle est la foi *surnaturelle*, Messieurs, dans toute sa beauté, et sa simplicité. L'Eglise m'affirme que Dieu parle, par la bouche du Pape, des Evêques, des prêtres, qui ont mission d'en-

seigner dans l'Eglise; je crois que Dieu parle, et me fie à sa parole infaillible, pour adhérer aux vérités qu'elle m'exprime.

Dès lors il n'est pas difficile de voir en quoi précisément diffère cette Foi surnaturelle aux vérités révélées, de la crédulité naturelle à ces mêmes vérités.

D'abord, au point de vue de la certitude, la Foi a des exigences infinies, tandis que la crédulité n'en a pour ainsi dire aucune. L'âme crédule, un peu comme les hannetons, va donner de la tête contre la première affirmation venue qui revêt un caractère religieux.

La Foi est raisonnable dans ses attaches humaines, en ce cens qu'elle ne nous permet point de croire sans raisons sérieuses, d'ordre intellectuel ou moral. Aussi bien ne craint-elle pas, sur ce terrain, le contrôle de la science. Au contraire la crédulité ne naît dans une âme chrétienne, et ne s'y entretient, qu'à la faveur de l'ignorance, ou des ténèbres de la superstition.

L'imagination qui ne doit avoir aucune part dans l'acte de Foi, est pour une très large part dans la crédulité. Elle est même comme le rempart derrière lequel la crédulité s'abrite d'ordinaire.

Par la Foi, nous nous appuyons sur Dieu pour croire en Dieu, et aux vérités qu'Il nous révèle. Par la crédulité, nous ne nous appuyons que sur nous pour y croire, et même nous cherchons notre point d'appui sur ce qu'il y a en nous de plus impalpable et de plus fugitif, comme nos préjugés de race, d'éducation, nos caprices de cœur, nos dispositions d'esprit, nos fantaisies d'imagination, et jusqu'à nos impressions nerveuses.

La Foi recourt à l'enseignement officiel de l'Eglise pour démêler, dans la vérité religieuse, le bon grain d'avec la paille sèche. L'âme crédule, loin de rejeter cet enseignement de l'Eglise, met l'Eglise au contraire partout. Elle se fie, les yeux fermés, au premier venu qui dogmatise en son nom; à la moindre petite brochure qui propage des naïvetés, sinon toujours des hérésies, sous des dehors de piété; ou simplement à ses manières de voir, à ses inspirations personnelles.

La Foi, renseignée officiellement par l'Eglise sur la teneur de la parole divine, nous fait adhérer aux vérités que Dieu révèle, simplement parce qu'Il les révèle, quelle que soit d'ailleurs la nature des vérités révélées. La crédulité, d'apparence plus confiante, est cependant

en réalité moins soumise. Volontiers elle découpe, dans le bloc des vérités de Foi, la part qui lui convient, un peu au hasard des circonstances, ou au gré de ses fantaisies. Elle met souvent au premier plan ce qui devrait être au dernier, ou au dernier ce qui devrait être au premier. Elle rétrécit la vérité révélée, ou l'étire outre mesure. Elle ajoute ou retranche, sans ordre, au petit bonheur.

En dernière analyse, il existe entre la Foi et la crédulité, sur le terrain religieux, cette énorme différence qui explique toutes les autres, c'est à savoir que la Foi tend à nous soumettre au service de la vérité révélée, alors que la crédulité s'efforce plutôt de mettre cette vérité à notre service.

Dans la Foi, nous nous conformons humblement à toutes les exigences de la vérité qu'elle nous apporte, quittes à briser en nous l'égoïsme, à y réprimer bien des besoins, à tailler même dans la chair vive de nos passions.

Par contre la crédulité s'emploie à conformer la vérité à nos exigences, à lui imposer notre mesure, à la mouler sur nos caprices, à lui faire subir en un mot toutes les déformations les plus conformes à nos goûts, en la rétrécissant au champ fort limité de notre vision, de notre myopie.

Heureusement pour nous, nous ne nous rendons pas toujours un compte exact de cet état de choses. Notre inconscience nous excuse en partie. Mais cet état de choses n'en existe pas moins, et il est regrettable.

Je mets en fait que la crédulité à l'égard des vérités religieuses joue, dans bien des âmes, le rôle qui devrait revenir à la vraie Foi. La preuve en est que si, m'adressant au hasard à l'un ou l'autre d'entre vous, je vous interrogeais sur ce que vous devez croire de Foi surnaturelle, pour être chrétien, et sur ce que vous pouvez ne pas croire, sans cesser pour cela de l'être, vous hésiteriez probablement à me répondre.

Mais vous comprendrez mieux encore ma pensée, lorsque je vous aurai rappelé, en même temps que les formes principales que prend dans une âme de jeune homme la crédulité religieuse, les causes de toutes sortes qui, aujourd'hui surtout, en ne s'attaquant soi-disant qu'à cette crédulité, ou en la favorisant au contraire outre mesure, mettent presque toujours en péril la vraie Foi.

§ II

La crédulité religieuse se traduit très souvent, dans une âme de jeune homme, par un besoin exagéré du merveilleux. Vous avez l'imagination prompte et riche, Messieurs, c'est là une qualité qu'il faut reconnaître. Mais reconnaissez aussi que vous avez pour la plupart le défaut de cette qualité.

Si la Foi n'était qu'une question d'art, n'engageant pas la vie tout entière, corps et âme, vous pourriez donner libre cours à votre imagination, qui est la faculté artistique par excellence. Avec elle on crée son objet, on l'arrange à sa guise, on le retouche autant qu'on veut. Plus l'imagination est féconde, plus l'œuvre d'art a chance de devenir un chef-d'œuvre.

Mais la Foi n'est pas une question d'art, ni la vie religieuse une simple aventure. On n'est pas libre de s'y engager ou non, sans engager du même coup sa vie et son éternité. De plus la vérité révélée nous est donnée toute faite, en dépôt dont l'Eglise seule a la garde. Il nous faut l'accepter telle que Dieu l'a révélée, et telle que l'Eglise la propose, ni plus ni moins. Notre ima-

gination n'a presque rien à y voir, et surtout elle n'a pas à y retoucher.

Mais voilà précisément par où peut s'infiltrer en nous ce besoin du merveilleux dont je parlais à l'instant. Vous remarquerez en effet que l'inconnu a le don de nous séduire plus encore que la réalité qui est à notre portée. De sa nature le mystère est obsédant comme l'abîme. Il nous fait tourner la tête. Moins nous y voyons, plus nous voulons y voir. Et comme notre raison n'y peut rien, notre imagination s'en mêle. Elle couvre l'abîme des fleurs, je veux dire qu'elle essaye de se représenter le mystère par besoin du merveilleux. Incapables de comprendre Dieu, nous nous l'imaginons. Nous nous en faisons une image de tous points conforme à nos goûts, et bien souvent c'est cette image que nous adorons. Elle s'interpose comme un voile entre Dieu et notre conscience. Qu'y a-t-il derrière le voile, cela ne nous intéresse pas toujours. Nous nous attachons surtout au portrait divin que nous y avons dessiné, en nous inspirant de nos préférences. Une fois sur la pente glissante de l'imagination, il n'y a plus de raison de nous arrêter. Notre besoin du merveilleux se creuse de plus en plus. Alors nous peuplons le Paradis de toutes nos créations à nous.

Nous y avons nos saints de choix, qui à leur tour nous masquent Dieu. Plus la légende est dorée, plus elle a le don de nous séduire.

Ce qu'il y a d'étrange — l'histoire nous le montre — c'est que souvent ce besoin de merveilleux est né de la vivacité même de la Foi, sans trop lui nuire. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'âmes simples, mais ardentes, dont la Foi n'est pas entamée par la crédulité. Ce parasite, qu'elles entretiennent et nourrissent aux frais de leur imagination, a le bon goût de laisser leur foi intacte. L'inconvénient pour elles est de mettre tout sur le même plan, ce qu'il faut croire, et ce qu'il vaudrait mieux ne pas croire.Mais enfin elles continuent de croire ce qu'il faut, en toute simplicité.

Malheureusement toutes les âmes d'aujourd'hui n'en sont pas là. Nous vivons dans un siècle où l'histoire se charge de fournir ses meilleures armes au scepticisme. Au nom de l'histoire, en effet, on fait disparaître peu à peu de l'horizon religieux les légendes merveilleuses dont les siècles de foi l'ont surchargé. De là à s'attaquer aux vérités religieuses les mieux établies, à cause du caractère mystérieux qu'elles revêtent, il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi.

Le contre-coup d'une pareille attaque ne peut manquer de se faire sentir dans des âmes crédules, dont la Foi n'est ni très vive, ni très éclairée. A force d'avoir mis Dieu et leurs saints ou saintes préférés sur le même piédestal, s'il arrive qu'au nom de l'histoire on détruise la légende de ce bon saint, ou de cette bonne sainte, elles perdent la Foi en même temps que leur crédulité. Ce saint ou cette sainte entraînent Dieu dans leur chute.

Sans doute cela ne se fait pas toujours d'une manière brutale. Mais que de fois cependant n'ai-je pas entendu dire, à propos d'une dévotion séculaire dont l'histoire venait de démontrer le néant scientifique: « Si cela même n'est pas vrai, qu'est-ce donc qu'il faudra croire? » Vous saisissez ici sur le vif, Messieurs, l'abus du merveilleux dans les questions de Foi. *De la crédulité on peut passer très vite à l'incrédulité.* Je ne saurais donc trop vous recommander de mettre un peu d'ordre dans vos croyances, et d'imposer un frein à votre imagination. Voyez ce que l'Eglise enseigne, et n'acceptez le reste qu'avec une extrême réserve, et sous bénéfice d'inventaire.

Le besoin du merveilleux, où se complaît l'imagination, appelle le besoin de jouir, où se

complaît le cœur. Si l'amour de Dieu est comme la source où vient s'alimenter la Foi, l'amour de soi est celle où s'alimente la crédulité.

L'amour de Dieu tel qu'il est réglé par la Foi est un amour austère. C'est, dans son fonds, un amour de volonté, qui s'accommode des plus grands sacrifices. Nous nous résignons à ne pas voir Dieu, et à l'aimer sans Le voir. Nous nous résignons même à ne pas éprouver le bienfait de sa présence. Il ne manque pas de saints qui ont continué d'aimer Dieu de charité aux heures les plus sombres où Dieu paraissait les avoir abandonnés, et s'être retiré d'eux.

Mais cet amour est héroïque. Toutes les âmes — en particulier les âmes sensibles comme les vôtres, Messieurs, — ne sauraient s'en contenter. Elles sont tentées de mêler de la passion à ce sentiment. Cela n'est pas défendu, aussi longtemps du moins que cette passion de l'amour reste sous le contrôle de la charité, et n'a d'autre effet que de lui communiquer de sa violence, et de sa ténacité. Mais combien ce jeu est dangereux, et combien il est difficile parfois à une âme ardente, passionnée, de discerner en elle ce qui revient à la passion, ou à la charité !

Une passion — surtout celle de l'amour — demande à se satisfaire dans l'objet aimé. Elle

jouit de sa présence, et souffre de son absence. Lors donc qu'il s'agit de reporter sur Dieu cette passion, l'âme est impatiente de *sentir* la présence divine. Nous voulons en jouir. Nous voulons en quelque sorte *toucher* Dieu. Et c'est alors que facilement nous pouvons prendre le change, croire que certaines émotions de cœur, dans la prière, dans l'usage des sacrements, dans la célébration du culte, nous viennent de Dieu, alors qu'elles ne viennent que de nous. Le besoin de les avoir les a créées en nous. C'est à elles plus qu'à Dieu que nous nous attachons. Ce sont elles plus que Dieu, que nous recherchons. Il faut que notre cœur batte, que nos yeux distillent des larmes, que toute la gamme des émotions sensibles chante en nous, que tout notre être frémisse au contact divin.

Mais d'abord qui nous dit que toutes ces émotions viennent de Dieu ? La Foi ? Elle ne peut nous renseigner à ce sujet. La seule chose que puisse nous dire la Foi, c'est que la pratique volontaire et courageuse du devoir quotidien est un signe certain de la présence de Dieu en nous.

En dehors de cette acceptation surnaturelle du joug divin, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Les émotions de cœur,

les larmes, les ivresses, les extases, ne sont pas des signes évidents de la présence de Dieu. La crédulité se nourrit de tout cela. La Foi vive peut parfaitement s'en passer.

Car voici le revers de la médaille. Aussi longtemps que ces émotions durent, cela va bien. Mais dès qu'elles ont cessé, tout s'évanouit. Nous sommes tentés de ne plus croire en Dieu, lorsque ce que nous regardions comme les signes avant-coureurs de sa présence a disparu, et que nous nous retrouvons aux prises avec le *pur devoir*, les yeux et le cœur à sec.

Cette mentalité encore un coup est déplorable, et plus générale qu'on ne le pense, dans le monde des étudiants. Notre besoin d'émotion a été, en effet, comme exaspéré de nos jours par la littérature, les romans, le théâtre. Nous voyons surtout la vie, — même la vie religieuse — sous l'angle de la jouissance. A force de vivre dans une atmosphère saturée de plaisirs, notre cœur est devenu un instrument d'une sensibilité extrême, qui vibre au moindre souffle de volupté. Si ce souffle ne passe pas, nous étouffons. La vie nous est à charge.

Je reprendrai un jour ce sujet plus en détail. Mais il était bon dès maintenant d'attirer sur lui toute votre attention. Prenez garde, Messieurs,

que votre Foi ne dégénère en crédulité, sous la double influence de votre imagination et de votre cœur. Ayez la Foi aux mystères, tels que l'Eglise vous les propose, sans rechercher tant le merveilleux. Voyez ce qui est de Foi ou ce qui ne l'est pas, et n'ayez point peur de la lumière. C'est elle au contraire qui vous délivrera.

Aimez Dieu, mais ne vous aimez pas trop en Dieu. Allez à Lui, même avec passion, mais prenez garde que cet amour passionné ne soit qu'une contrefaçon de votre amour-propre.

« Cherchez Dieu d'abord, nous dit Notre-Seigneur, et le reste vous sera donné par surcroît (1). » Ne cherchez donc pas d'abord ce surcroît dans les émotions sensibles, car il pourrait se faire que Dieu lui-même ne vous fût pas donné. En un mot, supprimez peu à peu en vous la crédulité d'où qu'elle vienne, — de votre imagination ou de votre cœur, — pour laisser le champ libre à la vraie Foi, et vous n'aurez rien à craindre des efforts tentés de nos jours par les sceptiques et les jouisseurs, pour tarir en vous la source de la vie chrétienne.

1. Evangile selon S. Mathieu, ch. VI, v. 33.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

IMPUISSANCE RELATIVE DE L'IDÉAL CHRÉTIEN DANS L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU CARACTÈRE : FOI MORTE



Messieurs,

Voici donc résolue la question des rapports de l'Idéal chrétien et de l'Intelligence humaine. Quand, humainement parlant, nous avons des raisons sérieuses de croire que Dieu a parlé, il ne nous reste plus qu'à Lui demander et à attendre de sa générosité la lumière surnaturelle nécessaire pour nous fier à sa parole, nous appuyer sur son infaillible témoignage, et adhérer de toute notre âme à la vérité révélée. Alors la Foi nous est donnée. Mais de ce que la Foi éclaire notre intelligence, s'ensuit-il que, par elle seule, nous soyons des croyants dans toute la force du terme? Autrement dit, suffit-il de connaître surnaturellement l'idéal chrétien, même dans sa plénitude, pour le réaliser ? Le Concile de Trente a depuis longtemps répondu à cette

question d'une façon décisive, en établissant que la Foi, hélas ! n'est pas incompatible avec une vie de désordre, et qu'il y a précisément cette différence entre le juste et le pécheur, c'est à savoir que le premier vit de sa Foi, alors que le second n'en vit pas. La Foi du pécheur, le Concile l'appelle une « Foi morte » par opposition à la « foi vive » du juste. Dans celui-ci, l'idéal chrétien passe à l'état *d'idée-force*. Il reste, dans celui-là, à l'état *d'idée-lumière*.

Nous avons expliqué ailleurs la différence capitale qui existe entre l'idée-lumière et l'idée-force. Nous avons rappelé que certains philosophes ont essayé de démontrer, à l'aide d'argumentations fort subtiles, que l'idée, à condition seulement d'être une idée un peu élevée, ce que nous appelons un idéal, peut beaucoup, sinon tout, *par elle-même*, pour l'éducation du caractère (1). Rien de plus désastreux, au point de vue moral, qu'une pareille théorie. On voit bien que l'idée *par elle-même* est une lumière, mais on ne voit pas aussi bien comment, par elle-même, elle serait une force. Pour que l'idée toute nue, même l'idée chrétienne telle que la Foi nous la présente, fût une idée-force, il fau-

1. *L'Education du caractère;* Desclée, De Brouwer et Cie, Lille, 1908: ch. VII, 2e édit.

drait que, par le seul rayonnement de sa lumière, elle communiquât de l'énergie à notre volonté, et maîtrisât l'élan désordonné de nos passions. Or, cela n'est pas. L'idée à coup sûr nous attire, nous fascine ; elle nous incline à vouloir, mais elle ne fait pas *par elle-même* que nous voulions. Je n'en veux d'autre preuve que ces milliers de pécheurs qui, depuis des siècles, et sous toutes les latitudes, ont conservé leur Foi sans en vivre, sans faire passer l'idée chrétienne dans chacun des actes de leur vie.

D'après les enseignements de l'Eglise, aussi bien qu'aux yeux de la Raison et de l'expérience, une lumière divine est à coup sûr requise, pour prendre connaissance de l'idéal chrétien que Dieu propose à nos méditations et à notre conduite. Mais cet idéal une fois connu appelle, pour être aimé et réalisé, une force du même ordre. La Foi requiert la Charité. Sans la Charité, qui divinise notre vouloir, la Foi reste *morte*. Elle *s'avive* au contraire par la Charité. L'idéal chrétien que la Foi morte nous révèle n'est qu'une idée-lumière. La Charité la transforme en idée-force.

Je voudrais consacrer cette conférence à l'analyse des *ressources* et de *l'impuissance relatives* de la Foi, dans l'éducation chrétienne du

Caractère. On ne saurait, sur des questions aussi complexes, être trop précis.

§ I

Indépendamment de toute idée religieuse, de tous les problèmes le plus important et le plus tragique, c'est à coup sûr celui de notre destinée. Que dire alors si l'on se place au point de vue religieux ? De ce point de vue, il est le problème unique, devant lequel les autres ne comptent pas. En conséquence, au premier rang de nos connaissances, nous devons placer celle de ce problème, et de la solution qu'il comporte. Or, deux moyens de connaître notre destinée nous sont donnés : la *raison* et la *Foi*. Supposons un instant que s'éclipse la lumière de la Foi, et que nous en soyons réduits à marcher dans la voie du salut, à la lueur de la raison. Qu'arrivera-t-il ?

Pour répondre à cette question, il suffit de se rappeler que Dieu est l'un des termes du problème à résoudre. Or, la connaissance de Dieu par la raison n'est pas chose si commode qu'on pourrait l'imaginer. D'abord, il y a une foule d'âmes dont l'intelligence débile est naturellement inapte à s'élever jusque-là. Quand on

songe en effet que les grands esprits, en dehors du Christianisme, ont dû consacrer toute leur force intellectuelle à établir solidement les preuves de l'existence de Dieu ; quand on se rappelle, en outre, les discussions interminables auxquelles chacune de ces preuves a donné lieu de tout temps, dans le camp des Philosophes, il est tout naturel de penser que la plupart d'entre les hommes naissent incapables de gravir seuls ce sommet de la connaissance humaine.

Mais alors même qu'ils en seraient capables, combien parmi eux qui, faute de temps, devraient cependant y renoncer ! Vous connaissez ce vieil adage : *primo vivere, deinde philosophare*. Avant de philosopher, il faut vivre. Or, les préoccupations de la vie, le souci lancinant de leur existence personnelle, et de ceux dont ils ont la charge, sont pour les hommes un obstacle presque universel et permanent à l'étude de la philosophie, et particulièrement du problème de l'existence de Dieu. Enfin n'oublions pas que la connaissance de Dieu suppose une foule d'autres connaissances pour lesquelles bien des gens n'éprouvent aucun attrait, et dont ils se détourneraient par paresse intellectuelle, ou pour toutes sortes d'autres motifs plus ou moins plausibles, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Nous devons conclure de tout ceci que la Foi a sur la raison un premier et immense avantage, qui est de mettre à la portée de tous les hommes, et de la façon la plus simple et la plus expéditive, la solution tant souhaitée. Le petit enfant, qui croit spontanément tout ce que Dieu a révélé, est aussi avancé sur le problème de notre destinée que les malheureux métaphysiciens, qui ont consacré toute leur vie à le résoudre, sans toujours y réussir. Chrétiennement parlant, l'indigence intellectuelle, tout comme les soucis de l'existence, ne sont pas des obstacles insurmontables à la connaissance de Dieu. Il n'est nullement nécessaire d'être un aigle, ni un rentier, pour obtenir la Foi. Avec la grâce de Dieu, un minimum d'intelligence et de la bonne volonté suffisent.

Plus expéditive que la raison, la Foi est aussi plus sûre. On ne connaît pas d'exemple d'homme de génie qui, sur les questions intellectuelles les plus hautes, comme celle qui nous occupe en ce moment, ne se soit trompé, n'ait mêlé l'erreur à la vérité, ou tout au moins l'obscurité à la clarté, l'ombre à la lumière. Avec la Foi, nous n'avons pas à redouter l'erreur, et l'obscurité elle-même à laquelle fatalement nous nous heurtons, le mystère qui enveloppe nos croyances,

ont leur explication dans la nature de l'acte de Foi. Dès lors que je m'appuie, pour croire, sur le témoignage infaillible de Dieu, je suis absolument certain de la vérité révélée par Lui, quelle qu'en soit d'ailleurs la teneur objective. Car Dieu ne peut se tromper ni nous tromper (1).

Enfin le champ d'investigation de la Foi est infiniment plus étendu que celui de la raison. Avec la raison, l'homme s'arrête au seuil de la divinité. Avec la Foi, il le franchit. La raison nous dit ce que Dieu est dans ses relations extérieures avec le monde ; la Foi nous renseigne sur ce qu'Il est en Lui-même, et dans ses relations intérieures avec nous. A la lumière de la Foi, nous apprenons en effet que non seulement nous sommes des fils de l'homme, mais encore des Fils de Dieu. Nous savons que notre âme immortelle, créée à *l'image* de Dieu, est appelée à vivre de la *réalité* divine sur la terre, par la grâce ; dans le Ciel, par la gloire. Nous savons que cette vie selon la grâce doit d'abord faire de nous des hommes honnêtes, mais aussi des Dieux. Nous sommes certains de pouvoir un jour connaître Dieu tel qu'Il se connaît, et

1. S. THOMAS : *Contra Gentes*, L. I, ch. IV.

L'aimer dès ici-bas comme Il s'aime. Nous ne pouvons mettre en doute que cette vie surnaturelle soit la vie même, la vie dans son épanouissement total, la vie qui part des régions les plus profondes de notre être pour rejaillir, lumineuse et féconde, jusqu'au cœur même de Dieu.

Telles sont, Messieurs, rapidement esquissées, les ressources intellectuelles de la Foi. Elle ouvre à l'infini l'horizon de notre connaissance; elle projette sur le problème de notre destinée une lumière étrangement pénétrante ; elle nous fait découvrir, à côté, ou plutôt au-delà du vieux monde de la nature, le nouveau monde de la grâce. Il n'est pas non plus douteux que l'idéal chrétien, éclairé par la Foi, ne nous incline également à vouloir ; ne nous sollicite à agir. C'est la grande ressource d'un idéal de soulever ainsi à son service toutes les puissances de notre être. Mais la vraie question demeure entière : suffit-il de connaître un idéal, comme l'Idéal chrétien, pour le réaliser? La lumière, fût-ce celle de la Foi, qui nous vient du foyer divin est-elle par elle-même une force?

Si oui, Messieurs, alors expliquez-moi pourquoi on en rencontre tant parmi les croyants qui sont si faibles ; dont la volonté est détournée de

Dieu ; l'activité morale et religieuse à peu près nulle. Expliquez-moi le cas du pécheur qui ne pèche, au fond, que parce qu'il croit. Car, suivant le mot de l'apôtre : « Si Dieu n'eût pas révélé sa Loi au monde, les hommes n'eussent pas péché (1). »

Reconnaissons loyalement les ressources de la Foi, Messieurs, mais ne craignons pas non plus de proclamer son impuissance relative, lorsqu'il s'agit de réaliser l'idéal divin qu'elle nous propose, et de lui faire rendre, par une conduite conforme à ses exigences, sa valeur de vie.

Sur ce terrain de l'action surnaturelle, la Foi toute seule, la « Foi morte », pour reprendre le mot énergique du Concile, est impuissante. Notre volonté et nos passions échappent à son emprise. Il leur faut, pour aimer et agir surnaturellement, une force divine que Dieu n'a pas mise dans la Foi, mais dans la charité.

§ II

D'ailleurs comment voudriez-vous qu'avec nos seules forces naturelles, nous fussions en état de nous élever à ces hauteurs divines où la Foi nous invite à monter ? Je vais ici, pour me

1. Epître aux Romains, ch. V et VII.

faire mieux comprendre, essayer d'une comparaison. On parle beaucoup aujourd'hui de l'aviation. Des hommes intelligents et audacieux emploient tout leur talent et toutes leurs énergies à résoudre le problème du « plus lourd que l'air ». Ils cherchent, par tous les moyens à leur disposition, à se rendre maîtres de l'atmosphère, comme ils le sont de l'océan. Ils visent en un mot à établir les lois d'une navigation aérienne qui, une fois organisée, ne sera pas sans imprimer une orientation nouvelle et plus féconde au progrès social. Je me suis longtemps demandé pourquoi ce problème délicat et périlleux de l'aviation me revenait en mémoire chaque fois que j'abordais celui de l'éducation morale. C'est qu'en réalité ces deux problèmes ont de profondes analogies. Le « plus lourd que l'air » en matière d'éducation, c'est évidemment la chair qui, par nature, tend à descendre bien plutôt qu'à monter. Or, à l'encontre de cette tendance naturelle, l'âme qui veut vivre moralement est tenue de la faire monter, de l'entraîner à sa suite dans son atmosphère à elle, de l'y maintenir, de l'y diriger, en matant ses penchants mauvais, en spiritualisant ses passions, en orientant et en utilisant toutes ses énergies.

Avouez que l'entreprise n'est pas des plus

aisées et mérite d'être examinée de près. Déjà, d'un point de vue purement naturel, l'âme est incapable, sans un souffle de générosité puissant et toujours renouvelé, de dominer le corps au point de l'empêcher de « redescendre », c'est-à-dire de retourner à sa pesante nature.

Quelle ne sera pas la difficulté, au point de vue surnaturel ? Remarquez, en effet, qu'il ne s'agit plus seulement ici de s'élever du domaine des mauvais instincts et des passions brutales dans l'atmosphère morale immédiatement respirable par nous, et dont notre âme est comme baignée. Il s'agit ni plus ni moins de passer d'un monde dans un autre, du monde de la nature dans celui de la grâce ; et, pour tout dire enfin, de faire un bond prodigieux dans l'Infini. Mais à cette fin nos forces naturelles sont radicalement impuissantes. Je ne vois pas d'autre moyen de s'élancer dans l'Infini et de s'y maintenir que de s'appuyer sur l'Infini lui-même. Une distance infinie n'est franchissable que moyennant une force d'impulsion infinie. Et donc puisque nous devons exécuter une ascension dans l'atmosphère divine, y respirer, et nous y mouvoir à l'aise, à coup sûr la Foi nous est due pour que nous ne nous trompions pas de route ; mais plus encore que la Foi, la Cha-

rité, c'est-à-dire le souffle même de l'esprit de Dieu, nous est nécessaire pour prendre notre élan, nous arracher aux sollicitations charnelles, et nous soustraire au vertige des bas-fonds.

Peut-être pourriez-vous vous illusionner, Messieurs, et croire que, sans la grâce, il est facile à un homme d'être un homme honnête. Que ce soit possible, peut-être, mais facile, je le nie. D'abord à raison de la complexité même de notre nature, qui est à la fois esprit et chair ; puis en vertu de cette loi de concupiscence qui, depuis la chute originelle et à cause d'elle, a accentué l'espèce d'antinomie que nous constatons entre les aspirations de l'âme et les besoins du corps. Mais ce qui, en tous cas, est impossible, et défie à *priori* toutes les forces humaines, fussent-elles éclairées par la Foi, c'est de surnaturaliser par nous-même une pareille honnêteté, et de rendre méritoire pour le ciel la plus petite de nos pensées, la moindre de nos émotions, une parole, ou un simple geste. Pas plus qu'il n'est possible à un enfant d'atteindre le soleil avec un palet de pierre, il n'est en notre pouvoir d'homme de donner une valeur divine à aucun de nos actes humains. L'intervention divine est nécessaire. Dieu seul, en nous soulevant de terre au souffle de son Esprit,

c'est-à-dire en nous donnant sa grâce, peut nous permettre de franchir d'un bond la distance infinie qui nous sépare de Lui. Seul, Il peut, après nous avoir communiqué par la Foi de sa propre lumière, nous infuser de sa force, répandre de son cœur dans le nôtre la Charité qui nous mettra en état de vivre de sa vie, et, tout en faisant de nous d'abord des hommes honnêtes — car la grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne — en fera aussi des Dieux.

DIXIÈME CONFÉRENCE

DU VÉRITABLE ROLE DE L'IDÉAL CHRÉTIEN DANS L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU CARACTÈRE : FOI VIVE

Messieurs,

Il ne suffit pas d'avoir la foi pour vivre conformément à ses exigences. L'idéal chrétien éclairé par la Foi n'est qu'une *lumière;* seule la Charité en fait une *force*. Voilà pourquoi sans doute l'Apôtre S. Paul écrivait aux Corinthiens : « Si je parle la langue des hommes » et des Anges, mais que je n'aie point la Cha- » rité, je suis un airain qui résonne, une cym- » bale qui retentit. Et si j'ai le don de pro- » phétie, et que je connaisse toutes les choses » cachées et toute la science, et *que j'aie toute* » *la Foi*, au point de transporter les montagnes, » mais que je n'aie point la charité, je ne suis » rien (1) ». Après avoir parlé des ressources

1. Première épître aux Corinthiens : ch. V. — Cf. traduction française par le R. P. Lemonnier, Paris, Bloud et Cie, 5e édit.

et de l'impuissance relative de la Foi, dans l'éducation chrétienne du caractère, il me reste à parler de la toute-puissance de la Charité. J'ai à vous montrer que l'idéal chrétien, à la condition d'être non seulement *connu*, mais *voulu* surnaturellement, non seulement *contemplé*, mais *aimé*, est de nature à former des *chrétiens de caractère*, c'est-à-dire des êtres dont le niveau moral s'élève à l'infini ; dont la force de volonté emprunte pour ainsi dire de sa toute-puissance à la volonté divine, en aimant Dieu comme Il s'aime, pour Lui-même et par-dessus toutes choses. La charité en effet, telle que l'Eglise la conçoit, se définit d'ordinaire : *une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.* Or cela revient au fond à déclarer qu'en aimant Dieu de charité, nous l'aimons comme Il s'aime, puisque tout le premier — et cela par nature, par besoin, par nécessité — Dieu ne peut rien aimer que pour Lui-même, et doit s'aimer Lui-même plus que tout. Commençons donc par analyser ces deux caractères essentiels de l'amour que Dieu se porte. Nous comprendrons alors quels sont ceux que notre amour pour Lui doit revêtir. En deux mots

voyons comment Dieu s'aime ; nous saurons du même coup comment l'aimer.

§ I

Comment Dieu s'aime-t-il? Et d'abord s'aime-t-il, Dieu? Ni la raison, ni la Foi, ne nous permettent d'en douter. Raisonnablement parlant, pourquoi Dieu ne s'aimerait-il pas? Seul le Néant est incapable d'amour, parce qu'il n'est rien, sinon la négation même de tout être, de toute perfection. Mais le moindre atome, du seul fait qu'il est, s'aime à sa façon. Du moins agit-il comme s'il aimait, en luttant contre l'anéantissement. Et si c'est abuser des termes que de prêter de l'amour à des êtres inanimés, incapables de réflexion et de sentiment, du moins ne nierez-vous pas qu'au plus bas degré de l'échelle de la vie, les êtres les moins doués de perfection s'aiment férocement. La lutte pour la vie en est la preuve. Lutteraient-ils contre tout pour prolonger d'une heure, d'une minute, leur existence éphémère, tous ces infiniment petits, s'ils n'éprouvaient pour eux-mêmes que de l'indifférence? Un immense courant d'amour traverse donc tous les êtres de la création, depuis le ciron jusqu'à Dieu. Car, je vous le

demande, si le moindre des insectes, uniquement parce qu'il échappe au néant, s'aime lui-même, comment le Dieu qui, non content d'échapper au néant, le féconde, étant l'Etre même, l'être par essence, l'être infini, parfait, éternel, comment, dis-je, Dieu ne s'aimerait-Il pas ?

Il s'aime donc. Il s'aime infiniment. La Raison nous l'affirme, et la Foi vient à la rescousse de la Raison pour nous détailler un peu cet amour, en soulevant comme un coin du voile qui nous ravit ses mystérieuses profondeurs. Oui, Dieu s'aime d'amour et de quel amour! Et d'abord, nous enseigne la Foi, l'être de Dieu est si fécond, qu'Il commence par se dédoubler en quelque sorte, sans s'amoindrir, ni se diviser. De toute éternité, Dieu le Père engendre un Fils, de même nature que Lui, qui est comme l'image substantielle et vivante de sa propre pensée, Dieu comme Lui, infini, éternel, parfait comme Lui. Entre le Père et le Fils jaillit aussitôt une flamme d'amour, que dis-je une flamme? L'amour en personne, le Saint-Esprit, qui unit le Père à son Fils, le Fils à son Père, sans les confondre, ni se confondre avec eux. Car en vérité que pourrait être l'amour d'un Dieu pour Lui-même sinon Dieu comme Lui? L'amour de Dieu ne saurait ressembler à notre amour ;

il ne peut être imparfait, ni accidentel à Dieu. « L'amour de Dieu, s'écrie Bossuet, est sub-» stantiel comme sa pensée ; et le Saint-Esprit » qui sort du Père et du Fils, comme amour » mutuel, est de même substance que l'un et » l'autre, un troisième consubstantiel, et avec » eux un seul et même Dieu (1). »

Après de pareilles révélations, oserions-nous mettre en doute l'amour que Dieu se porte à Lui-même? Il s'aime éperdûment, mais pour Lui-même. Entendez bien ce que j'ajoute au fait de l'amour de Dieu pour en donner raison. Si Dieu s'aime, si son amour est fécond au point de se « personnifier », ce n'est pas pour quelque chose d'extrinsèque à Dieu. Dieu s'aime pour Lui-même. Il est à la fois le principe et la fin de son amour. Il s'aime sans sortir de Lui-même, et c'est en Lui-même que l'amour qu'Il se porte produit toutes ces merveilles de fécondité. Vous allez m'objecter que Dieu est égoïste? Eh! oui, Il l'est. Il l'est même infiniment. Il ne peut pas ne pas l'être. Il met sa gloire à l'être, et plus Il l'est, plus Il est Dieu. Car remarquez, je vous prie, qu'il y a égoïsme et égoïsme. Il y a un égoïsme étroit dont nous

1. BOSSUET : *Élévations sur les mystères* ; 2e semaine, 5e élévation.

sommes trop souvent les victimes, et qui nous rapetisse au lieu de nous agrandir. Je veux parler de cet égoïsme suivant lequel nous sacrifions le meilleur de nous-même à ce qu'il y a en nous de pire, l'esprit à la chair, la vertu à la passion, l'homme à la brute. Cet égoïsme-là est un vice. Au surplus il est inintelligent. Car ce n'est pas faire preuve d'intelligence que de préférer l'ombre à la lumière, le froid à la chaleur. Or la lumière, en nous, c'est la raison ; l'ombre de la chair doit lui être sacrifiée. La chaleur en nous, c'est la volonté ; la glace des instincts mauvais doit se fondre à son contact.

Par contre il y a un égoïsme large, qui, bien compris et bien pratiqué, dilate notre être, et l'étend, le développe à sa mesure. Il s'agit de l'égoïsme par lequel nous sacrifions en nous la chair à l'esprit, la passion à la vertu, la brute à l'homme. Cet égoïsme est le seul amour raisonnable que l'homme puisse se porter à lui-même. L'homme n'est grand qu'à proportion de cet égoïsme-là.Il est tenu de le cultiver, sous peine de déchéance. Sans lui, il cesserait d'être homme. Ainsi, toute proportion gardée, en va-t-il de Dieu. Etant la perfection absolue, Dieu ne peut aimer en Lui rien que de parfait. Or, remarquez que l'amour prend la couleur

des choses qu'il réchauffe, comme la lumière celle des objets sur lesquels elle rayonne. Si les choses que nous aimons sont viles, basses, notre amour sera vil et bas. Si au contraire nous aimons de grandes choses, notre amour, en s'identifiant à elles, leur empruntera de leur grandeur. Si nous aimons enfin un être qui soit absolument parfait, notre amour se perfectionnera à son contact, et à supposr que nous pussions l'aimer infiniment, nous l'égalerions en perfection, nous serions parfaits comme Lui. Et c'est justement le cas de Dieu. Lui, Etre parfait, Il s'aime, et Il s'aime d'une manière infinie. Rien n'égale son être en perfection, puisqu'encore un coup Il est la perfection même. Il ne peut donc rien aimer d'autre que Lui-même, sinon pour Lui-même. J'en conclus que l'égoïsme de Dieu est son plus beau titre de gloire ; que plus Dieu est égoïste, plus il est Dieu. Ce n'est pas à dire que Dieu ne puisse rien aimer en dehors de Lui ! Il nous a assez prouvé le contraire, si c'est vraiment aimer quelqu'un que de mourir pour lui. Mais ce que je veux dire, et ce sur quoi j'insiste, c'est que tout en aimant d'autres êtres que Lui, Dieu les aime en fin de compte pour Lui.

Il s'ensuit également que Dieu s'aime par-

dessus toutes choses. Après tout ce que je viens de dire, cette seconde affirmation peut se passer de preuves. Le fait que Dieu s'aime, et n'aime les créatures que pour Lui, témoigne à l'évidence qu'Il s'aime plus que tout. Venons-en donc à l'analyse de la Charité par laquelle nous devons à notre tour aimer Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, et voyons quels rapports cette charité peut avoir avec l'éducation du caractère.

§ II

Une de nos grandes souffrances, ici-bas, quand nous aimons, consiste à n'être point payé de retour, et à sentir que notre cœur bat à vide, que ses appels restent sans écho. Nous voudrions que l'harmonie préétablie qui préside à l'attraction des astres, s'étendît un peu plus à l'attraction des âmes. A certaines heures, et devant certains êtres aimés que notre amour n'émeut point, il nous vient des désirs insensés, celui par exemple de faire passer dans leur poitrine un peu du cœur qui bat pour eux dans la nôtre. Alors ils nous aimeraient comme nous les aimons ; nous porterions à deux le poids de la vie, et il nous paraîtrait plus léger ; nous goû-

terions ensemble les mêmes joies, et leur suavité en serait doublée...... Mais ce sont là des rêves dont la réalisation nous dépasse. Entre nous, pauvres créatures, l'amour est un sentiment qui s'inspire, et non un sentiment qui s'impose. Il fallait être Dieu pour oser imposer son amour à toutes les créatures capables d'aimer ; et leur enjoindre à toutes de l'aimer comme Il s'aime pour Lui-même et par-dessus toutes choses. Sans doute il nous est loisible, mais à nos risques et périls, de ne pas aimer Dieu. L'obligation n'en demeure pas moins, et pour tous ceux qui s'y soumettent, les moyens leur sont donnés d'y faire face.

Nous touchons ici, Messieurs, à l'un des mystères les plus ineffables de notre sainte religion. Que Dieu soit tenu de s'aimer, et qu'Il doive n'aimer que Lui, et s'aimer plus que tout, voilà qui est incontestable, et relativement clair. Mais que nous, dont le cœur est si chétif, et l'amour si fragile ; que nous, pauvres créatures, nous devions aimer Dieu ainsi, n'est-ce pas une gageure, une chimère ? Non, car Dieu y a pourvu. Il nous a communiqué de son propre amour. En nous donnant sa grâce, Il nous a fait participer à sa charité. Le cœur qui bat pour nous dans sa poitrine — si vous me permettez cette

métaphore — bat aussi pour Lui dans la nôtre, attendu, nous affirme l'Apôtre, « que nous sommes en Dieu, que nous nous mouvons et vivons en Lui (1). » Que dis-je? Dieu en personne, en la personne de son Esprit, qui est l'amour divin substantiel, l'amour par lequel Il s'aime, habite en nous, établit en nous sa demeure. Encore un coup quel mystère, et que l'amour de Dieu doit être fort pour opérer de ces métamorphoses !

Mais il ne suffit pas d'envisager la charité envers Dieu d'un point de vue théorique. Voyons maintenant à quoi cette charité doit aboutir en pratique.

S. Augustin a prononcé une parole étonnamment profonde lorsqu'il a dit : Aimez et faites ce que vous voulez ; *ama et fac quod vis*. Il parlait de la charité que nous devons à Dieu. Quiconque aime Dieu comme Il s'aime est en effet capable de tout faire, dans les limites de la volonté de Dieu. Pourquoi Dieu a-t-il réussi à féconder le néant ? Interrogez son amour, et il vous répondra que de soi l'amour est créateur. Pourquoi Dieu, après la chute de l'homme, en est-Il arrivé à faire des justes avec des pécheurs?

1. *Actes des apôtres*, ch. XVII, v. 28.

Interrogez son amour, et il vous apprendra que de soi l'amour est miséricordieux. Pourquoi Dieu qui, d'un mot, d'un geste, d'un regard, pouvait nous pardonner, a-t-Il voulu laisser tomber ce regard, prononcer ce mot, et esquisser ce geste du haut d'une croix? Interrogez son amour, et Il vous dira que « l'amour est plus fort que la mort ». A la base des relations de Dieu avec le monde, et avec nous-même, cherchez bien, et, au service de sa Sagesse et de sa Toute-Puissance, vous ne trouverez que l'amour. La Création, l'Incarnation, la Rédemption ne sont que les différentes étapes par où cet amour divin a passé. Dieu n'a voulu tout cela que parce qu'Il nous aimait. Et en nous aimant ainsi, Il ne nous a aimés que pour Lui. L'amour qu'Il s'est porté à Lui-même a été à la fois le principe et le terme de celui qu'Il nous porte, la source d'où il jaillit, et l'océan où il se jette. Que conclure de là, sinon qu'en aimant Dieu de Charité, comme Il s'aime, nous pouvons, comme Lui, faire ce que nous voulons, vaincre toutes les résistances, et non seulement faire œuvre d'homme, mais encore œuvre de Dieu? Nous pouvons, si nous L'aimons, asseoir sur le néant de notre nature l'édifice surnaturel. Nous pouvons, si nous L'aimons, résister aux

tentations, éviter le péché, et vivre de la vie même de Dieu. Nous pouvons, si nous L'aimons, vaincre la mort elle-même, et la vaincre des milliers de fois, en mourant tous les jours à nous-même, en consentant à verser notre sang, sinon tout d'un coup, sous la hache du bourreau, du moins goutte à goutte sous le tranchant du devoir. Nous pouvons, si nous L'aimons, envelopper le monde entier de cet amour, et y provoquer des merveilles. Car en nous aussi la Charité par laquelle nous aimons Dieu, comme Il s'aime, est le principe à la fois et le terme de l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, et que nous devons au prochain. *Il nous suffit d'aimer Dieu de Charité pour nous aimer nous-mêmes comme il le faut, et les autres avec nous et comme nous.* Tout le programme de l'éducation chrétienne du caractère tient dans cette proposition. J'emploierai désormais le temps qui me reste à l'analyser avec vous dans le détail, et à en faire ressortir la profondeur et l'étendue.

ONZIÈME CONFÉRENCE

DU VÉRITABLE ROLE DE L'IDÉAL CHRÉTIEN DANS L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU CARACTÈRE *(suite)* : L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Messieurs,

L'Idéal chrétien, lorsque nous l'atteignons par la Foi, et que nous l'étreignons par la Charité, joue un rôle capital dans l'éducation chrétienne du caractère. Il suffit en effet à un jeune homme d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, pour s'aimer du même coup, comme il le faut, et le prochain comme soi-même. Or c'est là tout le programme de la vie chrétienne. — Cependant, avant d'entrer dans le détail de ce programme, et de déterminer les lois de l'activité surnaturelle, sous l'empire de la Charité, il nous reste à résoudre une difficulté d'ordre général que voici. Cette Foi et cette Charité, par laquelle nous prenons possession de l'Idéal chrétien, en ce monde, nous ne les pouvons obtenir que moyennant la

grâce. Mais la grâce, tout aussi bien que l'Idéal auquel elle nous conduit, ce sont là des réalités divines inaccessibles. Qui nous garantira leur accès? Comment est-il possible que la grâce nous soit donnée sur la terre, et la gloire dans le ciel? Sur quoi en définitive repose notre *espérance* à leur égard?

On l'a dit avec raison : « L'espérance est » l'âme de la vie humaine. Nous vivrions plu- » tôt sans soleil que sans espérance. L'espé- » rance est notre besoin le plus profond, le » plus impérieux, le plus constant, le plus uni- » versel. Où elle naît, tout s'anime ; où elle » persiste, tout se maintient ; où elle languit, » tout s'affaisse : où elle meurt, tout se glace » et s'arrête. Elle est l'aiguillon de toutes nos » entreprises, le soutien de tous nos travaux, » le secret de notre patience, et l'arome sans » lequel nos joies mêmes tournent en cha- » grin (1). » De fait l'espérance mène à la vie, le désespoir à la mort. Il était à prévoir que la religion catholique utiliserait ce ressort de l'âme humaine, en l'appropriant aux exigences de la vie chrétienne. Elle a fait plus. Non seulement elle nous a permis d'espérer, mais elle

1. Gay Mgr : *Les Vertus chrétiennes ; L'Espérance.*

nous en fait une obligation. L'âme chrétienne en qui ne fleurirait plus la vertu d'espérance serait morte du même coup à la vie chrétienne. C'est le désespoir de Judas, plus encore que sa trahison, qui a causé sa mort éternelle. Il est donc important de savoir sur quoi porte cette obligation d'espérer qui nous est faite. Voici comment se formule d'ordinaire l'acte d'espérance chrétienne : « Mon Dieu, j'espère avec » une ferme confiance que vous me donnerez, » par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce » en ce monde, et votre gloire dans l'autre, parce que vous nous l'avez promis, et ne pouvez » manquer à vos promesses. » Il ressort de cette formule que l'objet propre de l'espérance chrétienne, c'est la grâce de Dieu en ce monde et sa gloire dans l'autre, et que, pour espérer cette grâce et cette gloire, nous nous appuyons uniquement sur le secours divin. Voyons ensemble si notre espérance porte pratiquement sur cet objet, et si vraiment elle s'appuie à ces divines promesses.

§ I

J'ai dit que l'espérance est l'âme de la vie humaine. En effet, nous en avons besoin au mi-

lieu de nos joies, mais surtout de nos douleurs. Or la joie et la douleur sont comme le flux et le reflux de la vie ; nous allons du rire aux larmes incessamment, emportés par la vague des événements quotidiens. L'âme dont le cœur a cessé de battre, pour chanter ou pour se plaindre, n'est plus une âme humaine ; moralement elle a cessé de vivre. S'il est donc vrai que la vie soit un mélange de douleur et de joie, il est absolument vrai qu'elle est toute espérance. La mort commence avec le désespoir. Considérez la joie la plus intense. Pour en jouir dans toute son intensité, savez-vous quelle attitude il faut prendre ? Ne pas songer qu'elle puisse s'évanouir. Un plaisir dont on sait qu'il touche à sa fin n'est déjà plus un plaisir : il est dans l'état de la fleur dont une larve immonde a mordu la jeune tige. Prenez au contraire la douleur la plus vive, la plus cuisante. L'espoir d'en finir au plus vite avec elle est encore le meilleur remède à prendre contre elle, du moins pour la supporter, sinon toujours pour la guérir. Il en va de la vie chrétienne, comme de la vie humaine : elle obéit aux mêmes lois. C'est un océan immense où nous sommes ballottés de la joie à la tristesse, de l'enthousiasme au découragement, de la vertu au péché. Aujourd'hui

nous nous sentons pleins d'ardeur au devoir; demain le devoir nous glacera d'épouvante : aujourd'hui Dieu était avec nous ; demain il nous semblera qu'Il s'est retiré de nous ; l'Idéal chrétien aujourd'hui nous séduit ; demain la réalité nous écrasera. Dans ces conditions que deviendrait la vie chrétienne si nous n'avions l'espérance pour nous y maintenir en état d'équilibre stable, et nous empêcher de nous noyer dans les larmes ?

Heureusement, Dieu y a pourvu. Il nous a fait un devoir, en nous fiant à ses promesses, et en nous appuyant sur Lui, d'espérer sa grâce en ce monde et sa gloire dans l'autre, sa grâce pour nous aider à surmonter les difficultés de la vie, sa gloire pour prolonger éternellement notre joie. La grâce de Dieu, qu'est-ce donc ? Mais c'est Dieu lui-même, autant du moins qu'Il peut ici-bas se donner à une créature ; c'est Dieu luttant de concert avec nous pour nous rendre semblables à Lui. Il est là qui habite en nous ; Il y vient avec son trésor de grâces et de dons, nous invitant à y puiser à pleines mains. Sans la grâce de Dieu, nous ne pouvons rien faire ; avec elle, nous pouvons tout. Mais encore y a-t-il à cela une condition, qui est d'avoir confiance en Dieu et d'espérer de toutes

nos forces qu'Il ne nous la refusera pas. A saint Paul qui, dans son langage énergique, se plaignait d'être souffleté par Satan, Dieu répondit : « Ma grâce te suffit ». Il arrive à tout le monde, Messieurs, et il vous est sans doute arrivé à vous aussi, d'être souffleté par Satan, je veux dire, d'être en butte à toutes les tentations, aux prises avec la douleur. Ici c'est une épouse que la mort a séparée de son époux, une mère qui s'est vu arracher ses enfants, tantôt par la mort du corps, tantôt par la mort plus dure du cœur, ou de l'âme ; là ce sont des enfants qui n'ont pas connu les joies de la famille, dont les difficultés de toutes sortes ont étreint le cœur comme dans un étau. Au milieu de tant de ruines que les vagues furieuses de la vie amoncelaient autour de vous, vous êtes-vous tenus, solides, sur le rocher de l'espérance chrétienne ; avez-vous compté sur la grâce de Dieu ? Hélas ! nous comptons trop sur le hasard ou sur nous. Nous comptons sur le hasard pour dénouer les fils de la destinée que la Providence nous a en quelque sorte tissée de ses mains ; nous comptons sur nous pour nous sauver au moment même où il est évident que nous sombrons. Dieu est là sur la rive qui nous regarde. Il ne nous demande que

de Le regarder ; d'avoir confiance en Lui. Comme à saint Pierre, marchant sur les eaux, Il nous crie de ne pas avoir peur, d'espérer ; et, comme saint Pierre, nous nous sentons couler à fond, faute d'espérance. Chose étrange, notre espérance s'exerce surtout dans la vie chrétienne aux heures où elle a le moins de raison de nous servir, et le désespoir nous prend à la gorge, au contraire, il nous étouffe, à l'heure où les ailes de l'espérance devraient faciliter vers Dieu notre essor. De fait quand espérons-nous ? Lorsque nous sommes dans la joie, lorsqu'il nous semble que tout va bien. Alors volontiers nous espérons que ce sera toujours ainsi ; que nous aurons la grâce de continuer. Viennent au contraire les revers, les tentations, les chutes, alors nous commençons de désespérer. En cela nous nous trompons du tout au tout. Dieu n'aime rien tant que de nous voir nous effacer devant Lui. Il va jusqu'à permettre que ceux qui mettent trop de confiance dans leur propre vertu succombent. Bien souvent c'est quand le péché a terrassé une âme et l'a réduite à l'impuissance, que le Tout-Puissant s'approche d'elle. Lui qui a créé le monde de rien, se fait alors un jeu de refaire quelque chose de sublime avec moins que rien, c'est-à-dire un juste avec un

pécheur. Dans ces conditions, n'avons-nous pas tout lieu d'espérer ? Assurément il ne s'agit pas d'être présomptueux. Mais lorsque de notre côté nous faisons tout ce que nous pouvons, ce serait faire injure à Dieu que de ne pas se fier à son secours et à ses promesses, compter sur sa grâce en ce monde, et sa gloire dans l'autre. Car l'espérance chrétienne, je le répète, a des ailes. Elle ne s'arrête pas aux horizons terrestres ; elle nous conduit au ciel.

§ II

Vous savez, en effet, Messieurs, à quelle formule concrète et expressive se ramène l'espérance chrétienne : il y aura un ciel pour les bons, et un enfer pour les méchants.

Ce mot de ciel qui, pour nous chrétiens, illumine d'un gai et chaud rayon nos misères quotidiennes, a le don d'exciter l'ironie et la pitié de ceux qui tiennent surtout à la terre; d'effaroucher, disons le mot, de scandaliser les pharisiens de la morale, ceux qui se font de la vertu, du devoir, une conception froide et austère.

Je ne m'occupe pas des premiers. Libre à eux après tout de préférer dix ou vingt ans de jouissances terrestres à la vision éternelle de

Dieu. Je veux surtout m'arrêter aux seconds, à ceux qui reprochent au christianisme de prêcher une morale utilitaire, et de décerner une prime à la vertu, en subordonnant le devoir au bonheur.

C'est qu'en effet il est facile, Messieurs, de jouer sur ce mot de bonheur. On vient donc nous dire : Si le bonheur, le ciel, n'était pas au bout de vos efforts, vous, chrétiens, vous ne seriez pas des hommes de devoir ; si l'on ne mettait pas, dans votre morale, la vertu à l'encan, vous ne l'achèteriez pas au poids de la souffrance.

Après tout ce que je vous ai dit sur le caractère du devoir, Messieurs, vous devez être à même de répondre victorieusement à cette objection. Pourquoi vous ai-je dit que nous devions être des hommes de devoir ? Uniquement parce que notre nature le réclame, et sous peine de déchoir de notre dignité d'homme. Et lorsqu'il a fallu expliquer l'intervention de l'autorité divine dans l'établissement de la morale chrétienne, je me suis surtout appliqué à vous montrer que cette intervention répondait parfaitement aux exigences de notre nature, qui a Dieu pour principe et pour fin. Maintenant il se trouve que le bonheur de l'homme consiste

précisément à agir en homme, et que cette activité engendre la joie, que voulez-vous que j'y fasse ? Accusez la nature, si vous l'osez, mais ne vous en prenez pas à la morale chrétienne, qui n'en peut mais. Cette joie de l'homme vertueux est comme un coin du ciel où il se réfugie ici-bas à l'heure du sacrifice. Et entre ce ciel, sur la terre, et l'autre que nous promet le christianisme, il n'y a au fond qu'une question de degrés, et une question de temps.

Car notre ciel, à nous chrétiens, c'est avant tout l'union avec Dieu. Or cette union se réalise, ici-bas, par l'accomplissement de sa volonté, par le devoir. Le ciel, ce sera cette union définitive, le devoir continué, la vertu atteignant son maximum d'exercice dans la vision et la possession éternelle de Dieu. Où y a-t-il là un signe d'utilitarisme ? Où voit-on que ce soit ravaler la morale que de nous donner Dieu comme terme de notre béatitude ?

Mais les plus grands philosophes de l'antiquité, Socrate, Platon, Aristote, n'ont eux-mêmes cessé de répéter que le dernier mot de l'activité humaine consiste dans la contemplation des choses divines. Le malheur est qu'ils n'ont pu atteindre à cet idéal, tandis que, par le Christ, nous sommes sûrs de le réaliser dans sa plénitude.

On parle de sanctions ? Mais oui. Si l'homme n'accomplit pas son devoir, il est de toute évidence qu'il n'est pas dans la situation de celui qui l'accomplit. Il ne possède pas Dieu ; celui-ci le possède. Il ne le possédera jamais ; l'homme vertueux le possédera éternellement. Encore un coup, je ne vois pas le moyen de concevoir autrement la morale sans la détruire.

Au surplus, Messieurs, pourquoi les philosophes n'ont-ils pas trouvé de disciples dans la foule ? Cependant ils étaient dans la vérité. Sans doute, mais ils n'ont pas su lui donner une valeur pratique. Jésus-Christ connaissait mieux les hommes, leur ignorance, et leurs besoins. Sans rejeter le point de vue philosophique de la morale, qui fait le fond de la morale chrétienne, il a surtout donné à celle-ci un relief saisissant ; il lui a infusé la vie. Pour cela il a fait appel au vouloir-vivre, à cette soif de bonheur qui nous brûle tous, et nous a affirmé qu'il dépendait de nous de l'étancher. Et il nous l'a affirmé dans un langage compris de tous. Le peuple est essentiellement enfant ; il lui faut des hochets pour agir ; il ne raisonne pas, mais tient à palper le bonheur. Et ce bonheur, il le conçoit à sa manière, d'après ses goûts, ses habitudes, ses jouissances et ses privations quo-

tidiennes. Si vous voulez qu'il vous comprenne, mettez le Ciel à sa portée, et redites-lui après Jésus-Christ : Bienheureux les affligés, parce qu'ils seront consolés; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés; bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! Comprenez-vous du moins les splendeurs de cette morale chrétienne que l'Eglise nous prêche ?

En face de cette morale, à la fois pessimiste et optimiste, qui exalte la souffrance et nous promet le ciel, qui se sert du Calvaire comme d'un tremplin pour nous lancer à l'assaut du bonheur, une autre morale s'est dressée de nos jours, qui a cru s'imposer aux hommes en ne leur promettant que le plaisir, la jouissance pure et simple. Ses pontifes sont allés trouver les pauvres, les petits, les humbles, les déshérités de ce monde, et, parodiant les paroles du Christ, ils leur ont dit : « Malheureux les affligés, parce qu'ils ne sont pas consolés; malheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils ne sont pas rassasiés ; malheureux les miséricordieux, parce qu'ils sont écrasés. Il faut que cela finisse et au plus vite. Arrière les notions de bien et de mal ; de vertu et de vice ; de devoir et de péché. Tout cela ce sont les in-

ventions des forts pour opprimer les faibles. Aux faibles maintenant de se dresser en face des forts, de donner libre cours à leurs convoitises, de prendre conscience de leur force en groupant la masse de leurs appétits. N'écoutez pas ceux qui vous disent que la souffrance est bonne, ils mentent. La souffrance est mauvaise. Fermez les oreilles à ceux qui vous prêchent le ciel, ils mentent. En fait de ciel, il n'y a que la terre. Mais faites-vous de cette terre un ciel dont vous disposerez à votre gré, où couleront pour vous le lait et le miel. » Ah ! Messieurs, que j'ai pitié de cette foule assoiffée de bonheur, dont on exploite à ce point le besoin de jouir. Dans chacune de ces pauvres âmes que ces discours incendiaires ont trompées, je voudrais faire passer ma foi et mon espérance ; oui, je voudrais les convaincre qu'au bout de ces promesses folles, il n'y a que des déceptions ; que les plaisirs auxquels on les convie, sont plus fertiles en souffrances que le devoir austère que je leur prêche au nom du Christ ; que, fussent-ils exempts de souffrances, ces plaisirs pâlissent devant le bonheur suprême qu'au nom de Dieu je leur promets. Vous êtes affligés ? Tant mieux, si vous savez utiliser cette affliction, parce que vous serez consolés ! Vous avez faim et soif de

la justice ? Tant mieux, si vous mettez votre espoir dans le Souverain Juge, parce que vous serez rassasiés. Vous êtes persécutés, trahis par ceux qui vous aimaient ? Tant mieux, si vous savez profiter de cette persécution, de cette trahison, de cet exil, parce qu'un jour vous vivrez dans la paix, vous serez aimés de vos frères, et rapatriés dans le ciel, pour l'Eternité.

DEUXIÈME PARTIE

L'ACTION CHRÉTIENNE
ET L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE
ACTION INTÉRIEURE : LES VERTUS

DOUZIÈME CONFÉRENCE

LES ÉLÉMENTS DIVINS DU CARACTÈRE CHRÉTIEN : VERTUS SURNATURELLES

Messieurs,

Nous voici donc renseignés définitivement sur le rôle de l'Idéal chrétien dans l'éducation chrétienne du caractère. *Idée-lumière* par la Foi, *idée-force* par la charité, un pareil Idéal ne peut manquer de nous séduire, et de s'imposer à notre activité quotidienne. Mais comment le faire passer dans chacun de nos actes, de façon à leur imprimer à tous sa divine marque, telle est maintenant la question à résoudre. En d'autres termes, il nous reste à parler *du rôle de l'action surnaturelle dans l'éducation chrétienne du caractère*. Cette action est double : *intérieure* et *extérieure*. *L'action intérieure* comprend l'exercice des vertus chrétiennes qui prennent leur source dans la Charité, et de là se répandent dans toutes les puissances de notre être,

pour y déposer des germes de vie surnaturelle. *L'action extérieure* embrasse à la fois le *culte* et les *œuvres :* le culte à rendre à Dieu, et les œuvres à accomplir envers le prochain. Personne ne peut se flatter d'être un *chrétien de caractère*, si son activité ne s'étend pas à tous ces domaines à la fois, ce qui revient à déclarer que le *caractère chrétien est constitué par l'ensemble de vertus humaines et divines intelligemment groupées autour de la charité*. Je consacrerai cette conférence et les suivantes à vous le démontrer. Parlons d'abord des *éléments divins du caractère chrétien*, ou *des vertus chrétiennes*.

§ I

Vous connaissez le mot de saint Paul aux Corinthiens : « Si je parle les langues des hom-
» mes et des anges, mais que je n'aie pas la Cha-
» rité, je suis un airain qui résonne, une cym-
» bale qui retentit. Et si j'ai le don de prophétie,
» et que je connaisse toutes les choses cachées,
» et toute la science, et que j'aie toute la Foi au
» point de transporter les montagnes, mais que
» je n'aie point la Charité, je ne suis rien. Et si
» je distribue tout ce que j'ai, et que je livre

» mon corps pour être brûlé, mais que je n'aie
» point la Charité, cela ne sert de rien. »

Il serait difficile d'exprimer en un langage plus clair et plus énergique l'importance capitale de la Charité dans l'exercice de la vie chrétienne. L'argumentation de l'Apôtre se ramène à ceci : Ayez avant tout la vertu de charité, et vous aurez du même coup toutes les autres vertus. « Car, ajoute-il aussitôt, la Charité
» est patiente, la Charité est pleine de bonté,
» la Charité n'est pas envieuse, elle ne se
» vante pas, elle ne s'enorgueillit pas. Elle ne
» fait rien qui ne soit honnête, elle ne cherche
» pas son propre intérêt, elle ne s'irrite pas,
» elle ne garde pas rancune du mal. Elle ne se
» réjouit pas de l'injustice, au contraire elle met
» sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, elle
» croit tout, elle espère tout, elle supporte
» tout (1). »

De cette doctrine de saint Paul, il résulte que la Charité doit être considérée comme le point de concentration de l'activité chrétienne tout entière, le foyer incandescent d'où fusent en gerbes de flammes les énergies surnaturelles. D'ailleurs, pour s'en rendre compte, il suffit

1. *I Epître de S. Paul aux Corinthiens*; ch. XIII, v. 1-8.

d'analyser, comme nous l'avons fait, l'objet de la Charité. Par cela seul que j'aime Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, je m'aime moi-même comme il faut, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

Cependant la Charité chrétienne envisagée *objectivement*, pas plus que l'*Idéal chrétien* considéré en lui-même, n'est un principe d'activité personnelle. Elle ne le devient qu'à partir du moment où Dieu l'infuse en nous, et en imprègne notre volonté, en nous donnant sa grâce. Alors elle est une *vertu*, et c'est à ce titre que nous nous en servons pour agir, et poser des actes où l'Idéal chrétien se reflète à la manière du soleil levant dans chaque goutte de rosée.

L'année dernière, j'ai eu l'occasion de vous indiquer *la raison d'être de la vertu*, ou de *l'habitude morale*, dans notre organisme humain. Voici à quelle conclusion nous nous sommes arrêtés. L'habitude morale est un muscle de l'âme. Son développement a pour but de remédier à la faiblesse naturelle de nos facultés agissantes, de décupler leur énergie latente, et, ce faisant, de nous porter vers le bien moral comme tout naturellement.

Telle est aussi, mais à un degré supérieur, la raison d'être de la *vertu* de Charité. Et cela

se comprend de reste. Si déjà, en vue de l'Idéal humain à réaliser, nos facultés naturelles ont besoin du concours des habitudes morales, autrement dit des vertus, à plus forte raison, lorsqu'il s'agira d'entreprendre la réalisation d'un idéal divin. Celui-ci en effet les dépasse, et défie leur élan. Un idéal divin appelle une force divine. Cette force divine, c'est sans doute la grâce sanctifiante par laquelle notre âme est surnaturalisée. Mais la grâce, ainsi que la nature, se sert de nos facultés pour agir, et dépose dans chacune d'elles un principe d'énergie. Or, de toutes nos facultés agissantes, la volonté est la principale, celle qui commande à toutes les autres, et les tient sous son empire. Il était donc tout indiqué que notre volonté fût le siège de la Charité, que Dieu lui communiquât de sa force, et qu'Il la lui communiquât sous forme d'habitude, de vertu, puisque c'est moyennant ce *principe permanent d'activité*, que notre volonté en vient à réaliser comme naturellement les actions les plus difficiles.

Toutefois si l'impuissance radicale de notre volonté en présence du Bien divin requiert le concours de la Charité, elle requiert aussi autre chose. Pas plus que la volonté, nos autres facultés ne sont en état de se hausser jusqu'à

l'idéal surnaturel, ni pour le connaître, ni pour poser des actes en conséquence. Rien que d'un point de vue humain, la volonté la mieux intentionnée et la plus fortement musclée n'arrive à maîtriser les différentes puissances de notre âme, qu'à la condition d'y implanter des *vertus*, je veux dire des *habitudes*, dont l'effet immédiat est de fortifier, en l'assouplissant et en la garantissant contre de funestes influences, leur tendance originelle au bien. A plus forte raison, au point de vue divin, est-il nécessaire que la grâce se répande également dans toutes ces puissances, et y dépose des germes de vie surnaturelle, de façon à ce qu'elles n'opposent pas aux élans d'une charité ardente, leur force d'inertie tout au moins, sinon même des résistances positives. Il y a donc dans le chrétien charitable, et pour lui permettre de donner toute sa mesure, c'est-à-dire *de devenir un chrétien de caractère*, des vertus surnaturelles de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance, comme nous avons vu qu'il existe des vertus surnaturelles correspondantes, *dans l'homme de caractère*, dont la volonté bien décidée fait un bloc de toutes les énergies à sa disposition, et s'en sert pour se lancer à la conquête de l'idéal humain.

Saint Paul ne veut pas dire autre chose, quoiqu'il le dise autrement, lorsqu'il prétend que la Charité revêt les caractères des autres vertus. Sa pensée est qu'avec la Charité toutes les vertus nous sont données, comme elles disparaissent avec elle. Du moins l'Eglise l'interprète-t-elle ainsi, et, avec l'Eglise, la plupart des grands théologiens.

La seule différence qu'il faille noter — mais elle est capitale — entre les vertus surnaturelles et les vertus naturelles, a trait à leur origine. Celles-ci s'acquièrent par l'exercice ; celles-là sont des présents de Dieu. Il suffit de le *vouloir* pour acquérir des vertus naturelles. La *volonté* de Dieu est en outre requise à l'obtention des vertus surnaturelles. Les vertus naturelles sont le produit de nos actes, les vertus surnaturelles sont produites ou infuses par Dieu. Tandis que les vertus surnaturelles nous sont données toutes faites par le Baptême, les vertus naturelles ne s'enracinent en nous qu'au fur et à mesure de nos actes vertueux. Quant à la raison de cette différence, elle s'impose avec évidence. Les vertus naturelles nous aident à la réalisation d'un idéal qui est à notre portée, celui de l'*honnête homme*. Au contraire les vertus surnaturelles sont appelées à faire de nous des

dieux. Quoi d'étonnant qu'elles aient une origine divine! S'il est compréhensible jusqu'à un certain point que Dieu se fasse homme, il l'est moins que l'homme, *laissé à lui-même*, aspire à devenir Dieu.

§ II

Ceci posé, Messieurs, vous n'aurez pas de peine à comprendre que tout le programme du « caractère chrétien » tienne dans cette formule de saint Augustin: *Aimez, et faites ce que vous voulez; ama et fac quod vis*. La vertu de Charité par laquelle nous aimons Dieu, puisqu'elle vient de Dieu, doit en effet avoir une force infinie. Elle est une sorte de sang divin qui alimente notre volonté, et s'y renouvelle sans cesse. Le même sang nous est infusé sous forme de vertus, dans toutes nos facultés, qui sont comme autant de membres spirituels dont la volonté se sert pour agir divinement. Aimer Dieu de charité, c'est donc l'aimer comme Il s'aime, puisqu'Il ne nous communique de son amour qu'à cet effet. Je ne reviens pas sur ce point suffisamment éclairci dans notre première partie.

Mais aimer Dieu comme Il s'aime, c'est aussi

nous aimer pour Lui. Or, comment nous aimer pour Lui, sinon en cessant de nous aimer pour nous, en voyant en nous un autre nous-même, l'homme au-dessus de la brute, le chrétien au-dessus de l'homme, et Dieu au-dessus du chrétien? Toutefois, le moyen de nous aimer ainsi n'est pas des plus faciles. Il faut pouvoir éviter, au nom de l'Idéal humain, les révoltes sensuelles de la brute, et, au nom de l'Idéal divin, pousser à leur limite les exigences spirituelles de l'honnête homme. Comment y parvenir sans l'appui des vertus morales surnaturelles? La charité envers Dieu doit donc aboutir en nous *premièrement* à la création et au développement de ces vertus, et c'est en quoi consiste l'amour *de soi* bien entendu.

Reste l'*amour du prochain.* Mais aimer le prochain de charité, — je vous l'ai expliqué l'an dernier (1) — c'est l'aimer comme soi-même, de telle sorte qu'il suffit de nous aimer comme il le faut, pour aimer du même coup le prochain. J'en conclus que la charité est à la fois l'alpha et l'oméga de la vie chrétienne, le premier et le dernier mot du *caractère chrétien.*

Ouvrez, Messieurs, tous les manuels de soli-

1. L'*Éducation du caractère*, 2e partie, ch. XIV.

darité qu'il vous plaira. Je vous défie d'y trouver une pareille synthèse des sentiments d'amour qui doivent présider à notre activité humaine. La charité chrétienne est un fleuve qui a sans doute trois embouchures, mais n'a qu'une source, qui est Dieu. Du cœur de Dieu, la Charité se jette en nous, où ses eaux se canalisent sous forme de vertus. De là, elle déborde pour se répandre sur le prochain, et en telle abondance, que l'humanité entière en est comme submergée. Finalement elle se jette en Dieu, d'où elle continue de rejaillir sans interruption, pour notre plus grand bien et celui du prochain, et, en dernière analyse, pour la gloire de Dieu.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

LES ÉLÉMENTS HUMAINS DU CARACTÈRE CHRÉTIEN : VERTUS NATURELLES

Messieurs.

Il n'y a pas de caractère chrétien sans réalisation de l'Idéal chrétien. L'Idéal chrétien se réalise moyennant l'action surnaturelle. Celle-ci prend sa source dans les vertus chrétiennes, qui toutes exercent leur activité sous l'empire de la Charité! Quant à la Charité, nous avons insisté suffisamment sur ce point, elle procède de Dieu même. C'est un peu du cœur de Dieu qui bat pour Lui dans notre poitrine, et communique à nos sentiments de la profondeur et de l'étendue de l'amour divin. Ainsi armé pour la lutte, fort de la force même de Dieu, il semblerait que le chrétien n'ait rien à redouter de la vie, mais au contraire qu'il se fasse un jeu d'y entrer, et d'y devenir « un caractère ». C'est là en effet une opinion assez répandue dans un

certain monde, mais contre laquelle je tiens à protester dès maintenant, tant je la crois fausse, et destructrice des meilleures énergies. Sans doute les vertus chrétiennes, considérées en elles-mêmes, sont d'essence divine, puisque infusées en nous par Dieu. Mais c'est surtout *en nous*, et non pas seulement *en elles-mêmes*, qu'elles doivent être considérées. Appelés, grâce à elles, à devenir comme Dieu, nous n'en restons pas moins des hommes. Bien que d'origine divine, elles sont implantees dans un organisme humain. Les effets auxquels elles aboutissent sont divins, mais la manière de nous en servir reste humaine. J'ai donc le droit et le devoir, Messieurs, d'attirer votre attention là-dessus, et de préciser devant vous ce que vous me permettrez d'appeler « *les éléments humains du caractère chrétien* ».

§ II

Au début de nos entretiens, je vous ai parlé des dangers de l'*Idéalisme* en matière religieuse. Le moment est venu de reprendre ce point de doctrine. En présence d'un Idéal aussi beau, aussi pur que l'Idéal chrétien, beaucoup d'âmes naïves, vous disais-je, s'imaginent vo-

lontiers qu'il suffit de le regarder pour être à même de le réaliser; que sa vue supplée à tout. Rien de plus faux qu'une pareille théorie. Un Idéal, fût-ce l'Idéal chrétien, est par lui-même une *lumière*, mais encore un coup, ce n'est pas une *force*. Il nous attire, il nous provoque à l'action; mais il ne fait pas *par lui-même* que nous agissions. Bien au contraire, l'impuissance d'un Idéal est en raison directe de son élévation, lorsque *par ailleurs* nous n'avons pas en nous de quoi nous hausser jusqu'à lui. Sa vue est plutôt décourageante. Nous finissons tôt ou tard par lui tourner le dos.

Un Idéal divin à réaliser appelle une force divine. Idée-lumière par la Foi, cet Idéal doit sous peine de stérilité, devenir une idée-force par la Charité. Ramenée à ces formules très simples, la question du « caractère chrétien » et de « l'éducation chrétienne » qu'il soulève, ne paraît pas compliquée. Aussi bien beaucoup s'y laissent-ils prendre. Voici à peu près leur raisonnement. Rien n'est impossible à Dieu; une force divine doit être de taille à remédier à toutes les faiblesses, et à vaincre toutes les difficultés. Or, la Charité et les vertus surnaturelles qui en dépendent, sont de la *force divine* mise par Dieu à notre disposition. Il importe

donc fort peu que nous soyons *par nous-même* incapables de vivre *en homme*. Cette force divine, infuse en nous par Dieu, doit remédier à tout, et nous permettre de vivre comme *des dieux*.

Il y a dans ce raisonnement « simpliste » un sophisme latent qu'à tout prix nous devons révéler. La question n'est pas en effet de savoir si la force divine, *en soi*, et au *service de Dieu*, est toute-puissante, c'est l'évidence même. Mais garde-t-elle cette toute puissance à *notre service*? Si Dieu s'était réservé, en nous donnant sa grâce, le soin d'opérer Lui-même notre salut, sans exiger de notre part aucune coopération, rien ne serait plus aisé que de vivre chrétiennement. Mais où serait le mérite? Le fait est que Dieu en a décidé autrement. Sans doute Il nous a largement distribué sa grâce, mais à la condition que nous-même nous l'utilisions. Sans doute encore Lui-même agit personnellement en nous, et avec nous, mais en adaptant, peut-on dire, son activité à notre manière d'agir; en nous laissant, sous son influx, le mérite de l'initiative, et de la liberté. Tout en faisant de nous des dieux, Il tient à respecter notre autonomie d'honnête homme. Les vertus chrétiennes sont de Lui; libre à nous cepen-

dant de nous en servir à notre profit ou à nos dépens. C'est très joli de compter sur la grâce de Dieu, mais Dieu compte aussi sur nous. *Aide-toi et le Ciel t'aidera*, dit le proverbe. Ce proverbe a raison. Moi-même, Messieurs, je n'ai pas voulu dire autre chose, depuis trois ans que j'ai l'honneur de vous adresser la parole, lorsque j'ai soutenu « qu'avant d'être chrétien et pour l'être, il faut vivre en honnête homme ». Cela ne signifie nullement que, jusqu'à un certain âge, il faille pratiquer exclusivement les vertus naturelles qui font l'homme honnête, et songer alors seulement à devenir chrétien. Vous êtes trop intelligents pour défigurer à ce point ma pensée.

Il n'y a pas en nous deux êtres distincts : l'homme d'un côté, et le chrétien de l'autre. C'est le même être qui, à la fois et parallèlement, doit réaliser l'idéal humain et l'idéal chrétien. De fait, un chrétien ne peut être un honnête homme sans la grâce, mais la grâce doit d'abord l'aider à devenir un honnête homme. Il doit s'appliquer évidemment à l'exercice des vertus chrétiennes qu'il a reçues de Dieu, mais ce doit être en premier lieu pour acquérir les vertus naturelles correspondantes, celles qui s'imposent à tout homme, du seul chef qu'il est homme, en

état de grâce ou non. L'expérience nous montre en effet que les vertus chrétiennes dépendent dans leur développement et leur régression — sinon dans leur origine — de la croissance et de la décroissance de ces vertus naturelles, que d'ailleurs elles surnaturalisent. Originairement elles sont de Dieu qui nous les donne toutes faites le jour de notre baptême, et nous les redonne, quand nous avons eu le malheur de les perdre, au sacrement de pénitence. C'est encore Dieu qui les augmente *directement* en nous, en ce sens que le « surnaturel » ne peut dépendre de nous au point de vue de sa production. Mais, prenez-y garde, Messieurs, Dieu ne les augmente en nous qu'à proportion de nos mérites ; et, comme nous ne méritons que par nos actes, c'est-à-dire par la coopération de toutes nos forces vives à l'action de la grâce, cela revient à déclarer que Dieu *enracine* en nous les vertus chrétiennes, ou permet qu'elles s'y *déracinent*, dans la mesure où nous les faisons servir ou non à l'acquisition des vertus humaines. Par vertus humaines, j'entends celles dont j'ai répété cent fois qu'elles rendent l'homme honnête, et que je continue d'appeler naturelles, bien que la grâce nous aide à les acquérir, et les imprègne de divin, parce qu'en réalité, elles

ne dépassent pas le niveau de l'idéal humain, et qu'on peut supposer un état de nature dans lequel l'homme eût pu et dû se borner à leur acquisition.

Le plus bel édifice, s'il n'a pas de fondements solides, est à la merci du moindre coup de vent. Le chêne le plus fort, transplanté dans une terre trop légère, y dépérira. Pareillement les vertus chrétiennes réclament de fortes substructions humaines. Ce sont à coup sûr de merveilleuses plantes, puisque nourries d'une sève divine; mais, par rapport à nous, elles restent exotiques. Si donc, nous ne leur fournissons pas, dans la serre de notre âme, un terrain riche d'énergies naturelles, un humus consistant, le moindre coup de vent passionnel qui passera sur elles, les flétrira, ou les déracinera. Sous ces comparaisons familières se cache une forte doctrine théologique. Il est de foi, en effet, qu'un seul péché mortel nous dépossède de la grâce, et avec elle, de toutes les vertus surnaturelles. Mais comment comprendre que l'on puisse pécher mortellement quand on possède ces vertus, si l'on ne prend garde qu'à leur « énergie » infinie, à leur caractère divin? Au contraire, si l'on admet que la manière de nous en servir est conditionnée par l'acquisition en

nous, et le développement parallèle des vertus naturelles, tout est clair. Le chrétien qui n'est pas en même temps un honnête homme, qui vit au jour le jour, et ne s'emploie pas à consolider sa bonne volonté par une volonté créatrice d'habitudes morales, de vertus humaines, s'expose à être malhonnête à tout bout de champ ; à pécher, c'est-à-dire à tomber à la moindre occasion, et à briser dans sa chute les vertus chrétiennes qui n'auront pas eu le temps de s'implanter en lui, de s'y enraciner, d'y mûrir, et d'y porter des fruits. Par contre l'honnête homme, celui qui se sert de la sève humaine, et de la sève divine tout ensemble, pour nourrir en lui toutes les vertus qui rendent l'homme honnête, qui poursuit sans cesse ce travail *d'éducation* intérieure, dont chaque acte fortifie la volonté, et paralyse les mauvais penchants, celui-là prépare aux vertus surnaturelles qui font le chrétien de caractère, un terrain merveilleusement fécond, où elles pourront s'épanouir à l'aise, et produire au centuple les fruits divins.

§ II

Telle est la théorie. Venons-en maintenant à la pratique. Soit deux étudiants pris au hasard

dans cette assemblée. L'un est pétri de bonne volonté. Il en a même à revendre. Mais il est faible par nature. De petites passions minent sourdement sa constitution morale. Il aime le plaisir, mais jusqu'au péché mortel exclusivement. Et, bien que dans ces limites quelque peu arbitraires, il s'en donne à cœur joie, c'est au fond un jeune homme pieux qui, au foyer, sous l'œil de sa bonne mère, et, au collège, sous la direction de ses maîtres dévoués, a appris a connaître Dieu, à l'aimer, et à le servir. Depuis qu'il est entré à l'université, il continue ses pratiques de piété, récite ses prières le matin et le soir, va à la messe chaque jour, se confesse et communie au moins tous les mois, peut-être plus souvent. Vous vous dites: voilà un excellent étudiant, notre modèle à tous. Vous avez mal vu ; vous n'avez vu que le dehors. Pénétrez avec moi à l'intérieur. Entre sa prière du matin et celle du soir, récitées vaille que vaille, et par routine, ce jeune homme a eu douze heures à sa disposition. Comment les a-t-il employées ? A ne rien faire, ou à faire des riens. Il devait travailler, il a remis cela à plus tard, au moment de l'examen. Il devait éviter tel ou tel camarade, il n'a pas osé. Il devait en finir avec telle liaison dangereuse, il a préféré le flirt

à la rupture. Il devait reporter à la bibliothèque un livre qu'il eût mieux fait de ne jamais ouvrir, et il l'a relu. Sa conscience d'ailleurs ne s'émeut pas outre mesure. Au lendemain d'une chute, il va se confesser dévotement, communie pieusement, et puis?... Et puis c'est après comme avant, une vie qui se traîne, du temps perdu, des énergies gaspillées, un avenir compromis. Vous pouvez dire de ce jeune homme qu'il est chrétien, mais oseriez-vous soutenir qu'il est un chrétien de caractère? Habituellement il a à sa disposition les vertus chrétiennes. Quand il les perd, il les rachète en se confessant: un point, c'est tout. Ce n'est vraiment pas assez. Car ce jeune homme est le jouet des moindres tentations. Il aurait dû, la grâce aidant, construire pierre par pierre, acte par acte, les contreforts naturels auxquels doit s'appuyer l'édifice chrétien. Au lieu de cela, il s'est contenté de bâtir sur le sable de ses quelques bonnes dispositions : d'ajouter de temps en temps et un peu au hasard, une pierre à une autre, un acte d'énergie à un effort précédent, sans les joindre autrement que par le ciment très peu consistant d'une inlassable bonne volonté, et de quelques pratiques cultuelles. Vienne un jour d'orage, tout s'écroule en une minute comme

un château de cartes. Remarquez que la faute n'en est pas aux vertus chrétiennes, mais bien à ce jeune homme qui n'a rien fait ou presque rien pour s'en servir comme il convient, pour camper fièrement leur œuvre divine sur le roc des vertus humaines, pour asseoir le caractère chrétien sur l'homme de caractère.

Voici au contraire un étudiant sérieux, un *étudiant qui étudie*. Lui aussi est jeune, faible, et passionné. Lui aussi est pieux, et plein de bonne volonté. Mais, au lieu de se laisser vivre au gré des événements, il veut vivre malgré eux. D'abord il fait le bilan de ses ressources et de ses faiblesses. Puisqu'il a le bonheur d'avoir à son service la grâce divine, il l'utilisera, mais il l'utilisera de façon à lui préparer une masse compacte d'énergies naturelles, où puissent s'enraciner petit à petit les vertus chrétiennes, celles-là mêmes dont nous avons dit qu'elles font le chrétien de caractère. D'abord il étudiera, puisqu'il est d'abord étudiant. Il verra dans l'étude son devoir d'état, en même temps que l'expression de la volonté divine. L'étude deviendra en réalité la forme principale de sa prière, c'est-à-dire que toutes ses autres prières, et l'usage fréquent des sacrements, seront ordonnés à faire de lui un bon étudiant. L'é-

tude, poursuivie avec cet esprit de foi, sera comme le centre de ralliement de toutes les autres vertus. Non seulement son intelligence se disciplinera, mais sa volonté s'affermira. L'application continuelle à l'étude creusera en lui le besoin d'étudier, et ce besoin en annihilera d'autres moins pressants, ou même mauvais. Ses passions les meilleures viendront d'elles-mêmes se souder à cet idéal d'étudiant qui l'aura séduit et vaincu. Ayant acquis, par l'exercice, la vertu de *studiosité*, il acquerra parallèlement toutes les autres. Et comme c'est finalement par amour pour Dieu qu'il agira ainsi, sa charité imprimera sa marque divine à tous ses actes. Entre les vertus naturelles qu'il aura acquises, et les vertus surnaturelles reçues, une fusion intime s'opérera. Ce que celles-ci donneront aux autres en *grandeur*, les autres le leur rendront en *durée*. Alors ce jeune homme sera devenu à la fois et progressivement un *homme, et un chrétien de caractère*. Son idéal avec l'âge pourra s'élargir. Après avoir songé à lui, il devra songer aux autres. N'importe, il sera prêt à tout, à la seule condition de continuer ce travail d'éducation de soi-même. Et il le continuera, puisque l'amour du devoir aura créé en lui le besoin de l'accomplir, et qu'en fin

de compte, il n'y a rien de plus délicieusement tyrannique que ce besoin.

A mon humble avis, Messieurs, on n'a pas toujours envisagé l'éducation chrétienne du caractère chrétien de ce point de vue, et c'est grand dommage. Nous avons trop compté sur le travail de la grâce, et pas assez sur celui de la nature en harmonie avec la grâce. Nous avons cru que la grâce, tout comme le libre arbitre, est un principe *absolu* de vie morale, dont rien ne peut restreindre la souveraine efficacité, et qui doit avoir, dans tous ceux qui le possèdent, du seul fait de cette possession, la même valeur de vie. Loin de moi la pensée de rabaisser le rôle de la grâce dans l'œuvre d'éducation chrétienne. C'est au contraire pour lui donner toute sa mesure que je signale ce défaut de perspective, dans l'intelligence de l'éducateur. Le fait est cependant que le meilleur moyen d'utiliser la grâce, c'est d'agir avec elle, comme si nous ne l'avions pas ; c'est de nous en servir, sans compter uniquement sur ses ressources infinies ; c'est de travailler grâce à elle notre nature, pour l'y enraciner : c'est de viser à être pleinement homme, en vivant en chrétien (1).

Beaucoup d'âmes s'illusionnent au point de

1. Je prie Dieu, disait S. Thomas, comme si j'attendais tout de Lui, mais je travaille comme si j'attendais tout de moi.

croire que la vie chrétienne se ramène à quelques pratiques exclusivement chrétiennes, comme de prier à jour et heure fixe, d'entendre la messe le dimanche, de faire abstinence le vendredi, de se confesser et communier au moins une fois l'an. Pas du tout. Ces pratiques sont des moyens de vie chrétienne , mais non la vie chrétienne. Un chrétien doit « pratiquer » pour vivre, et non vivre pour « pratiquer ». Or la vie est avant tout un mouvement, le mouvement de tout notre être, de toutes nos puissances, pour s'assimiler un idéal divin, pour en imprégner tous leurs actes, pour faire rendre à la grâce, et à la nature sous l'influx de la grâce, et cela au centuple, la somme d'énergies divines emmagasinées par Dieu au plus profond de nous-même.

Je signalerai encore en terminant une autre erreur qui se rapproche de celle-là, et dont les éducateurs, par suite d'une fausse éducation, sont souvent les victimes. Elle consiste à envisager la vie chrétienne surtout d'une façon négative. L'idéal, à leurs yeux, c'est de ne pas pécher mortellement. Car le péché tue l'âme. Sans doute, mais le meilleur moyen de ne pas mourir, c'est encore de vivre. Nous avons une foule de chrétiens juste assez fervents pour éviter le

péché mortel. Ils ne sont pas morts à la vie chrétienne, soit ; mais il n'en faudrait pas conclure qu'ils vivent chrétiennement. Tout au plus ils végètent. Ce sont des malades, et ils en ont toutes les faiblesses, et toutes les manies.

Vous avez souvent rencontré de ces gens, Messieurs, dont toutes les préoccupations se bornent à éviter la moindre indisposition. Tous leurs efforts portent sur des précautions et des remèdes à prendre, de peur d'accident. Ils ne peuvent sentir un courant d'air. Leur estomac ne supporte que peu d'aliments. Ils ne boivent que de l'eau bouillie, consultent leur médecin trois ou quatre fois la semaine, sinon tous les jours; trouvent qu'il fait trop froid en hiver, trop chaud en été. Mais, avec un pareil régime, on ne vit pas, on meurt. On ne se meut pas, on s'immobilise. Notre siècle est rempli de ces neurasthéniques et de ces inutiles; et c'est miracle de rencontrer aujourd'hui des gens qui soient surtout préoccupés de vivre, au lieu de songer simplement à ne pas mourir.

Il en va, hélas ! de même, au point de vue surnaturel. Aux yeux de beaucoup, le principal n'est pas d'acquérir, et de développer les vertus chrétiennes, mais de ne pas les perdre.

Et comme il existe des moyens pratiques pour

cela, on les prend. On va à une petite messe le dimanche; on fait maigre le vendredi; on se confesse, et on communie à Pâques. Croyez-vous, Messieurs, que le Verbe de Dieu se soit fait homme, ait souffert et soit mort sur une croix, dans le but de restreindre la vie de l'âme à ces quelques pratiques cultuelles? Jésus-Christ est mort pour nous infuser la vie, et non seulement pour nous empêcher de mourir. Il a eu pour but de faire de nous des héros, des saints, et non des malades, des neurasthéniques.

Allez à la messe le dimanche et en semaine : faites maigre le vendredi : confessez-vous et communiez souvent. Mais, encore une fois, ne voyez là que des moyens de vie. Vivez d'abord, c'est-à-dire agissez. Agissez, c'est-à-dire, croyez, aimez, espérez : soyez des hommes et des chrétiens prudents, justes, forts, tempérants. Agissez, c'est-à-dire encore, ne gaspillez pas vos énergies, mais concentrez-les, groupez-les, faites-en un bloc qui aille toujours s'affermissant, et que rien ne puisse entamer. Agissez, c'est-à-dire enfin, donnez-vous de toute votre âme à Dieu et au prochain; soyez des hommes d'œuvres, si riches d'énergies divines et humaines que la source n'en puisse être tarie : soyez des hommes de votre temps, de votre siè-

cle, acharnés à l'assainir, à le fortifier, à développer ses heureuses tendances, à paralyser les autres; soyez des hommes de conviction que le respect humain ne fasse pas reculer, mais que le besoin d'édifier au contraire fasse aller de l'avant ; soyez en un mot des chrétiens de caractère, c'est-à- dire des fils de Dieu, n'oubliant jamais qu'ils sont des hommes, et que leur premier devoir, en agissant en Dieu, c'est de vivre en honnête homme.



QUATORZIÈME CONFÉRENCE

LES LOIS HARMONIQUES DU CARACTÈRE CHRÉTIEN

Messieurs,

Nous avons établi, dans notre première conférence, que le développement des vertus surnaturelles, d'origine et d'essence divine, est conditionné en grande partie par l'acquisition et le développement parallèle des vertus naturelles. Par vertus naturelles, nous entendons les vertus, ou habitudes morales, qui s'imposent à l'homme, du seul fait qu'il est homme, et *qui sont le produit de ses actes*, quels que soient d'ailleurs les moyens surnaturels dont il se serve pour les acquérir plus facilement. *En droit*, la nature n'a besoin que de ses propres ressources pour les posséder; *en fait*, elle utilise aussi la grâce à cette intention. Mais il n'en reste pas moins vrai que ces vertus, même avec le secours de la grâce, ne s'obtiennent, et n'augmentent en

nous, qu'à proportion des actes d'énergie que nous-mêmes nous posons, et de la persévérance que nous mettons à les poser. D'où l'on peut conclure que les vertus surnaturelles, par cela seul que Dieu les sème en quelque sorte dans le sillon de notre nature, ne s'y enracinent fortement, n'y germent, et n'y mûrissent que moyennant les vertus naturelles correspondantes, et conformément aux mêmes lois. Et je ne sache rien de plus harmonieux que cette fusion intime des énergies divines et humaines aboutissant à une floraison de vertus surhumaines, ni rien de plus digne de Dieu que cette condescendance dont Il fait preuve à notre égard en soumettant l'exercice de sa grâce aux lois qui règlent celui de notre nature, comme pour nous laisser tout le mérite de l'action. Aussi bien, voudrais-je consacrer ces quelques minutes à dégager avec vous ce qu'on pourrait appeler les *lois harmoniques du caractère chrétien*, sous-entendez les lois d'activité naturelle dont Dieu veut bien tenir compte, pour augmenter en nous les vertus surnaturelles.

§ I

Déjà, l'année dernière, à propos de l'habitude morale, j'ai effleuré ce sujet. En partant de ce

fait que l'habitude morale, autrement dit, la vertu, est le produit de nos actes, nous en étions arrivés à constater que son développement est subordonné aux deux lois générales que voici: *la loi des infiniment petits*, et *la loi de continuité*. Pas de prétendus efforts héroïques qui épuisent en même temps qu'ils découragent, mais des efforts sérieux, répétés, persévérants. Il nous faut reprendre aujourd'hui cette analyse et la pousser plus avant. Les conclusions auxquelles nous aboutirons ne peuvent manquer d'avoir un grand retentissement sur *l'éducation chrétienne de votre caractère*.

Soit l'étudiant sérieux auquel j'ai fait allusion dernièrement, et qui s'applique à concentrer, autour d'une étude poursuivie avec esprit de foi, le meilleur de son activité morale et religieuse. Comment devra-t-il s'y prendre? La vie intellectuelle, ainsi que la vie morale, est affaire d'habitude. Elle est sans contredit soumise dans son développement à la *loi des infiniment petits*, et à la *loi de continuité*. Mieux vaut étudier régulièrement tous les jours de l'année, pendant deux heures, que d'étudier par à coups, fût-ce dix heures par jour, deux ou trois mois avant l'examen. Le succès est plus assuré dans le premier cas que dans le second. En tous cas, la

science a plus de chance de s'implanter dans l'intelligence, et de s'y conserver. Mais encore est-il nécessaire que ces deux heures soient consacrées à un travail sérieux et méthodique. La qualité du travail importe ici plus encore que la quantité. Quelle sera donc la méthode à suivre? Pour vous faire toucher du doigt l'importance de cette question, je vais me servir d'une comparaison très simple. Soit un litre d'eau chauffée à trente degrés et dont la température doit être surélevée d'autant. Le moyen n'est certainement pas d'y jeter de l'eau froide, d'une température inférieure à trente degrés: on ne réussirait qu'à la refroidir. Pareillement il ne servirait à rien de plonger ce litre dans une immense nappe d'eau d'égale température. Le résultat serait nul. Alors quoi? Il n'y a qu'un moyen, c'est d'activer le feu, ou ce qui revient au même, de remplacer une partie de l'eau tiède par de l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au résultat voulu.

Transportez cette comparaison d'allure un peu naïve et simpliste dans le domaine intellectuel: vous constaterez qu'elle s'applique de tous points à la façon d'étudier, lorsqu'on veut progresser dans l'étude. Il y a des étudiants qui travaillent deux heures par jour, et plus,

mais dont la science reste stationnaire. Pourquoi? Parce qu'ils n'emploient pas la méthode que je viens de dire. Aujourd'hui ils font un effort sérieux pour s'assimiler la moitié de leur cours; demain, ils regarderont ce même cours du coin de l'œil, et en rêvassant, en pensant à tout autre chose. Les jours succéderont ainsi aux jours avec des hauts et des bas, marqués tour à tour au coin de l'attention et de la légèreté. A ces conditions on n'avance pas, on recule. D'autres marchent d'un pas égal dans le sillon intellectuel qu'ils creusent, mais l'égalité même de leur pas empêche le sillon de s'ouvrir toujours plus en profondeur, et la terre de donner toute sa sève. Ils sont plus préoccupés de garder les connaissances acquises, ou si vous l'aimez mieux, de ne pas les perdre, que de les augmenter. Ils ajoutent de l'eau tiède à de l'eau tiède, et s'étonnent de la voir parfois se refroidir, au moment où ils y pensaient le moins. Car fatalement, à ce régime d'un travail médiocre, on en vient pour des riens, et au gré des circonstances, à perdre même ce qu'on croyait si bien tenir. Le besoin de l'étude ne se creusant plus, d'autres besoins se font jour à côté, qui finissent par prédominer et annihiler le premier. De telle sorte que, pour progresser dans une di-

rection intellectuelle donnée, il faut non seulement ne se relâcher jamais de son travail, mais l'intensifier toujours. Sans même y consacrer plus de temps, il faut y apporter chaque fois plus d'énergie. Cette loi de l'*intensité progressive* du travail intellectuel ne doit pas vous effrayer. Car, en vertu de la *loi générale de continuité* qui préside au développement de toute habitude, les efforts diminuent avec la répétition des actes. Ces efforts ne paraissent plus considérables que par rapport aux tout premiers, ceux qui n'ont pas été produits comme en vertu de la vitesse acquise, mais par une tension totale de la volonté. En réalité, ils sont moindres, et leur fécondité plus grande ne leur vient que de la somme d'énergie accumulée qu'ils supposent. On finit par rencontrer la joie là où au début il y avait surtout la fatigue. Le repos naît de l'action même, toujours plus intense.

De cette rapide analyse, il résulte que les habitudes intellectuelles, ou mieux encore la science, ne se développent que conformément à cette loi d'*intensité progressive* dont je viens de parler, subordonnée elle-même aux deux lois plus générales des *infiniment petits* et de *continuité*. Il existe une expression populaire de cette loi, sous forme de proverbe : *ne pas avan-*

cer, c'est reculer. Or, on n'avance pas lorsque, tout en continuant de travailler, on travaille de moins en moins ; ni même lorsque, s'autorisant chaque fois des efforts de la veille, on se donne moins de peine le lendemain pour se maintenir au même niveau. Dans le premier cas on recule positivement ; dans le second, si l'on ne recule pas positivement, on s'expose toutefois à reculer à la première occasion.

Vous vous demandez sans doute où je veux en venir ? Mon dessein est très simple. Je veux vous montrer qu'il en est des vertus morales comme des habitudes intellectuelles, et que la *loi d'intensité progressive* à laquelle sont soumises ces vertus, dans leur développement, a également son retentissement sur les vertus surnaturelles.

§ II

Supposons un jeune homme enclin au plaisir sensuel du fait de sa jeunesse, un peu aussi par atavisme, beaucoup par tempérament. Mais ce jeune homme, élevé chrétiennement, tient à demeurer chaste, en dépit de ses fâcheuses dispositions. Comment devra-t-il s'y prendre? Il est clair qu'il devra créer en lui, à côté de ces pen-

chants au vice, et pour les neutraliser, des dispositions contraires. Mais de pareilles dispositions ne s'acquièrent pas du jour au lendemain. Il y faut un travail de longue haleine, et des actes sans cesse répétés. Notre jeune homme se met donc résolûment à l'œuvre, et, au bout de quelques années de lutte, l'homme nouveau s'est formé en lui sur les ruines du vieil homme. En présence d'un pareil résultat, vous pouvez être sûr qu'il ne reculera pas de sitôt et de propos délibéré, et ne reprendra pas volontairement le chemin de la sensualité. Car la vertu, acquise au prix de tant d'efforts, apporte avec elle, sa joie, que savourent en silence les âmes un peu hautes. L'avenir moral de ce jeune homme est-il donc pour cela assuré ? N'y a-t-il pas moyen que des passions longtemps matées se resaisissent, et ne détruisent en une heure d'oubli et de faiblesse les vertus acquises ? Apparemment cette hypothèse paraît dénuée de fondement. En fait, il arrive souvent qu'elle se réalise. Comment expliquer ce phénomène ? A la vérité, ce jeune homme a continué de lutter, mais, soit lassitude, soit présomption, il a cru pouvoir se relâcher de ses efforts, et moins se surveiller. Certain de la droiture de ses intentions, fort de ses énergies latentes, il a tout fait pour

n'en pas entamer le capital, mais rien pour l'augmenter. Peut-être même, tout doucement et presque imperceptiblement, a-t-il cédé à la tentation d'humecter ses lèvres à la coupe enchanteresse du plaisir, bien résolu cependant à ne plus y boire à même, et à ne pas la vider d'un trait. N'en ayant pas souffert une première fois, il y est revenu une seconde fois, puis une troisième, puis tous les jours, puis plusieurs fois par jour. Pendant ce temps-là les anciennes dispositions au vice se ranimaient, celles à la vertu s'anémiaient. Sous l'influence combinée de cette croissance et de cette décroissance, et les circonstances aidant, le jeune homme s'est retrouvé un beau matin sans courage; il a succombé à la tentation. Faute d'avancer toujours, il s'était mis en état de reculer un jour. Cette histoire en raccourci de la chute d'une âme est celle de beaucoup d'âmes. Elle est l'histoire de tous ceux qui méconnaissent les lois d'acquisition et de développement des vertus morales, et qui croient naïvement qu'arrivés à un certain degré d'honnêteté, il est permis d'en jouir comme on jouit de ses rentes, après une vie de travail. Hélas! Messieurs, la vertu n'admet pas ici-bas de rentiers. Elle exige, pour être conservée, et rapporter des intérêts spirituels, un placement de nos

actes à perpétuité. Le fait de nous arrêter en route nous met à la merci des voleurs, entendez par là de toutes les passions qui rôdent autour de nous, et ne cherchent que l'occasion de nous détrousser, et de s'engraisser à nos dépens. Que cette lutte à domicile, perpétuelle, cette surveillance de tous les instants soit pénible, je n'y contredis pas; mais à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Il est en tout cas plus beau d'être vainqueur en luttant que de l'être sans lutte. Et puis nous ne sommes pas sans armes pour attaquer l'ennemi. *N'avons-nous pas la grâce au service de la nature?* Ce que sans Dieu nous ne pourrions pas faire, nous le pouvons avec Dieu. Mais Dieu, rappelez-le-vous, Messieurs, exige notre coopération à sa grace. Il nous donne gratuitement les vertus chrétiennes qui font le chrétien de caractère; ces vertus, c'est encore Lui qui les augmente directement en nous. Toutefois Il ne nous les donne et ne les augmente qu'à proportion de nos mérites, c'est-à-dire *en tenant compte des lois qui régissent l'acquisition et le développement des vertus naturelles*. D'où il suit que personne parmi vous ne peut se flatter de vivre en parfait chrétien, si parallèlement aux vertus chrétiennes qu'il tient de Dieu, et grâce à elles, il ne travaille par des

actes continuels à intensifier en lui les vertus humaines. Celles-ci sont à celles-là un peu ce que sont les vertus de tempérament aux vertus proprement dites chez l'honnête homme : la terre généreuse et ferme où ils prennent racine, croissent, mûrissent, et portent des fruits de vie. Vous allez mieux comprendre cela par un exemple. Nous voici, je suppose, à la veille d'une fête. Je vois sortir du confessionnal deux hommes que je connais tous deux. L'un est un ivrogne de profession, qui boit comme d'autres marchent, par habitude, en vertu de la vitesse acquise. Pris de repentir, il est allé se jeter au pied du prêtre, bien résolu à changer de vie, et à combattre son vice. Le prêtre l'a absous. Avec l'absolution, il a reçu la grâce et toutes les vertus surnaturelles, y compris celle de tempérance. Le voici qui sort de l'église. Il est suivi par un autre individu que je connais aussi, mais comme faisant partie au contraire d'une ligue anti-alcoolique. Celui-ci n'a jamais bu que de l'eau ou des boissons hygiéniques. A cent mètres de l'église, ces deux hommes, absous tous les deux de leurs fautes, passent devant un cabaret. Que va-t-il se passer? Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour le prédire. Après des hésitations sincères, et malgré le désir de ne

pas succomber à la tentation, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que l'ivrogne s'arrête, entre, et boive, pendant que son compagnon passera outre. Remarquez qu'il est très possible que ce dernier n'ait pas reçu la grâce au même degré que l'autre. Mais sur ce point de la tempérance, il est mieux outillé, mieux servi que son concurrent, par la nature. Sa vertu naturelle de sobriété sert de support à la vertu chrétienne correspondante, tandis que chez l'ivrogne, à moins d'un miracle, cette vertu tombe à vide, et comme dans un trou. Elle ne trouve presque rien où s'enraciner. Repris par son inclination habituelle, l'ivrogne n'est pas à même d'utiliser la grâce, et d'y coopérer sans difficulté. Je ne veux pas dire qu'il péchera toujours, ni gravement, en cédant à son mauvais penchant, à supposer, bien entendu, qu'il fasse tout ce qu'il peut pour n'y pas céder. Mais le malheur est que pour le moment il ne peut pas grand'chose. Ce n'est qu'à force d'énergie, et moyennant la grâce, qu'il parviendra à se refaire, à paralyser cette funeste tendance à la boisson, et à en créer une autre à la sobriété.

Si vous m'avez suivi, vous devez comprendre maintenant combien grande est l'erreur de ceux qui pensent que l'éducation chrétienne du carac-

tère consiste simplement à ne pas pécher, ou, s'il arrive qu'on pèche, à prendre uniquement les moyens extrinsèques que Dieu a mis à notre disposition pour être absous de nos fautes. A coup sûr il faut autant que possible éviter le péché, même le péché véniel, et recourir au sacrement de Pénitence, lorsqu'on a eu le malheur de s'y laisser aller. Au surplus, avec l'absolution, le pécheur reçoit la grâce, et tout le lot des vertus chrétiennes. Mais il ne les gardera, ces vertus, que s'il s'en sert pour agir, pour faire rendre à sa nature tout ce dont elle est capable, pour fortifier en lui le chrétien par l'honnête homme, pour conformer l'éducation chrétienne de son caractère aux lois harmoniques qui règlent l'acquisition et le développement, autour de l'axe volontaire, des vertus naturelles : j'ai nommé la loi des *infiniment petits*, celles de *continuité*, et *d'intensité progressive*.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

LA CONSCIENCE ET LE CARACTÈRE CHRÉTIEN

Messieurs,

Le caractère chrétien peut donc se définir : *l'ensemble des vertus humaines et divines intelligemment et surnaturellement groupées autour de l'axe volontaire.* Maintenant que vous connaissez les lois harmoniques qui président aux rapports de la nature et de la grâce, dans l'éducation chrétienne du caractère, cette définition doit vous être familière. Vous avez pu constater qu'elle n'exclut aucune de nos énergies. Elle suppose, au contraire, que nous sommes prêts à les utiliser toutes ; à nous servir de la grâce pour décupler les forces de la nature, et de la nature pour consolider en nous l'œuvre de la grâce ; à ramener en un mot autour de nous l'Idéal aimé, sous forme d'habitude vertueuse, et de façon à frapper facilement chacun de nos actes à son

effigie, nos ressources de toutes sortes, physiques, intellectuelles et morales. C'est à ce prix seulement que nous acquerrons de *la force de caractère*, et que nous donnerons à notre vie chrétienne *l'unité* et la *stabilité* désirables. Toutefois, pour en arriver là, il est nécessaire d'avoir toujours les yeux grands ouverts, de ne pas marcher à l'aventure, mais bien plutôt, en tout et partout, lentement, mais sûrement, de penser, de vouloir, d'agir en connaissance de cause. Cela s'appelle d'un mot très expressif *avoir de la conscience*. Sans conscience, pas de caractère. Trouvez-moi, au contraire, un homme de conscience, vous aurez du même coup un homme de caractère.

Qu'est-ce donc que la conscience? et quel rôle est-elle appelée à jouer dans l'éducation chrétienne? Voilà à quoi je vais essayer de répondre présentement.

§ I

La conscience est quelque chose de très complexe, si l'on prend garde à tout ce qu'elle suppose, mais de très simple au fond, si l'on ne fait attention qu'au jugement qu'elle pose au moment d'agir, et auquel elle s'identifie.

En premier lieu, la conscience suppose la con-

naissance de l'Idéal à réaliser. Dans un chrétien elle suppose donc la Foi, et une Foi éclairée. Comment agir en effet en connaissance de cause, c'est-à-dire en conscience, si l'on ne sait pas d'avance où diriger ses pas? Elle suppose ensuite la connaissance de soi-même, et une connaissance approfondie, minutieuse. Comment oserai-je aller de l'avant, et me lancer à la conquête de l'Idéal chrétien, si je n'ai pas évalué au préalable la distance qui m'en sépare ; si je n'ai jamais fait, en d'autres termes, le tour de mon petit monde intérieur, mesuré mes forces, sondé mes faiblesses, compté mes ressources, ou défalqué mes misères; si j'ignore les lois psychologiques élémentaires qui régissent l'activité humaine à tous les degrés, et dans tous les domaines ; si, à aucun moment de mon existence je ne me suis regardé vivre, ni occupé de ma manière personnelle, vraie ou fausse, large ou étroite, de penser, de vouloir, d'agir; si mes qualités ou mes défauts de tempérament me sont inconnus, ainsi que mes préjugés de race, de famille, d'éducation; si je n'ai pas la moindre idée des différences qui, en moi, séparent l'instinct de la raison, la passion de la vertu ; si je confonds la bonne volonté avec la volonté, mon désir de bien faire, avec le « bien faire » lui-même?

Enfin la conscience suppose une intelligence exacte des lois morales, naturelles ou positives, de droit humain ou divin, qui s'imposent à mon activité d'homme, de citoyen, de chrétien, et de la manière de les adapter à mon tempérament particulier, en tout état de cause. La tempérance, par exemple, est une loi de vie humaine. On ne peut pas vivre en honnête homme à moins d'être tempérant, c'est-à-dire, d'éviter les excès dans le boire et le manger. Si cela est vrai de l'honnête homme, *a fortiori* du chrétien qui, dans certaines circonstances déterminées par l'Eglise, doit pousser la tempérance jusqu'à la mortification et la pénitence. Mais encore ne suffit-il pas, pour agir en conscience, de connaître la loi de tempérance en général. Cela suffit si peu qu'on s'exposerait par la-même à y manquer sans cesse ; car ce qui est matière à tempérance pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Un enfant doit moins boire qu'un étudiant, et, parmi les étudiants, les uns ont déjà dépassé le niveau de la tempérance alors que d'autres, sans boire ni plus ni moins, sont encore dans la zone de la mortification. C'est Platon, je crois, dans le Banquet, qui loue Socrate d'être tempérant, mais en constatant qu'il peut à lui seul boire autant que ses douze convives à la fois, sans que la fine

pointe de sa raison en soit émoussée. Ceci soit dit en passant, Messieurs, pour vous montrer que la connaissance de soi-même est indispensable à la vie chrétienne, dès que l'on veut agir en connaissance de cause, et se soumettre vraiment aux exigences de la loi morale, s'y adapter.

Vous m'objecterez peut-être que toute cette science demeure malgré tout insuffisante, parce que tant qu'on fasse, on ne se connaît jamais à fond, et qu'il est très possible que nous nous trompions, au moment même où nous croyons être certain de ne pas nous tromper. Spéculativement parlant, je le concède, mais il ne s'agit pas ici de spéculation, ni d'un probème de mathématiques à résoudre. La vérité pratique n'a pas les exigences de la vérité spéculative (1). L'idéal est sans doute de ne pas se tromper, d'aboutir à un jugement vrai, irréformable. Mais, traduit en langage pratique, cela signifie simplement que nous sommes tenus de prendre le plus de précautions possible pour éviter l'erreur, et d'acquérir le maximum de connaissances que requiert un acte moral parfait. Supposons que, sous l'empire d'un amour profond et efficace de l'Idéal chrétien, et avec le ferme des-

1. *Éducation du caractère ;* 2e Partie, ch. XIII.

sein de le réaliser, d'y conformer votre vie, vous approfondissiez votre Foi, vous étudiiez votre religion, vous vous observiez vous-même. Dans ce cas, vous n'avez rien à craindre, et pouvez agir en toute sûreté de conscience. Il est à peu près certain qu'avec le temps, et sur bien des points, vous aurez à rectifier vos premiers jugements; mais, ce que vous y gagnerez en lumière, n'enlèvera, ni n'ajoutera rien à vos mérites. La valeur morale d'un jugement de conscience, dans l'individu qui, pour s'éclairer, a fait son possible, sinon l'impossible, est en effet en raison directe de son amour du bien divin, de la droiture de son intention, et non de la force de son intelligence, ou de sa finesse d'observation.

On parle souvent de la conscience comme d'un livre. C'est un livre, assurément, mais qui a ce singulier privilège d'être vivant, et de n'être, à cause de cela, jamais achevé. Continuellement il doit subir des retouches. Tantôt c'est une règle de vie que nous avions mal comprise, et dont l'intelligence devient plus nette. Tantôt, c'est un coin de nous-même, obscur jusque-là, qui s'illumine. D'ailleurs, l'important n'est pas que ce livre soit terminé, mais que chaque page porte notre signature : car notre responsabilité est à tout instant engagée, et jamais nous ne devons

reculer devant une pareille responsabilité. En chrétiens loyaux, nous sommes tenus de faire toujours honneur à notre signature.

Nous venons de voir ce que suppose la conscience chrétienne : un vrai amour de l'Idéal chrétien, et une connaissance exacte de tout ce qui peut nous aider à le réaliser. Mais la conscience proprement dite n'est ni cet amour, ni cette connaissance; elle en est l'aboutissant.Elle est finalement le jugement éclairé et loyal que nous portons sur la valeur morale de chacun de nos actes au moment de les poser. *De telle sorte qu'agir en conscience, c'est penser, vouloir, agir conformément à ce jugement pratique*. Les hommes qui agissent ainsi sont de plus en plus rares, mais ce sont les héros de l'humanité, ceux qui jettent un vrai rayon de gloire sur les misères de notre nature déchue, et consolent de bien des défections, de multiples déchéances! Sans conscience, point de personnalité. Au contraire, l'homme de conscience devient forcément un être « personnel », un homme de caractère. Celui qui se dégage des obligations de sa conscience croit être libre ; en réalité, il n'est qu'un vil esclave, et de son ignorance, et de son tempérament, et de ses passions, et du respect humain, que sais-je ? Il pense dominer les événe-

ments en s'abandonnant de gaieté de cœur à leur cours : il est submergé par eux. La meilleure manière d'être libre, c'est de ne relever que de sa conscience — d'une conscience éclairée bien entendu, d'un jugement sain — et d'aller droit son chemin par amour du devoir. Les hommes de conscience en sont là, et les prescriptions de la conscience constituent à leurs yeux comme la religion du devoir. Oh! Messieurs, si je pouvais faire passer dans chacune de vos âmes l'estime que m'inspire une vie ainsi menée, une vie toute droite, au service de ses convictions, il me semble que vous rentreriez de suite en vous-mêmes, et rougiriez de n'avoir pas consulté plus souvent le livre de votre conscience, de ne l'avoir pas écrit de votre main, ni signé de votre sang. Pour beaucoup de jeunes gens, en effet, la conscience est un livre fermé, qu'ils n'ouvrent qu'aux grandes occasions. Pour d'autres, c'est au contraire le manuel qu'ils feuillettent tous les jours, en même temps que leurs livres de cours, et qu'ils retouchent, et corrigent sans cesse.

Mais si les jeunes gens n'agissent pas en conscience, à quels mobiles obéissent-ils donc? Comment vivent-ils ? C'est ce qu'il me reste à vous expliquer brièvement.

§ II

D'abord, la plupart des jeunes gens vivent à l'aventure, et au gré des circonstances. Et cela tient en grande partie à leur jeunesse. Ils sont à un âge où la raison se forme, où le sentiment du devoir s'affermit. Au surplus c'est celui où les passions éclatent, où les premiers contacts avec la vie absordent trop, pour qu'on ait le temps de s'absorber en soi-même, et de tenir compte de toutes les circonstances avant d'agir. Leurs sens encore tout neufs, leur imagination frémissante, leur cœur bouillant, leur âme naïve, tout cela fait qu'ils se portent par bonds désordonnés vers le dehors. La vie du dedans les attire moins. Elle suppose une habitude de réflexion, de retour sur soi, dont la plupart des jeunes gens sont incapables. Et cependant, Messieurs, je me permets d'attirer votre attention sur ce point, c'est à votre âge, à l'âge des impressions fortes, que doit s'entreprendre l'éducation de la conscience, qui assurera l'éducation de votre caractère. Il ne s'agit pas d'être des fétus de paille, à la merci de tous les vents, ni de simples girouettes qu'un rien fait tourner. Or, c'est malheureusement ce qui arrive. Bien

des étudiants, par exemple, n'étudient que lorsque cela leur plaît, et qu'ils se sentent en train. Je demandais un jour à l'un d'entre vous qui travaillait bien, mais par caprice, à ses heures, de prendre sur lui de se mettre au travail tous les jours, à la même heure, ne fût-ce que pendant cinq minutes. Il résista, en effet, trois jours à la tentation de rester au lit cinq minutes de plus, ou de lire son journal, ou d'achever son roman, ou de prendre son verre, ou de s'accouder à sa fenêtre par flânerie, puis retomba dans son péché mignon, qui était non pas de vivre, mais de se laisser vivre à l'aventure, et au petit bonheur. Ce n'est pas là agir en conscience. C'est même ne pas agir du tout, mais « être agi », et dominé par des riens. Avec ce système, vous ne serez jamais que les jouets des événements, et non des chrétiens de caractère.

A côté de ces esprits *insouciants*, vous en rencontrez d'autres qui sont au contraire pleins de soucis. Le baromètre de leur conscience est souvent à la pluie. L'atmosphère morale où respire leur âme semble saturée d'ennui. Ils vivent de tout autre chose que de leur vie d'étudiant. Cette vie leur est à charge.Les besoins de cœur y étouffent ceux de l'esprit. L'amour du devoir n'est pas le principe de leurs déterminations,

emportés qu'ils sont par d'autres amours, où ils gaspillent, au hasard des rencontres, le meilleur de leurs sentiments, et de leurs forces intellectuelles. Fatigués de ne pouvoir mener deux vies de front, ils sacrifient leurs plus belles années à la poursuite de rêves absurdes, ou de « réalites » qui ne valent même pas qu'on en rêve. De là cette mauvaise humeur continuelle, ou en tous cas ces alternatives de joie superficielle et de chagrin profond, ces sautes de température morale, qui les rendent insociables, et faussent leur jugement. L'exercice de la conscience, dans ces jeunes gens, est réduit à son minimum. Comment, dans ces conditions, pourraient-ils songer à devenir des chrétiens de caractère ?

Et ne pensez pas, Messieurs, que cette inconscience à laquelle en arrivent ces jeunes gens, ou, si vous l'aimez mieux, ce manque de respect à l'égard de leur conscience, se produise tout à coup. La conscience, comme le cœur, ne se blase qu'à la longue, et, pour ainsi parler, au jour le jour, à mesure qu'on néglige, à votre âge surtout, de lui conserver toute sa délicatesse et sa fraîcheur d'émotion en présence du devoir.

Je signalerai en terminant un dernier danger que court l'éducation chrétienne de la conscience chez beaucoup d'étudiants, et qui consiste à

manquer de respect à sa propre conscience, par un respect outré de la conscience d'autrui. On appelle cela vulgairement du respect humain. Les jeunes gens qui en sont victimes cessent d'être des hommes pour devenir des machines. Leur conscience ressemble à un phonographe chargé de plusieurs rouleaux, où l'on reconnaît toujours la voix d'un autre, jamais un timbre personnel. Manquer de respect à l'égard de sa conscience, et se soustraire à ses exigences par légèreté, par caprice, par insouciance, ou sous l'influence de la passion, de l'ignorance, des préjugés, c'est déjà grave. Mais agir délibérément contre sa conscience, lui manquer de respect par un faux respect de l'opinion d'autrui, disons le mot, par respect humain, c'est de beaucoup plus grave, c'est lâche, ce n'est pas humain. Dans le premier cas, nous avons des semblants d'excuse. La légèreté, le caprice, l'insouciance, l'ignorance, la passion, tout cela constitue comme autant de voiles plus ou moins épais qui s'interposent entre notre conscience et nous, obscurcissent notre regard, et nous dérobent à nous-même. Mais dans le cas du respect humain, où est l'excuse ? Nous mettons en balance l'accomplissement de notre devoir, et l'opinion que les autres vont avoir de nous. Le devoir est

là qui éclate au regard de notre conscience ; il n'y a pas à hésiter un instant. Et cependant nous hésitons. Nous songeons au jugement que certains de nos camarades porteront sur nous, si nous avons le courage de mettre notre conduite en harmonie avec nos convictions. Alors une lutte s'engage entre ce jugement des autres, et le jugement de notre conscience, lutte inégale d'ailleurs, où nous sentons peu à peu nos résolutions se dissoudre, nos forces s'évanouir, notre personnalité disparaître, ce qui permet à d'autres que nous, à des étrangers, de s'installer en maîtres chez nous, de substituer leur conscience à la nôtre, ou mieux leur inconscience à notre conscience.

Ce cas n'est pas rare dans une ville universitaire, où l'on rencontre toujours des esprits forts, ainsi nommés sans doute par ironie, car le plus souvent ils n'ont ni force ni esprit. Toute leur force leur vient de la faiblesse de ceux qu'ils dominent ; leur esprit, de la couardise de ceux dont ils se moquent. Pour ma part, j'ai toujours remarqué avec quelle facilité ces jeunes gens de Foi peu profonde, de mœurs faciles, mais au verbe haut, au geste brutal, en imposent à de pauvres jeunes gens timides, qui sont remarquables souvent au point de vue intellec-

tuel et moral, mais qui n'aiment pas d'être remarqués, et qu'une remarque en public, un simple sourire, un haussement d'épaules, font reculer d'épouvante. Ces derniers, par exemple, aimeront être chastes, et feront tout pour le devenir, et le rester : mais ils n'aimeront pas le paraître et, au besoin, ils protesteront qu'ils ne le sont pas, quand par hasard, un de leurs camarades « émancipé » attirera l'attention des autres, avec quelque malice, sur ce point délicat. Et cette fausse honte, qu'on appelle, je ne sais vraiment pourquoi, du respect humain, finira par retourner leur conscience. Chastes d'abord par conviction, ils cesseront de l'être, simplement pour qu'il ne soit pas dit, et répété qu'ils le sont. Avouez que c'est là de l'humilité mal placée, et, pour tout dire, à l'envers.

Ces capitulations de conscience sont surtout la conséquence presque fatale de certains groupements, plus encore que de l'ascendant d'individus « éhontés », et frondeurs. Des jeunes gens qui individuellement sont prêts à tous les sacrifices, ont un jugement *personnel* sûr, et de la *force de caractère*, perdent toutes ces qualités du seul fait de leur entrée dans un groupe. On dirait vraiment qu'à ce moment-là, en vertu de je ne sais quelle loi mystérieuse d'endosmose, il

se fait entre eux comme un échange de médiocrité. Chacun remonte, pour un instant, des profondeurs de sa conscience, à la surface de soi-même, et devient capable de toutes les sottises. Alors ils se moquent entre eux des choses qu'au fond ils respectent le plus, de la religion, de l'autorité, des mœurs, ils ont des paroles, des gestes, que, dans la solitude, ils regretteront amèrement; ils chantent à tue-tête des refrains de corps de garde ; ils s'enivrent, ils s'insultent, ils se battent... ou, ce qui est parfois plus regrettable, ils s'amusent, et mettent alors leur point d'honneur à fouler aux pieds leur honneur, leur fausse honte à boire toute honte.

Messieurs, je vous en prie, réfléchissez aux conséquences d'une pareille conduite. Vous devriez vous grouper pour décupler vos forces, et vous le faites souvent pour renforcer vos faiblesses. Vous devriez vous unir, pour permettre aux faibles de s'autoriser des exemples des forts, et les forts parmi vous se rabaissent au niveau des faibles. Le respect humain social tue en vous la conscience individuelle. Vous cessez d'être vous-même, en vous mêlant aux autres ; vous perdrez votre personnalité en vous faisant « foule ». Il est temps de mettre ordre à tout cela, et de regarder une bonne fois la réalité en

face. Voulez-vous être des chrétiens de caractère ? Soyez alors des hommes de conscience, c'est-à-dire des hommes qui ne s'inspirent que des exigences du devoir, et non des opinions d'autrui ; qui dominent les circonstances de temps, d'espace, de milieu, loin d'être à leur merci : qui vont droit leur chemin d'étudiant catholique, et ne tournent pas à tous les vents ; qui n'ont qu'un mot de ralliement au-dessus de tous ceux qui les divisent : *Le devoir avant tout.*

SEIZIÈME CONFÉRENCE

LA FORCE DU CARACTÈRE : PEUR DE VIVRE OU PEUR DE MOURIR

Messieurs,

Entre le caractère chrétien et la conscience chrétienne, existent les plus étroites relations. L'éducation du caractère ne peut même pas se comprendre sans une éducation parallèle de la conscience. Rappelez-vous ce que nous avons dit au sujet des lois harmoniques du caractère chrétien. On ne devient pas un chrétien de caractère d'un seul coup, ni par des efforts héroïques intermittents. On le devient en se soumettant à la loi des *infiniment petits*, et à la *loi de continuité;* en répétant chaque jour la leçon d'énergie de la veille, et en y ajoutant progressivement un surcroît d'effort, suivant la loi *d'intensité progressive*. Mais l'observation de toutes ces lois réclame une attention profonde, faite d'un souvenir continuel de l'Idéal à réaliser, et d'une ob-

servation incessante de soi-même. Bref, le livre de la conscience doit sans cesse être à jour.

Ce serait en effet une grave erreur de croire que les *vertus morales* auxquelles aboutit l'éducation du caractère, et qui sont des *habitudes*, suppriment l'intervention de la conscience en diminuant l'effort. La complexité elle-même de la vie morale s'oppose à ce résultat. Il n'y a pas de limites à l'éducation du caractère, et le livre de la conscience, à cause de cela même, reste toujours ouvert. Si les actes de vertu, vous ai-je fait remarquer l'an dernier, se présentaient continuellement de la même façon, sous le même aspect, et dans les mêmes circonstances, on pourrait peut-être espérer, après dix ou vingt ans de pratique, s'en tirer à l'aveugle, machinalement, en vertu de la vitesse acquise. Mais il n'en est rien. Non seulement du jour au lendemain, mais d'une heure à l'autre, il y a mille façons pour le même individu de pratiquer la prudence, la justice, la charité, la force, la tempérance, la chasteté, l'humilité, l'obéissance. Les sentiers du devoir s'entrecroisent à l'infini : et je ne sache pas un instant de notre vie où, en même temps que les habitudes morales exercent leur activité, la conscience ne doive rester en éveil. A tout prix, des hommes et des chrétiens

de caractère doivent rester des hommes et des chrétiens de conscience. A mesure que la conscience s'affinera en eux, leur force de caractère se déploiera. C'est de cette *force de caractère* que je voudrais vous parler maintenant, en précisant d'une part *son objet*, et d'autre part *ses limites*.

§ I

Pour bien déterminer en quoi au juste consiste la force, voyons d'abord ce qui caractérise la faiblesse. On dit des enfants, des malades, des vieillards, qu'ils sont des êtres faibles, pourquoi ? Soit parce que la vie n'a pas encore atteint en eux son plein développement ; soit, au contraire, parce que, l'ayant atteint, elle subit momentanément des oscillations, ou bien décline d'une façon constante. La faiblesse d'un être se mesure exactement à l'impuissance où il est de vivre, faute de pouvoir suffisamment résister à la mort. Par contre, un vivant sera fort dans la mesure où la mort n'aura pas de prise sur lui ; où il sera, en vertu même de ses énergies vitales, de taille à lui résister, à la vaincre. De telle sorte que la force, dans la lutte pour la vie, a pour objet propre de s'attaquer à la mort,

de la braver. Cette remarque se vérifie plus encore dans le monde moral. Car enfin, au point de vue matériel, la mort finit par avoir le dernier mot, et l'emporter sur la vie. Moralement parlant, il n'en est rien. L'homme vraiment fort est celui au contraire qui envisage la mort ellemême comme un élément de vie, et l'affronte avec l'intention de la soumettre à ses exigences, beaucoup plus que de la soumettre aux siennes.

Quels sont, parmi les chrétiens, les hommes vraiment forts ? Ce sont les martyrs, autrement dit tous ceux qui ont été au devant de la mort, afin de vivre d'elle, et par elle. Et ne croyez pas que j'énonce là un paradoxe. Le paradoxe, s'il existe, est dans les mots, et non dans les idées.

Pour le comprendre, veuillez observer que déjà, du point de vue physique, la mort est une condition de la vie. Notre corps est un *tout* vivant dont les *parties* se désagrègent et se renouvellent sans cesse, c'est-à-dire qu'il ne vit totalement qu'à la condition de mourir en partie. Que si maintenant vous comparez la vie du corps à la vie de l'âme qui l'anime, alors surtout vous comprendrez qu'il n'est pas possible de vivre pleinement sans mourir un peu, que la « mortification », au sens étymologique du mot, est une loi de la vie. La vie humaine, je veux

dire la vie de ce composé étrange que nous sommes, est, dans son ensemble, extrêmement complexe. Au plus bas degré, nous nous heurtons aux réclamations intéressées des sens qui veulent leur part de vie, et jusqu'à un certain point y ont droit. Mais c'est ce point qui est difficile à préciser. Autre chose, en effet, est la vie sensible, autre chose la vie sensuelle. La première est compatible avec la vie de l'âme, la seconde au contraire y met obstacle. Dans le premier cas, les sens sont soumis aux lois de la raison; dans le second, ils mènent leur vie à part, et se révoltent contre ces lois. Vous entrevoyez d'ici le dilemme: ou c'est à l'âme de mourir, pour permettre aux sens de vivre; ou si l'âme veut vivre, c'est à la condition d'imposer à la vie des sens des limites, et par conséquent de les faire mourir un peu. La mort accompagne donc partout la vie.

J'ai dit que la vie sensible est compatible avec la vie de l'âme. Ma pensée est que certaines jouissances des sens ne s'opposent nullement à l'accomplissement du devoir humain ou chrétien, puisqu'il y a manifestement des cas, par exemple, dans le mariage, où elles sont nécessairement liées à son accomplissement. Mais à mesure que vous montez les degrés de la vie de

l'âme, vous constatez que cette vie ne s'édifie que sur les ruines d'autres vies, celle des sens, celle du cœur, celle de l'esprit. Ainsi le prêtre, dont on ne peut contester que l'idéal soit celui d'une vie supérieure, est un *mortifié* par état. Il ne se marie pas, et réduit ainsi la vie des sens à son minimum. Il impose à son cœur de durs sacrifices. Il soumet sa raison à la Foi, sa volonté à l'obéissance. Je prends le prêtre comme exemple, parce que son devoir d'état consiste à mourir ainsi à lui-même pour vivre davantage de Dieu. Mais tous les fidèles, et même tous les hommes qui veulent vivre d'une vie supérieure, soit intellectuelle, soit morale, sont tenus de pactiser ainsi avec la mort sur certains points, sous peine de mourir tout entiers. La *mortification* est donc bien une loi de vie, et puisque d'une part la force se mesure au degré de vie, que d'autre part, plus on veut vivre plus il faut savoir mourir, j'en conclus qu'un chrétien est d'autant plus fort que la mort l'effraie moins, et, d'une façon générale, que la *peur de vivre* est en raison directe de la *peur de mourir*.

§ II

Reportez-vous aux premiers temps du christianisme, Messieurs, au temps où il y a lutte ou-

verte entre le Royaume de Dieu et le Royaume de ce monde. Alors les exigences de l'ennemi sont dures, et mettent la force de caractère des chrétiens à une épreuve terrible. On nie la valeur des convictions dont ils prétendent vivre, et, afin de prouver leur étonnante vitalité, ils en sont réduits à mourir pour elles. La mort aux yeux des martyrs fut donc bien le dernier mot de la vie. Ils allèrent à elle avec une force de caractère indomptable, la regardant en face, l'appelant même de leurs vœux, la bénissant au milieu des souffrances les plus atroces. C'est en quoi les martyrs, après le Christ, nous apparaissent comme les plus beaux caractères dont s'honore l'humanité, ceux qui ont élevé leur charité au niveau de leurs croyances, et fait passer jusque dans leur dernier souffle, le souffle divin qui les animait.

Les temps héroïques ne sont plus. La guillotine sèche a remplacé la guillotine sanglante. Nos ennemis ne nous combattent plus à découvert, mais dans l'ombre; ils ne nous abordent plus le front haut, mais affublés d'un masque, celui de l'ironie ou du doute. Leur but n'est plus de faucher les convictions en faisant tomber les têtes, mais bien de les dissoudre, en introduisant dans les esprits le poison subtil de

l'indifférence, et, dans les cœurs, l'âpre besoin de jouir.

Devant cette persécution lente, sournoise, mais ininterrompue, quelle sera, Messieurs, votre attitude ?

L'histoire nous rapporte, au chapitre des persécutions, qu'entre autres moyens de vaincre l'indomptable énergie des martyrs, les bourreaux de jadis eurent recours à des raffinements de cruauté. S'étant aperçus que le gibet, la torture, le glaive, ne parvenaient qu'à briser leurs membres, sans entamer leur volonté, voici ce qu'ils imaginèrent. Ils demandèrent à la mollesse ce qu'ils ne pouvaient obtenir de la brutalité. Les lits de roses remplacèrent les chevalets; les parfums les plus subtils, l'odeur âcre de chair brûlée : les fascinations de la chair, les sophismes de l'esprit.

Toute proportion gardée, les ennemis actuels de nos convictions s'en tiennent à cette dernière tactique. Or, il est douloureux de constater que là où peut-être les tortures nous eussent trouvés forts, les jouissances nous ont rendus lâches; que la *peur de mourir* à nos aises a développé en nous la *peur de vivre*. C'est qu'en effet il est relativement plus facile de mourir tout d'un coup, de verser son sang à flots, sous le fil du glaive,

que de mourir un peu tous les jours, et de verser son sang goutte à goutte, sous le tranchant du devoir. En un sens, il faut plus de force de caractère pour se soumettre à la loi de mortification quotidienne, qui est une loi de vie, que pour affronter la mort brutale, qui supprime l'existence.

Cependant n'espérez pas devenir jamais des chrétiens de caractère, ni vivre par conséquent d'une vie morale intense, si dès maintenant vous avez peur de mourir à vous-mêmes, à vos aises, à vos passions folles, à vos préjugés, à votre amour-propre, à votre orgueil, à votre indépendance. Dans la mesure où vous serez mortifiés dans votre chair, dans votre esprit, dans votre volonté, vous serez des chrétiens vivants, c'est-à-dire des êtres forts, n'ayant pas peur de vivre par peur de mourir. Dans la mesure où tous les jours, par l'observation des lois qui président à l'éducation chrétienne du caractère, vous édifierez l'homme nouveau sur les ruines du vieil homme, vous serez en état de résister à toutes les influences débilitantes auxquelles la jeunesse est en butte ; de mener à bien la lutte constante pour la vie ; d'échapper à la médiocrité ; de devenir des héros qui conduisent au surplus vers la vie ceux qui sont incapables par eux-mêmes de dompter la mort.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LA MORTIFICATION DE LA CHAIR

Messieurs,

La mortification est donc une loi de la vie. *On vit dans la mesure où l'on se mortifie.* La peur de mourir au contraire développe la peur de vivre. « Si le grain de blé jeté en terre n'y meurt pas, a dit Notre-Seigneur, il ne produira pas de fruit. » Pareillement vous ne donnerez pas à votre vie chrétienne toute son intensité, vous n'acquerrez point par conséquent de *force de caractère*, si vous ne consentez à mourir à vous-même, à faire pousser l'homme spirituel sur les décombres de l'homme sensuel. Le bon sens proclame à lui seul cette vérité élémentaire; l'expérience la démontre à l'évidence ; la Foi en fait la loi fondamentale de la vie chrétienne.

La vie à laquelle aspire en effet le chrétien est une vie divine, une vie d'union à Dieu. Or, pour

vivre ainsi de Dieu, il faut se résigner à mourir à soi-même : pour s'attacher à Lui, il est nécessaire de se détacher de soi ; pour accomplir sa volonté, il est requis de renoncer à sa volonté propre. Telle est la raison profonde de la mortification chrétienne qui n'est, après tout, qu'une mort continuelle, à petit feu, où tout ce qu'il y a de périssable en nous doit peu à peu disparaître, et laisser place à Celui qui seul ne meurt pas, parce qu'Il est la vie même, Dieu.

Comme c'est là un point capital de l'éducation chrétienne du caractère, j'y consacrerai plusieurs conférences. Aujourd'hui je vous parlerai de la *mortification de la chair ;* la prochaine fois de la *mortification de l'esprit ;* et en dernier lieu,de la *mortification de la volonté.*Ces trois mortifications ont pour but d'intensifier en nous la vie divine,et de lui donner toute sa force d'expansion. Le monde n'en croit rien. Il reproche au contraire au catholicisme d'imposer aux hommes la pratique de vertus *déprimantes*, en soumettant sa chair,son esprit,et sa volonté,à la loi de mortification. D'après lui, l'éducation chrétienne du caractère est un leurre, puisqu'elle doit aboutir à une dépression totale de l'être humain, à une diminution progressive de ses facultés. Ainsi la pénitence sacrifie les droits légi-

times de la chair ; l'humilité abaisse l'esprit ; l'obéissance paralyse la volonté. Et cependant on ne peut être chrétien qu'à la condition de pratiquer ces trois vertus. Il n'y a donc pas moyen d'échapper à ce dilemme : ou le chrétien doit renoncer à la pratique de la pénitence, de l'humilité, de l'obéissance, s'il veut devenir un homme de caractère, mais, du même coup il cesse d'être chrétien ; ou bien il doit pratiquer ces vertus déprimantes, s'il veut rester chrétien ; mais par là-même il s'interdit de devenir jamais un homme de caractère, c'est-à-dire un homme qui n'impose aucune limite au développement de ses puissances, ni aucune digue aux multiples courants de vie qui le traversent et le fécondent.

Telle est la façon très superficielle dont le monde comprend la loi de mortification chrétienne. J'avoue que beaucoup de catholiques ne sont pas loin d'être du même avis. Pénitence, humilité, obéissance, ce sont là des vertus qui n'ont pas les sympathies du public. Il y a à cela beaucoup de raisons, dont la plus claire est que nous n'aimons pas beaucoup mourir, sous quelque forme que ce soit, fût-ce pour vivre davantage et mieux. Ce n'est pas encore un coup la peur de vivre qui nous hante, mais la peur de mourir. Toutefois, j'imagine que si ces

vertus chrétiennes soi-disant déprimantes étaient mieux comprises, elles inspireraient plus de confiance ; si, au lieu de s'attacher à la lettre de la loi qui les commande, on essayait d'en pénétrer l'esprit, on leur rendrait justice. En réalité, la pénitence, l'humilité, l'obéissance, sont les seuls moyens de donner à notre vie morale toute son ampleur. Par la mortification de la chair, nous échappons aux exigences trop assujettissantes de la vie animale, et donnons plus d'essor à la vie de l'âme. Par la mortification de l'esprit, c'est-à-dire par l'humilité intellectuelle, nous nous mettons en communication directe avec la source même de la vérité qui est Dieu, d'une part, en n'usurpant pas ses droits sur nous, et d'autre part en nous soumettant à sa parole révélatrice, en consentant à croire que les limites de notre courte science ne sont pas celles de la Vérité infinie. Enfin par la mortification de la volonté, nous nous haussons jusqu'à la volonté divine : nous nous mettons si au-dessus des contingences humaines que rien ne peut plus nous atteindre, que la mort elle-même devient le chemin le plus court qui mène à la vie.

Venons-en tout de suite à la mortification de la chair, et essayons d'en pénétrer le sens. Je prendrai cette mortification dans ce qu'elle pa-

raît avoir de plus arbitraire, les pénitences extérieures. Aux vagues objections que formule contre elles l'esprit du monde, j'opposerai les réponses précises qu'y fait l'esprit chrétien.

§ I

La meilleure manière d'attaquer une grande institution et de l'ébranler, c'est de ne la considérer que par ses petits côtés, les côtés extérieurs. Les mondains n'ont pas manqué d'user de cette tactique à l'égard de la mortification chrétienne. L'objection courante contre le carême par exemple est celle-ci: Cette institution n'est plus de notre temps. C'était bon autrefois, à une époque où les santés étaient robustes, les tempéraments vigoureux. Alors il n'en coûtait rien de se mortifier. Mais aujourd'hui que les santés se sont débilitées, que les tempéraments se sont épuisés, que les conditions du travail et de la vie ont changé, à quoi bon le carême? Il n'a plus de raison d'être.

Remarquez, Messieurs, qu'il y a beaucoup de vrai dans cette objection. Il est vrai que l'anémie et la neurasthénie font de terribles ravages dans nos rangs; il est vrai que la grande industrie en particulier impose aux ouvriers des con-

ditions de vie qui s'accommodent mal du jeûne et de l'abstinence. Et si l'on voulait dire par là que l'Eglise doit se relâcher de ses rigueurs, qu'elle doit apporter des adoucissements dans les pénitences qu'elle impose, rien de mieux. Mais l'objection va plus loin. C'est moins contre des pénitences passagères qu'elle s'insurge, que contre la loi elle-même de la pénitence, de la mortification. Et pas n'est besoin d'être très perspicace pour s'en apercevoir. On parle en effet d'un temps où la mortification ne coûtait rien. Mais qu'est-ce qu'une mortification qui ne coûte pas? Qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne meurtrit pas? Y a-t-il du mérite à jeûner, quand on n'a pas de faim? Y a-t-il à pratiquer l'abstinence, quand on y prend goût?

Au fond nous reprochons à la souffrance de nous faire souffrir. Nous en voulons à la mortification, parce qu'elle va bien plus contre nos *aises* que contre nos *besoins*. Car la mortification corporelle s'arrête précisément où nos besoins réels commencent ; mais, par contre, elle commence où ces besoins finissent.

Le but de la mortification, en effet, n'est pas de tuer la santé du corps, ni de nous empêcher de satisfaire à nos devoirs d'état. La preuve en est que l'Eglise dispense du jeûne et de l'absti-

nence pour des raisons de santé et de travail. La première pratique de la mortification chrétienne consiste au contraire à accepter les peines de chaque jour. Sans cela, il n'y a rien de solide ; et les macérations les plus extraordinaires qui viendraient se substituer à l'accomplissement du devoir quotidien, seraient de l'énergie dépensée en pure perte.

Mais à côté de nos besoins réels, nous en avons tant d'imaginaires ! Nous ne vivons pas impunément dans un siècle où le bien-être est recherché avec passion. A force de vouloir échapper à la souffrance, à la gêne, nous nous créons des habitudes de luxe et de jouissance qui deviennent des tyrannies. Nous n'avons qu'une chose en vue, nos *aises*. Les *aises*, voilà les besoins imaginaires dont nous sommes inconsciemment les jouets, et dont nous subissons le joug humiliant. A une nature saine, franche, qui a des besoins réels, nous ajoutons une nature compliquée, sensible à l'excès, assoiffée du plaisir sous toutes ses formes, souffrant d'un pli de rose, et de la moindre piqûre. A une vie simple, qui se contente du nécessaire, nous substituons une vie factice, enfiévrée, à laquelle le superflu même ne suffit pas. Ces besoins imaginaires engendrent des manies, et ces manies

nous suivent partout, dans la façon de nous nourrir, de nous vêtir, de nous divertir, d'agir, et de nous reposer. Alors vous devinez l'accueil que reçoit l'Eglise quand elle vient nous rappeler la loi de la mortification corporelle, dont le but est précisément de nous faire rompre en visière à ces aises et à ces manies !

Cette prétention nous paraît d'un autre âge, et voilà la raison de tout le tapage qu'on fait autour de cette institution séculaire du carême. La question de santé est la première mise en avant, mais derrière il y a autre chose. Il y a cette tyrannie du bien-être, dont nous nous sommes rendus les victimes. Il faudrait faire un effort pour secouer ce joug, et nous ne nous en sentons pas capables. L'esprit du monde proteste en nous contre les exigences de l'esprit humain.

Or, quel est l'esprit chrétien par rapport à la loi de la mortification chrétienne? Pour le comprendre, Messieurs, nous devons nous élever un peu, quitter ce terre-à-terre du bien-être où nous nous enlisons : dépouiller notre intelligence de tous les sophismes dont notre égoïsme l'obscurcit : et ne considérer les choses qu'à la pure lumière de la foi...

Quand donc l'Eglise nous prêche le jeûne et l'abstinence, ne croyez pas qu'elle tienne tant

à composer elle-même le menu de nos repas. Qu'est-ce que cela peut lui faire, au fond, que vous mangiez quelques onces de pain en moins le matin, et que vous vous priviez d'un plat le soir ?

Mais elle sait que cela vous coûte beaucoup, à vous. Et de fait, cela coûte beaucoup. Le jeûne et l'abstinence supposent une énergie de caractère, un effort de volonté peu communs. Or voilà à quoi vise l'Eglise, en vous prêchant la mortification chrétienne. Elle vise à vous faire produire cet effort, accomplir ce sacrifice, par amour pour Dieu, et pour fortifier votre volonté. Laissés à vous-mêmes, vous n'auriez peut-être pas le courage de réagir contre vos aises, et perdriez peu à peu le goût du sacrifice, en prenant celui de la jouissance. A ce régime, la volonté s'anémie, le caractère se relâche. Aussi bien, lorsque le devoir réclame de notre part un effort assez sérieux, nous en sommes incapables ; nous nous sentons défaillir. L'Eglise, qui prévoit ces défaillances morales, et en a été le témoin durant de longs siècles, tient à les prévenir, en faisant appel à notre générosité. Voulant faire de nous des hommes de devoir, capables de le réaliser en toutes circonstances, même les plus difficiles, elle nous

y prépare à l'école de la pénitence. La pénitence, à ce point de vue, est comme la gymnastique de l'âme, un *sport spirituel.*

Eh! quoi, Messieurs, lorsqu'il s'agit d'acquérir des forces physiques, de se faire des muscles, ou simplement d'entretenir leur précieuse santé, nous voyons des hommes sérieux s'astreindre chaque jour, et pendant des années, à des exercices pénibles, extérieurement ridicules. L'idée alors ne nous vient même pas de nous moquer. Au contraire, nous trouvons cela très bien, très légitime. L'importance de la fin, qui est ici de se garantir contre la faiblesse ou la maladie, gaze à nos yeux la puérilité des moyens.

Mais lorsque c'est la santé de notre âme qui est en jeu; lorsqu'il s'agit pour l'entretenir ou la développer, de nous faire des muscles spituels, d'acquérir de solides habitudes morales, une volonté énergique, alors nous savons nous moquer des petits moyens que l'Eglise nous propose à cet effet. Le ridicule dont nous les couvrons nous dispense apparemment de les utiliser. Comme si la santé de l'âme n'obéissait pas, dans son acquisition et son développement, aux mêmes lois que la santé du corps!

Ce n'est pas du jour au lendemain, croyez-

moi, Messieurs, que vous deviendrez des héros ou des saints, mais petit à petit, en mourant un peu tous les jours à vos aises, à vos caprices, à vos imaginations, à votre sensualité, à votre égoïsme ; en faisant quelques *exercices spirituels*, avec la même régularité que vous mettez à vous acquitter de tous vos exercices physiques ; en ayant une hygiène morale, appropriée à vos besoins individuels, à votre anémie, ou à votre exubérance d'âme.

Tel est le sens profondément vécu de la mortification chrétienne. Le côté extérieur, la matière du sacrifice, importent peu en soi ; ils n'importent que dans la mesure où ils nous mettent à même de nous vaincre. La preuve en est, je le répète, que la mortification chrétienne se réduit souvent, et pour les trois quarts des fidèles, à la simple acceptation des souffrances quotidiennes, de celles qui sont liées indissolublement à l'accomplissement de nos devoirs d'état, et qu'il nous est impossible d'éviter.

Mais, dans ce cas, l'Eglise ne nous dispense pas de l'Esprit de pénitence. Elle nous demande de ne pas *subir* simplement ces petites misères de chaque jour, mais d'aller au-devant d'elles, de les *accepter* avec joie, en union avec Jésus-Christ.

Si elle ne mettait en avant, pour piquer notre générosité, que l'espérance de réaliser ainsi plus pleinement l'Idéal humain, ce serait déjà beaucoup. Mais il y a plus. Elle nous assure qu'après avoir ainsi suivi Jésus-Christ sur la terre, dans le sentier de la souffrance, nous participerons à sa gloire, dans le ciel. Jésus-Christ a en effet marqué de son sang la voie où nous devons nous engager après Lui, et c'est à Le suivre généreusement dans cette voie que l'Eglise nous convie. Tant que le devoir s'imposera à l'activité humaine, et que la croix de Jésus-Christ restera debout sur le Calvaire, bon gré, mal gré, nous devrons nous résigner à souffrir. L'humanité aura beau évoluer, et croître en science et en sagesse, elle n'arrivera pas à supprimer la souffrance, parce que la souffrance reste attachée à deux choses qu'il ne dépend pas de nous d'abroger : *l'idéal de l'homme*, et *l'idéal du chrétien*.

§ II

On retourne la question, et l'on dit : A quoi bon cette mortification des sens ? Qu'est-ce que cela peut faire en effet à Dieu que je jeûne pendant quarante jours, et que je pratique l'absti-

nence tous les vendredis? C'est au contraire lui faire injure que de ramener la religion à ces mesquineries. Laissons cela aux barbares, aux fanatiques des Indes, et aux disciples de Mahomet. La religion de Jésus-Christ doit être une religion spirituelle : on y doit adorer Dieu en esprit et en vérité. En conséquence abandonnons cette forme ancienne et surannée de la mortification corporelle. Essayons de nous rapprocher de Dieu par un développement plus riche de notre esprit, par une connaissance plus profonde de ses attributs, par une foi plus ardente en sa divinité, par une charité plus intense envers le prochain. Substituons désormais à la loi de la mortification de la chair, celle de l'esprit. Car, dans un temps de science comme le nôtre, c'est par l'esprit que nous devons surtout vivre.

Dans cette objection un peu vague, Messieurs, il y a aussi beaucoup de vrai. Il est vrai que la mortification corporelle n'est pas au premier plan de la morale chrétienne ; il est vrai qu'un acte sincère d'amour de Dieu surpasse en valeur morale toutes les macérations de la chair, et qu'il vaut encore mieux aimer le prochain que porter le cilice ; il est vrai, en un mot, que nous sommes tenus, avant tout, d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Mais la question n'est pas là. La

question est seulement de savoir si la mortification corporelle n'est pas parmi les meilleurs moyens de favoriser la vie spirituelle. Or, cela est incontestable. Il est très difficile de mener de front la vie du corps et la vie de l'esprit, sans sacrifier l'une à l'autre. Je pourrais vous en apporter des exemples en ce qui concerne particulièrement la vie intellectuelle, et vous montrer que les plus intelligents parmi les hommes ont été les plus mortifiés. Mais cela m'entraînerait trop loin. Venons-en à l'exercice de la vertu qui fait le fond de la religion chrétienne, et sans laquelle il n'y a pas de vie chrétienne ; j'ai nommé la charité. La charité consiste à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et de toutes ses forces. Or un pareil amour appelle nécessairement le sacrifice, le renoncement à soi-même sous toutes ses formes, la mortification.

Un cœur incapable de se sacrifier est en effet incapable d'aimer. Pourquoi ? Parce que l'amour implique le don de soi,et que se donner, c'est se sacrifier. Le véritable amour va même au devant des sacrifices. Il s'en repaît. Le sacrifice est le seul témoignage palpable que l'amour puisse se rendre à lui-même.

L'amitié la plus élémentaire en est là. Qu'est-

ce qu'une amitié qui ne se donne pas, qui ne se renonce pas? Or, croyez-vous, Messieurs, qu'un ami véritable trace d'avance des limites à son renoncement, au don de soi? Sous prétexte que l'amitié doit être avant tout une chose de l'âme, écartera-t-il de son domaine les sacrifices corporels? Ne sont-ce pas au contraire ceux qui coûtent le moins, et se présentent le plus communément dans l'exercice de l'amitié? Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas déclaré qu'il n'existe pas d'ami vrai qui ne soit disposé à donner sa vie pour son ami?

La mort est donc, dans ce sens, la plus haute manifestation de l'amitié. Pareillement la mortification, qui n'est après tout qu'une mort lente, progressive, un dépouillement continuel de soi, pour se revêtir en quelque sorte d'un autre soi-même, d'un ami. Vous comprendrez maintenant la place que peut et doit occuper la mortification dans l'économie de la religion chrétienne.

Aimer Dieu de charité, c'est L'aimer d'amitié. Aimer d'amitié, c'est se mortifier. L'exercice de la charité appelle donc celui de la mortification.

D'ailleurs la vie de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, n'est qu'une illustration vivante de cette doctrine que je vous prêche.

Jésus-Christ, qui a été le grand amant des âmes, a été aussi le grand mortifié. Sa vie n'est qu'une mortification continuelle.

Vous ne rencontrerez pas non plus de saints qui, pour témoigner à Dieu leur amour, n'aient inventé des moyens de mortification. Saint Paul se glorifie d'avoir tout enduré pour l'amour de Jésus-Christ, la faim et la soif, le froid et la chaleur, les privations de toutes sortes. Il y eut même dans ce sens des prodiges qui déroutent notre raison surperficielle, et nous semblent confiner à la folie. Mais c'était la folie de la croix, la folie de l'amour divin. Comme ce besoin de sacrifice jure à côté de notre passion de jouir ! comme cet héroïsme des saints condamne notre lâcheté ! comme ces élans de charité font ressortir notre froideur !

L'Eglise ne nous demande presque rien, de petites pénitences, de minuscules privations, et nous trouvons encore le moyen d'y échapper, de les condamner. Ah ! Messieurs, c'est que nous manquons de cet amour divin qui brûle, qui consume tout ce qui s'oppose à son expansion. L'égoïsme en nous remplace la charité. Nous nous installons en maître à la place de Dieu. Nous aimons nous reprendre au lieu de nous donner. Nous trouvons que le don de nous-même coûte

trop cher. L'esprit du monde se substitue en nous à l'esprit chrétien, rapetissant les choses, au lieu de les agrandir ; les mesurant à notre taille, au lieu de les étendre à celle de Dieu. Supposez un instant que l'amour qui a poussé les martyrs au supplice vienne à s'emparer de nous, quel ne sera pas le changement ! Non contents de ne point trouver trop dures les pénitences que l'Eglise nous impose, nous courrons au-devant d'elles ; non contents de consacrer quarante jours au jeûne et à l'abstinence, notre vie sera un carême continuel. Et nous ne prendrons pas pour cela des airs tristes, car celui qui aime trouve la joie dans le sacrifice, et cette joie transpire au dehors.

Rappelez-vous donc sans cesse, Messieurs, que, pour rapporter au centuple, le grain de blé semé en terre doit mourir, et qu'à ce point de vue la mortification est comme la loi fondamentale de notre vie chrétienne. Je crois cette pensée féconde, et de nature à vous réconforter aux heures du sacrifice.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

LA MORTIFICATION DE L'ESPRIT



Messieurs,

Nous avons défini naguère le caractère chrétien « un ensemble d'habitudes morales ou de vertus intelligemment et surnaturellement groupées autour de la volonté ». Cette définition se comprend dès qu'on voit dans la vertu un élément de force, autrement dit, un principe de vie. Mais, parmi ces vertus que le chrétien est obligé d'acquérir et de pratiquer, n'y en a-t-il pas quelques-unes qui de leur nature sont plutôt déprimantes ; qui, au lieu de vivifier, mortifient? Dernièrement je vous ai parlé de la pénitence ou de la mortification de la chair ; aujourd'hui je me propose de traiter devant vous la question de l'humilité, ou de la mortification de l'esprit ; dimanche prochain, nous analyserons l'obéissance, ou la mortification de la volonté. Tou-

tes ces vertus, comme leur nom l'indique, semblent plutôt des moyens de dépression morale que d'exaltation volontaire. Comment donc l'Eglise peut-elle les imposer aux fidèles? Sa grâce serait-elle appelée à detruire la nature ? Le chrétien doit-il être forcément un homme diminué? Eh ! non, Messieurs. En nous imposant ces vertus « mortifiantes », l'Eglise a la prétention au contraire d'élargir à l'infini l'horizon de notre « vie » morale, et non de la rétrécir : de faire de nous des « surhommes », et non seulement des hommes : plus encore, d'identifier notre vie à la vie divine, en « spiritualisant » jusqu'à notre chair, en ouvrant notre esprit aux lumières de l'Esprit de Dieu, en haussant notre volonté au niveau de la volonté divine, comme pour lui donner l'amplitude infinie de son vouloir, et sa souveraine efficacité. Bref, l'Eglise en nous ordonnant de nous soumettre à la loi de la mortification, sous toutes ses formes, veut donner à notre vie morale toute son intensité. Sachant par une expérience séculaire que la *peur de vivre* est subordonnée en nous à la *peur de mourir*, elle nous demande d'affronter la mort par besoin de vie.

Nous avons déjà constaté que la vie de l'esprit est intimement liée à la mortification de la chair.

Celle-ci n'a pas de valeur en soi. On ne mortifie pas son corps pour le plaisir de le mortifier, mais parce que la mortification corporelle a un retentissement considérable sur la vie de l'âme. L'intelligence dégagée des suggestions de la sensualité, y voit plus clair ; la volonté devient elle-même plus libre. La mortification corporelle bien entendue est une sorte de gymnastique spirituelle, où nos facultés supérieures se fortifient, s'aguerrissent. L'homme établit son règne sur l'animal ; le chrétien sur l'homme ; Dieu sur le chrétien. Quant à la souffrance, qui est la conséquence nécessaire de cette lutte à domicile pour la vie divine, elle a d'abord pour effet de nous « viriliser », et pour but de nous « diviniser », puisqu'elle nous fait ressembler à l'Homme-Dieu.

Cependant la mortification de la chair n'est en quelque sorte que la première étape par où l'âme puisse s'élever au sommet de la vie divine. Il faut lui ajouter la mortification de l'esprit. Bien des catholiques qui admettent la nécessité relative de la pénitence chrétienne, n'ont pas en revanche la moindre notion de la nécessité et de la beauté de l'humilité. Cela tient à beaucoup de causes, dont la première est qu'ils ignorent la plupart du temps en quoi elle consiste,

et la seconde qu'ils la confondent avec ses contrefaçons. Essayons de remédier à la fois à cette ignorance, et à cette confusion, en parlant d'abord *de l'esprit d'humilité ;* puis de l'*humilité de l'esprit.*

§ I

Dieu est tout. Nous ne sommes rien que par Lui ; nous n'avons rien qui ne vienne de Lui : *tel est le fondement intellectuel de l'humilité chrétienne.* La première condition pour être humble, c'est donc d'être intelligent, et de comprendre la nature de nos rapports avec Dieu, l'entière dépendance où nous sommes à son égard. Nous lui devons d'exister et de vivre : d'exister, puisqu'Il nous a fait de rien : de vivre, puisque notre activité est absolument subordonnée à la sienne. Le temps ici, et les intermédiaires n'y font rien. Que nous ayons beaucoup ou peu d'ancêtres, que le monde ait été créé il y a quarante ou mille siècles, nous ne sommes finalement explicables que par Dieu. Si donc l'humilité chrétienne consiste à nous tenir devant Dieu comme si nous n'étions pas, avouez, Messieurs, qu'il y a de quoi et que c'est là une vertu intelligente.

Et cependant rien ne coûte plus à notre nature que cet aveu d'impuissance et de totale dépendance. Rien n'est plus *mortifiant*. C'est un fait d'expérience. Nous ressemblons sur ce point à ces enfants de familles nobles et riches qui, n'ayant eu la peine que de naître, ne mettent pas moins d'apreté à se glorifier de leur titre, et à étaler publiquement leur fortune, que s'ils avaient acquis le tout au prix de leurs sueurs, ou de leur sang.

Mais l'humilité consiste-t-elle uniquement dans cette dépendance d'esprit et de cœur à l'égard de Dieu ? Je pense qu'elle consiste essentiellement en cela, c'est-à-dire qu'il n' y a pas d'humilité possible en dehors de ce sentiment de dépendance. Toutefois cela même a des conséquences pratiques qui rendent l'humilité fort peu attrayante aux yeux de beaucoup d'âmes. Si j'ai en effet, bien chevillée au cœur, cette conviction que toutes mes qualités physiques, intellectuelles, morales, me viennent de Dieu ; que, dans tout ce que je fais pour les garder ou les développer, je dois continuellement tenir compte de sa grâce, il me sera bien difficile d'en faire étalage en public, d'en parler à tout propos, et comme d'une chose dont tout le mérite me revienne. Or, voilà surtout à quoi nous tenons dans

nos relations avec autrui. Nous aimons qu'on sache que nous existons, et que, même dans ce simple fait d'exister, nous sommes pour quelque chose, alors que nous n'y sommes absolument pour rien. Nous aimons que notre nom sonne bien aux oreilles des autres, et qu'il passe de bouche en bouche, avec des murmures d'admiration. Nous aimons qu'on nous témoigne toutes sortes d'égards et que, sans remonter plus haut que nous, on nous accorde que nous sommes d'une essence supérieure aux autres. Nous aimons qu'on s'extasie devant « nos grâces » si nous jouons à l'aztèque : devant la force de nos muscles si nous jouons à l'athlète ; devant notre science ou nos reparties, selon que nous jouons au profond ou au bel esprit ; devant la puissance de notre volonté, si nous jouons au héros. Or tous, plus ou moins, devant le monde, nous jouons tous ces jeux à la fois. Il est donc naturel que l'humilité n'ait pas le don de nous plaire, puisqu'elle nous oblige à être réservé sur un terrain où nous ne demandons qu'à nous produire ; à nous oublier nous-même, alors que notre plus grande ambition est que tout le monde pense à nous ; à ne pas parler de nous, quand nous n'avons pas de plus impérieux désir que celui d'en parler, afin qu'à leur

tour les autres en parlent ; à nous détacher de nous, au moment où nous y sommes le plus attachés, et désireux qu'on s'y attache ; à nous tenir à notre place, quand nous ne trouvons jamais assez considérable celle que nous occupons, fût-ce aux dépens de Dieu et du prochain. Nous en voulons uniquement à l'humilité d'étouffer en nous ce besoin d'enflure qui nous travaille le cœur, et en vertu duquel nous voulons toujours paraître plus grand que nature. C'est l'éternelle histoire du geai qui se pare des plumes de paon, et essaye de faire la roue. Notre unique maladie au fond, celle dont nous nous mourons tous les jours, avec des airs de vivre, je l'appellerai une *hypertrophie du moi*. Puisque c'est là une maladie, il faudrait savoir gré a l'humilité d'y porter remède, et reconnaître qu'elle est, de ce chef, une vertu vivifiante. L'humilité, en effet, quoique mortifiante, n'a pas pour but de supprimer notre moi, mais de le maintenir en place. Elle ne nous empêche pas de nous développer; mais elle tient à ce que ce développement soit normal, et s'effectue en Dieu, non en dehors de Dieu. En réalité, nous n'aimons pas l'humilité pour les raisons de fond que je viens de dire. Mais nous l'aimons encore moins pour certaines raisons de surface,

et, par exemple, parce que nous la confondons souvent avec ses contrefaçons. L'humilité n'est pas l'hypocrisie : elle n'est pas non plus le mensonge : elle ne s'identifie même pas aux humiliations. Sous prétexte que vous n'avez pas à faire inutilement l'éloge de votre moi en public, il ne s'ensuit pas que vous deviez vous diminuer à plaisir devant les autres. Si vous êtes intelligent, et que l'occasion se présente de le montrer, ou de l'entendre dire, montrez-le, ou reconnaissez-le, mais l'humilité vous donnera la manière. S'il est évident que, grâce à Dieu, vous pouvez beaucoup, il suffira de sous-entendre, et au besoin de l'avouer, que sans Lui vous ne pourriez rien. Je n'aime pas énormément non plus les gens humbles qui, sous prétexte d'humilité, sont toujours en quête d'humiliations. Tant de personnes trouvent leur compte à être humiliées, parce qu'on s'occupe d'elles, qui éprouveraient du dépit à être complètement délaissées et méconnues ! Ce sont ces contrefaçons de l'humilité qui la déprécient auprès des gens sincères. Mais l'humilité n'est pas responsable des abus qu'on fait d'elle. Elle n'en reste pas moins, sous sa forme mortifiante, une vertu de vie, puisque tout son but est de nous tenir sans cesse en relation avec l'auteur même de la vie, de façon à donner toute notre mesure.

§ II

Si l'humilité chrétienne avait uniquement pour résultat de nous maintenir à notre place, dans nos rapports avec Dieu et avec autrui, ce serait déjà quelque chose. Mais, bien comprise, elle réalise précisément ce que nous sommes tentés de rechercher en dehors d'elle et contre elle, c'est à savoir de nous élever jusqu'à Dieu. En tous cas l'humilité de l'esprit, qui consiste à soumettre notre ignorance à la science de Dieu, a pour effet de nous faire participer à cette divine science. Elle ne nous *mortifie* que pour nous *vivifier*. Dans ce sens, la Foi chrétienne par laquelle nous adhérons à la parole de Dieu, et donnons notre adhésion à des vérités qui nous dépassent, est l'acte le plus *humiliant*, et le plus *intelligent* tout ensemble. Il nous rabaisse, mais c'est pour nous élever. Il marque nos limites, mais c'est pour les supprimer. Il accuse notre ignorance, mais c'est au bénéfice de notre savoir.

L'intelligence de l'homme constitue sa spécialité. Aussi bien est-ce ce qu'il a de plus cher, et ce à quoi il tient le plus. Lui demander d'être humble sous ce rapport, c'est presque lui

demander l'impossible. Or, l'humilité chrétienne pousse jusque-là ses exigences. Elle nous demande, non pas de reconnaître que nous ne sommes pas intelligents, mais de reconnaître que cette intelligence a des bornes ; qu'au-delà du savoir humain, s'étend le champ illimité de la science divine ; qu'à l'encontre des vérités que nous comprenons, il y a relativement à nous des vérités incompréhensibles ; que ces vérités-là, il nous faut les accepter sans les comprendre, sur la parole de Dieu ; que notre salut est à ce prix. Ce sont là, avouons-le, des exigences mortifiantes. Rien, en effet, n'est impérieux comme notre besoin de voir, et aucune joie n'équivaut en vitalité la joie intellectuelle de voir la vérité. J'en conclus que rien n'est plus contraire en ce sens à nos tendances intellectuelles que de ne pas voir, ni aucune souffrance plus poignante que celle qui résulte d'un contact de l'intelligence avec une vérité invisible. Aussi bien la mortification de l'esprit est-elle plus douloureuse que la mortification de la chair. Mais elle est d'autant plus vivifiante. Car, au prix de cette souffrance, notre connaissance, sinon notre vision de la vérité, s'étend à l'infini. Sans voir Dieu, nous savons ce qu'Il est. Sans avoir la démonstration des plus grands problèmes qui se posent

à l'esprit humain, nous en connaissons la solution. Nous savons qui nous sommes, quelle est notre origine, quelle sera notre destinée. La mortification de la chair, en tuant en nous l'animal, permet à l'homme de mieux vivre. La mortification de l'esprit, en y tuant l'orgueil, permet à l'homme de vivre comme Dieu. Qu'on ne dise donc pas de l'humilité qu'elle est une vertu déprimante. Loin de nous déprimer, elle nous exalte. Elle ne nous remet à notre place, que pour nous permettre finalement de nous élever jusqu'à Dieu !

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LA MORTIFICATION DE LA VOLONTÉ

Messieurs,

Le caractère chrétien est synonyme de force. Un chrétien de caractère doit être un homme dont la force morale est poussée à sa limite. Or, la limite de la force, nous l'avons vu, consiste à utiliser la mort elle-même, comme moyen de vie ; à n'avoir pas peur de vivre par peur de mourir ; ou du moins à mourir en partie, pour ne pas mourir tout entier. C'est ainsi que la *mortification de la chair* permet à l'âme de vivre d'une vie plus intense. Il en va de même de la *mortification de l'esprit*. Je voudrais vous montrer aujourd'hui que la *mortification de la volonté* bien entendue, ce qu'on appelle l'obéissance chrétienne, est le dernier mot de la vie spirituelle, l'expression ultime de la force de caractère. De prime abord, cela semble une ga-

geure; rien n'est cependant plus exact. Comment donc l'obéissance, qui est par excellence la vertu des enfants, peut-elle être décemment représentée comme la vertu par excellence de l'homme fait ? Comment la vertu des faibles devient-elle tout à coup la vertu des forts ?

§ I

Il est vrai, l'obéissance est la vertu des enfants, et, à ce titre, elle est la vertu des faibles. Mais qui ne voit de suite que c'est pour permettre à ces enfants de sortir de leur faiblesse, et d'acquérir de la force ? L'enfant, c'est la faiblesse, l'indigence même. Au point de vue physique, il ne peut marcher sans appui. Pareillement au point de vue intellectuel. Sa petite intelligence est une table rase où tout est encore à écrire. Pour qu'elle s'assimile les éléments de la connaissance, elle doit en quelque sorte les mendier au dehors. Les autodidactes sont rares parmi les enfants, et encore s'il en est qui font eux-mêmes leur éducation intellectuelle, c'est à la condition de se servir de tout ce qui a été dit, ou écrit, ou pensé avant eux. J'en conclus que la docilité de l'esprit, qui est la forme intellectuelle de l'obéissance, s'impose aux enfants,

et que c'est une force, puisque le seul moyen de les arracher à leur indigence, de remédier à leur faiblesse. Si maintenant nous passons de l'ordre intellectuel à l'ordre moral,nous constaterons encore les mêmes phénomènes. L'enfant ne sait rien de la vie, ayant à peine vécu. Qui donc lui apprendra à vivre ? Ceux qui autour de lui ont charge de son âme. Mais encore faut-il que l'enfant leur obéisse. L'obéissance est donc bien, à tous les points de vue, une condition de la vie.

Malheureusement, les enfants ne comprennent pas cela. D'abord, parce qu'ils ne sont pas assez intelligents ; et ensuite, et surtout, parce qu'ils n'ont pas encore de volonté.

Même les plus intelligents parmi les enfants ne le sont pas,dans la mesure où ils croient l'être. Le fait seul de croire que déjà ils savent tout, à un âge où ils ne savent rien, empêche leur intelligence de s'épanouir, et leur science de s'accroître. Or, il n'y a rien de plus suffisant qu'un enfant qui, bien doué, commence d'apprendre. Le jour où il sait lire et écrire, il n'est pas loin de penser qu'il a fait le tour du monde intellectuel. Cette disposition d'esprit est justement en raison inverse de l'obéissance. Allez donc persuader à ces petits êtres, tout

pleins d'eux-mêmes, qu'ils ne sont pleins que de cela, que leur cerveau est vide. Ils ne vous écouteront pas, mais ils vous désobéiront, et leur désobéissance sera la cause de leur ignorance, de leur faiblesse intellectuelle. J'en conclus, par contre, que l'obéissance bien comprise est une force, puisqu'elle est une source de connaissance, et la seule, lorsqu'il s'agit d'une intelligence d'enfant.

Toutefois l'obéissance répugne plus encore aux enfants, parce qu'elle est une mortification de la volonté, que parce qu'elle en est une de l'esprit.

La volonté, dans l'enfant, n'existe qu'à l'état embryonnaire. Elle est comme un germe qu'une foule de passions naissantes étouffent, et empêchent de s'épanouir. Ce n'est donc pas sur cette volonté en germe que l'enfant peut s'appuyer pour mater ses passions, ou les diriger. Il est bien plutôt porté à s'abandonner aux élans de ces dernières, à leur obéir. Or, l'obéissance — j'entends la vertu d'obéissance — n'a pas d'autre but que de réagir contre le courant désordonné et capricieux de ces passions auxquelles l'enfant s'abandonne d'instinct, et de façon à permettre à sa volonté de se fortifier, de mûrir. Pour ce petit être qui ne demande qu'à se laisser vivre,

elle est une mortification. D'où cette répugnance à obéir que l'on constate chez les enfants, à moins qu'il ne s'agisse d'enfants obéissants par « tempérament », incapables de faire l'effort de désobéir. Il reste donc que l'obéissance soit la vertu des enfants, mais que les enfants s'en éloignent, parce qu'ils n'en comprennent pas la raison d'être, ni la force, et aussi parce que c'est une vertu mortifiante, qui les fait mourir à eux-mêmes.

§ II

Vous allez m'objecter, Messieurs, que si l'obéissance est la vertu des enfants elle doit le rester, et que je n'ai pas à la prêcher à des jeunes gens qui déjà se piquent d'être des hommes.

A cela je réponds, que tout homme, si homme soit-il, ne cesse pas de ressembler aux enfants par quelque endroit, et que, de ce chef, l'obéissance s'impose à lui. J'ajoute que le chrétien plus encore est tenu d'obéir, parce qu'à l'égard d'une foule de choses, et principalement dans ses rapports avec Dieu, il est dans la situation de l'enfant. Ce n'est pas flatteur pour notre amour-propre, mais notre amour-propre n'a rien à voir ici. La question est beaucoup plus

haute. C'est une question d'intelligence et de volonté ! Je m'explique.

L'Université de Louvain compte plus de deux mille étudiants. Chacun d'eux vient ici, je pense, avec l'idée arrêtée d'apprendre ce qu'il ne sait pas encore, penser et vivre. Mais pour apprendre à penser, il faut savoir obéir ; il faut de la docilité d'esprit. Seul, l'homme qui, par hypothèse, aurait fait le tour de la pensée, serait dispensé d'obéir. Or, en fait d'homme, je ne connais que Dieu qui réalise cette condition. L'obéissance, sous cette forme, est donc bien une vertu humaine, et la plus intelligente, puisque l'intelligence ne se développe qu'en se soumettant à ses lois.

Toutefois la pensée n'est pas le tout de l'homme. Un homme doit encore et surtout apprendre à vivre. Etes-vous si sûrs de vous, Messieurs, que sur aucun point qui intéresse votre vie d'âme, vous n'ayez plus besoin d'obéir ? Les chemins du devoir sont-ils si clairs, et votre volonté si affermie, qu'en aucun cas le recours à l'autorité ne vous soit nécessaire, ou tout au moins utile ? Supposons même que vous en soyez là, et que personnellement, tant votre conscience est éclairée et votre volonté forte, vous ne releviez de personne. Vous ne nierez

pas cependant que vous faites partie d'un corps social, d'une Université, d'une Nation, de l'Eglise, et qu'à ce titre il y a des intérêts généraux qui priment votre intérêt individuel ? Est-ce que, à l'égard de ces intérêts, vous vous croyez absolument indépendants ? Seriez-vous de ceux qui estiment qu'en aucun cas l'intérêt individuel ne doive baisser pavillon devant l'intérêt général ? Non, n'est-ce pas ? Dans ce cas, sous peine d'être inintelligents, vous êtes tenus à l'obéissance. L'intérêt général est en effet confié à l'autorité compétente. Or, celle-ci peut avoir, en vous commandant certains actes, ou en en défendant d'autres, des raisons que *personnellement* vous ne saisissez pas. Rien que du point de vue intellectuel, vous devez donc obéir, c'est-à-dire que l'obéissance, dans ce cas, est le seul moyen intelligent que vous ayez de vivre moralement. Cette mortification de votre volonté, en d'autres termes, apparaît nettement comme le seul moyen de vie. Votre volonté se fortifie en se soumettant. Votre indépendance s'affirme dans cet acte de dépendance, car vous ne dépendez de l'autorité qu'en vous arrachant à votre ignorance, à vos caprices. Vous élevez votre vouloir à la hauteur du vouloir social. Vous lui donnez son amplitude et sa fécondité.

Malheureusement, à votre âge, on admet difficilement cette mortification de la volonté. Car à votre âge — et c'est en cela que vous ressemblez aux enfants — on se croit déjà en état de tout juger, et on n'aime pas, là où on voit autrement que les autres, se soumettre à leur jugement. Il n'y a rien qui froisse plus notre besoin d'indépendance, et notre démangeaison de personnalité.

Toutefois, les raisons morales, plus encore que les raisons intellectuelles, nous rendent l'obéissance insupportable. Il arrive en effet, que les personnes qui représentent l'autorité n'ont pas notre sympathie, pour toutes sortes de motifs, mais dont le principal est qu'elles incarnent l'autorité. Nous leur trouvons une infinité de défauts ; elles ne nous paraissent pas intelligentes ; elles ont de petits côtés ; elles ne sont pas des héros. Alors, quand elles nous imposent des choses qui nous froissent, nous jugeons de leur autorité d'après leur personne, et nous la critiquons en conséquence, et sur tous les tons, et par tous les moyens. Puisque vous êtes intelligents, et que par ailleurs vous avez la foi, Messieurs, je vais vous donner une recette d'obéissance pour tous ces cas de conflits entre l'autorité et la personne qui la détient. Toute autorité, en

dernière analyse, vient de Dieu, ne vaut que par cette origine. Il s'en suit que, dans l'autorité qui commande, toutes les fois que ses commandements ne sont pas en opposition formelle avec les commandements de Dieu, nous devons voir Dieu. Cependant, me direz-vous, si la personne est cousue de défauts? Raison de plus pour voir Dieu en elle! Car c'est le propre de Dieu de faire quelque chose avec rien. S'il permet que, dans certains cas, l'autorité soit entre les mains de personnes qui ne paraissent pas désignées à cet effet, c'est pour mieux affirmer son droit à nous commander Lui-même, son droit de Dieu, exclusif du droit des autres, qui n'ont d'autorité que par Lui.

A ces hauteurs, l'obéissance est bien le dernier mot de la force, car elle assimile notre volonté à la volonté de Dieu. Elle nous permet de faire ce que Dieu veut, et communique de l'infini à notre vouloir.

Que ce soit les autorités académiques qui nous commandent, ou les autorités civiles, ou les autorités ecclésiastiques, nous n'obéissons pas aux personnes qui détiennent momentanément cette autorité, mais à Dieu seul. Nous ne nous soumettons qu'à l'Infini, et, dans l'impossibilité où nous sommes de nous ap-

puyer sur nous-même, nous mettons tout notre esprit et notre fierté à ne nous appuyer que sur Dieu.

Et nous voici revenus, après un assez long détour, à notre point de départ. Notre-Seigneur, en effet, a dit : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux.» Par rapport à Dieu, tous, qui que nous soyons, nous sommes des enfants, l'indigence et la faiblesse même. Sans Lui, nous ne pouvons rien ; avec Lui, nous pouvons tout. Peu importe les intermédiaires dont Il se sert pour nous exprimer sa volonté ; sa volonté seule importe, et il faudrait être bien « enfant » pour ne pas le comprendre, et n'en pas accepter les conséquences. A coup sûr, cette soumission est *mortifiante*, mais elle est encore plus *vivifiante*. Car, en nous faisant mourir à nous-même, elle-nous permet de vivre de Dieu.

A une époque où, de tous côtés, l'autorité est battue en brèche, je vous demande, à vous étudiants catholiques, d'être des jeunes gens obéissants, et plus tard des hommes, et des chrétiens qui sachiez obéir. Ne donnez jamais ce spectacle de croyants qui font passer leurs petits intérêts personnels avant les intérêts généraux de la société ; qui méprisent l'autorité, par mépris de la

personne ; qui jugent tout de leur point de vue, au lieu de s'élever au point de vue de Dieu. L'obéissance est la vertu des foules, comme elle l'est des enfants, puisque les foules sont essentiellement enfants. Sans elle, les peuples courent à l'anarchie ; avec elle, ils vont à la victoire. Sans elle, ils végètent ; avec elle, ils vivent; ou, si l'obéissance les meurtrit, c'est afin de les faire mieux vivre.

VINGTIÈME CONFÉRENCE

LE PRAGMATISME SURNATUREL

Messieurs,

L'idéal chrétien se réalise en nous au moyen des vertus chrétiennes, ou mieux encore, les vertus chrétiennes sont l'Idéal chrétien à l'état concret, et pour ainsi dire *vécu ;* elles sont cet idéal *en action*. Le chrétien vertueux est le chrétien idéal. Or, l'idéal chrétien consiste, nous l'avons assez répété, à ressembler à la divinité. Réaliser son idéal, c'est donc pour un chrétien diviniser sa vie, faire descendre Dieu en soi, ou s'élever jusqu'à Lui. Et puisque cette réalisation s'opère, moyennant les vertus chrétiennes, il suit de là que ces vertus sont en nous comme autant de participations du divin, qui perfectionnent notre nature, et nous font semblables à Dieu. Il paraît bien au premier abord que l'acquisition de ces vertus divines soit le dernier mot de l'E-

ducation *chrétienne* du caractère. Cependant cela n'est pas. Un chrétien de caractère peut se flatter d'être plus riche encore d'énergies surnaturelles. Lorsque Dieu, en la personne de son Saint-Esprit, vient « habiter en lui », selon le mot de l'Ecriture, il y vient à coup sûr avec le cortège de *vertus*, mais aussi les mains pleines de *dons* spéciaux, que l'Eglise, pour cette raison, appelle les dons du *Saint-Esprit*. Que faut-il entendre par ces *dons*, et quel est leur véritable rôle dans la vie chrétienne ?

§ I

Au risque de vous étonner, Messieurs, je déclare que jamais question ne fut plus actuelle, ni réponse plus urgente. C'est, transportée dans l'ordre surnaturel, mais avec toutes les garanties que nous donne la Foi, la question même posée de nos jours par certains modernistes que volontiers j'appellerais les « mystiques de l'action ». Voici en deux mots leur théorie. Spéculativement parlant, nous ne connaissons rien de l'ordre naturel ; ni, à plus forte raison, de l'ordre surnaturel. Notre intelligence a ceci de particulier qu'elle déforme tout ce qu'elle touche. Il n'y a de réalité que dans nos impressions fugitives

et changeantes, et cette réalité même, dès qu'on l'analyse, s'évanouit. Le monde de la réalité, et le monde de la pensée, sont deux mondes à part entre lesquels les communications sont toujours ou interrompues, ou faussées. Cependant si nous sommes dans l'impossibilité de *penser* le monde, de le connaître au point de vue spéculatif, pratiquement nous devons *agir* dans ce monde, puisque nous y sommes embarqués. *Agir*, voilà précisément le remède à notre ignorance. Nous ne perdrons pas notre temps à vouloir connaître la réalité, nous nous efforcerons de la vivre, sous toutes ses formes. Ce que notre pensée est impuissante à nous révéler, notre action nous le révélera. Au lieu d'une connaissance spéculative, artificielle, et stérile, du réel, nous en aurons une connaissance pratique, naturelle, et féconde. Pareillement, au point de vue surnaturel. Nous n'essayerons pas d'atteindre la vérité révélee, par des preuves d'ordre intellectuel, scientifique. Ainsi envisagée, la vérité divine nous échappe totalement ; elle est hors de nos prises. Mais, admis que cette vérité nous a été révélée, nous tâcherons d'en acquérir la preuve — une preuve personnelle — en la vivant, en lui faisant rendre sa valeur de vie.

Dans son admirable et substantielle Encycli-

que « Pascendi » sur le Modernisme, le Pape a fait bon marché de cette théorie « agnostique », qui ne tend à rien de moins qu'à supprimer le *fait social* de la révélation, et à releguer dans le domaine des chimères les preuves scientifiques que l'Eglise prétend avoir de sa mission civilisatrice.

Cependant, si le problème de *l'action* a été mal posé et mal résolu par les modernistes, au point qu'il est devenu une hérésie, j'estime que nos grands théologiens, saint Thomas, en particulier, l'ont jadis posé d'une façon orthodoxe, et, appuyés sur les enseignements de l'Eglise, résolu d'une façon originale. Le problème se posait en ces termes à leur esprit. On ne peut nier que le fait de la révélation puisse être démontré scientifiquement, ni que l'Eglise catholique ait reçu du Christ la mission d'enseigner officiellement toutes les nations. Conséquemment nous devons croire tout ce que l'Eglise croit, et enseigne. Mais l'Eglise, par contre, n'a jamais enseigné, ni défini, que tel ou tel chrétien eût la Foi. Comment donc estimerai-je personnellement que je l'ai, que je suis un *croyant*, dans le sens catholique du mot? Sans doute en me souvenant que Dieu, de loi ordinaire, ne refuse point sa grâce aux âmes de

bonne volonté, et en me fiant à la mienne. Mais tout de même, à cette certitude d'ordre général, qui vaut pour tous les fidèles, ne puis-je ajouter une certitude particulière, qui ne vaille que pour moi ? La question, vous le voyez, Messieurs, est capitale et mérite une réponse. Or la réponse est que tout chrétien peut acquérir, concernant sa foi, une sorte de certitude *expérimentale*, à la seule condition d'en vivre, autrement dit, d'avoir la charité, et d'en informer tous ses actes.

Mais comment la Charité, qui est par essence une source d'énergie, peut-elle devenir en même temps un foyer de lumière? Pour le comprendre, rappelons-nous la distinction que j'établissais à l'instant entre la connaissance spéculative et la connaissance pratique. Par la Foi, nous connaissons Dieu spéculativement, tel qu'Il s'est révélé à l'humanité en général. Par la Charité, nous Le connaissons pratiquement, tel qu'Il se révèle à chacun de nous en particulier. Le Dieu que nous atteignons par la Charité n'est pas seulement Celui qui se cache dans les définitions dogmatiques, et, malgré tout, nous demeure transcendant, mais bien le Dieu qui habite personnellement en nous, et fait de notre âme sa demeure. Entre le pécheur qui n'a qu'une Foi *morte*, et le juste qui *vit* de sa Foi, il existe de ce

point de vue un abîme. Celui-là n'atteint Dieu, pour ainsi parler, que par le dehors ; celui-ci l'étreint au-dedans. De Dieu à l'âme du pécheur, il n'y a qu'une relation de surface, et toute intellectuelle : du Saint-Esprit à l'âme du juste, s'établit une relation de fond et d'ordre vital. La Foi suffit au premier, elle ne suffit pas au second. Cependant la difficulté reste entière, semble-t-il? Car comment comprendre que la Charité qui est essentiellement une *force*, soit aussi une *lumière*?

Aussi bien ne disons-nous pas que la Charité par *elle-même* nous permette de voir le Dieu qui vit en nous, mais bien qu'elle est la source de lumières, qui nous mettent à même de constater sa présence. Et encore faut-il nous entendre sur la nature de ces divines lumières, que l'Eglise appelle les « dons du Saint-Esprit », et sur la façon de voir Dieu qu'elles déterminent. Car autre chose est la connaissance qui procède de l'amour, et autre celle qui résulte du contact de notre intelligence avec la froide réalité. Les dons du Saint-Esprit — même ceux qui sont apparemment intellectuels, comme les dons d'intelligence, de science, et de sagesse — ne nous font pas voir Dieu de façon *évidente*, ni même conclure *logiquement* à sa présence en nous. Ils nous donnent plutôt l'instinct de cette présence, et

comme une certitude expérimentale, d'ordre vital et affectif, que Dieu est là, dans notre cœur, où il se donne à nous, pour que nous nous donnions à Lui.

Considérez ce qui se passe dans le domaine des affections terrestres. Quand nous aimons vraiment quelqu'un, l'amitié que nous lui portons ne nous permet-elle pas de le mieux connaître, de deviner ses besoins, et d'apprécier à leur véritable valeur les relations d'âme que nous entretenons avec lui ? N'y a-t-il pas comme un sens de l'amitié qui nous en dit plus long, quoique de façon obscure, sur sa vie intérieure, que les analyses intellectuelles les plus détaillées ? N'apprenons-nous pas sur son compte des choses que l'intelligence toute seule, non influencée par le cœur, serait impuissante à soupçonner ?

Ainsi en va-t-il de la Charité que « le Saint-Esprit a répandue en abondance dans nos cœurs », et qui nous met en contact direct, vivant, avec Lui. Elle suscite dans notre intelligence, dans notre volonté, et jusque dans nos puissances sensibles, de ces instincts lumineux, de ces intuitions profondes, de ces *certitudes* spéciales qui, sans nous dévoiler Dieu, nous font, pour ainsi parler, *expérimenter* sa présence en

nous, *deviner* qu'Il y habite, et *sentir* que rien ne saurait prévaloir contre un fait de ce genre. Telle est, Messieurs, esquissée dans ses grandes lignes, la doctrine du *pragmatisme surnaturel*.

Nous ne soutenons pas, au nom de cette doctrine, que l'intelligence, éclairée par la Foi, soit impuissante à connaître Dieu spéculativement. Au contraire nous prétendons que cette connaissance-là est préalablement requise à toute autre, et qu'aucune autre n'a de valeur que sous son contrôle. Mais nous ajoutons que cette connaissance spéculative de Dieu, par la Foi, peut fort bien se fortifier d'une connaissance pratique, expérimentale, dont la Charité est le *principe*, et les dons de l'Esprit le *moyen*. En un mot, nous avons la conviction que le fait d'aimer Dieu de Charité est, *à sa façon*, tout aussi révélateur de sa présence en nous, et des mystères qu'elle implique, que celui de croire en Lui.

« Si quelqu'un m'aime, a déclaré Notre-Seigneur, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera : nous viendrons en lui, et nous y établirons notre demeure (1). » Saint Paul ne faisait que commenter cette magnifique parole, lorsqu'il écrivait que nous sommes les *temples* du

1. *Évangile selon S. Jean*, ch. XIV, v. 23.

Saint-Esprit. Selon l'Apôtre, le Saint-Esprit habite donc chez nous comme dans un temple. Il s'y tient, toute proportion gardée, ainsi que Jésus-Christ au Tabernacle. De sept dons, il y organise comme un clavier aux jeux multiples, et Lui, le doigt de Dieu — *digitus Dei* — le souffle inspirateur, l'Orphée divin, qui connaît tous les secrets de ce clavier, s'apprête à nous les révéler. « Sous son inspiration frémissent les tou-
» ches de l'âme régénérée, et c'est alors un con-
» cert sans pareil où s'entrecroisent les énergi-
» ques accords des Vertus, et les vibrations eni-
» vrantes des Dons. Cependant, à mesure que
» se déploient, à l'oreille attentive de l'âme juste,
» les divines harmonies, surgissent, montent et
» s'échafaudent, en un moment sublime, les
» décisions lumineuses, les actions justes, les
» résolutions viriles, les chastes sacrifices, les
» saintes appréhensions, les courageuses atta-
» ques, et les patiences indicibles, les pieuses
» affections, les prudents conseils, les pleurs de
» la science, les ravissements de l'intelligence,
» enfin les enthousiasmes de la sagesse (1). »

Vous plaît-il, Messieurs, que nous les reprenions l'un après l'autre ces accords, que nous

1. Gardeil, A.: *Les dons du S. Esprit*; Introduction.

essayions de les analyser, de les résoudre, de jouir de leur sonorité, et de voir ceux d'entre eux qui s'adaptent le mieux à notre tempérament surnaturel? En fait de concerts spirituels, je n'en connais pas de plus suave, de plus intime, ni qui repose mieux des bruits du dehors, ou des angoisses du dedans.

§ II

Le don de crainte, qui commence la série, n'a rien d'attrayant au premier abord. Il semble plutôt qu'il rende une note funèbre, celle de la peur. Mais tout dépend de la façon de l'entendre. Une âme chrétienne, habituée à saisir les harmonies divines, ne se trompera jamais sur ce point délicat. Elle distinguera toujours entre la crainte de Dieu, qui est un don de l'Esprit, et ne résonne qu'à l'oreille attentive des justes, et la peur de Dieu, qui épouvante les pécheurs.

On rencontre parfois, dans le monde, de ces âmes privilégiées, qui ont au plus haut degré le souci de l'équité, et sont par-dessus tout respectueuses des droits d'autrui. Avant d'aimer, et d'obéir aux élans d'une charité ardente, elles sont surtout préoccupées de ne pas nuire, de ne pas poser un acte, esquisser un geste, ou prononcer

une parole qui puisse blesser quelqu'un. Et quand, au point de vue surnaturel, elles se trouvent en présence de Dieu, de tous ses attributs merveilleux celui qui les frappe le plus, et en quelque sorte les hypnotise, c'est l'attribut de justice. De là leur crainte d'y porter atteinte. Et cette crainte est un don de l'Esprit. Elle s'exprime par ses délicatesses infinies, et fait germer dans le cœur cette fleur exquise qu'on appelle le respect, et dont le parfum un peu sévère plaît tant à Dieu.

Le don de crainte appelle le don de force. En effet, l'âme qui craint Dieu, n'a plus peur de rien. *Surtout elle n'a pas peur de vivre par peur de mourir*. Je vous l'ai souvent fait remarquer, Messieurs, nous vivons à une époque d'anémie morale, où les grands caractères sont rares, où les forts sont clairsemés. Nos tempéraments maladifs ont pris le pas sur notre volonté, et l'ont étiolée. Nous nous mourons d'épuisement. Les moindres difficultés nous irritent. La vie chrétienne, ramenée à ses actes les plus simples, au devoir quotidien, nous trouve lâches. Nous ne sommes ni des chrétiens d'attaque, ni des hommes de patience. Qui remédiera à cet état de choses ? A coup sûr la vertu de force. Mais cette vertu même, que Dieu infuse en nous avec la

grâce,est si difficile à entretenir ; elle réclame tant d'énergie et de persévérance ! Aussi bien le Saint-Esprit met-il à notre disposition le don de force, qui aide puissamment à conserver la vertu et supplée à sa faiblesse, dans les circonstances difficiles. C'est principalement le don de force qui a fait couler le sang des martyrs, et les a mis à même de courir au-devant de la mort par besoin de vie. Ne demandez pas au Saint-Esprit de dresser pour vous l'échafaud, Messieurs, ni d'allumer le bûcher. Si le martyre vous tente, que ce soit d'abord sous la forme de la tâche quotidienne, du devoir à accomplir. Mourez, soit, mais à vous-même, à vos aises, à vos mauvaises passions, à votre amour-propre, et pour le reste, abandonnez-vous à Dieu.

Le meilleur moyen d'échapper à l'effroi qui pourrait naître de la crainte mal entendue, et de devenir forts en face des difficultés de la vie, c'est encore de nous attacher à Dieu par les liens d'une piété solide et de bon aloi. Nous l'oublions trop ! Notre piété gagnerait à s'étaler moins en surface, à s'ouvrir plus en profondeur. Trop d'intermédiaires nous éloignent de Dieu ; trop de formules nous voilent sa face. Il y a un proverbe qui dit : « Mieux vaut s'adresser au Bon Dieu qu'aux saints ! » Franchement ce pro-

verbe a raison, s'il s'agit du culte à rendre à Dieu. Ne pensez-vous pas, Messieurs, qu'on ait de nos jours retourné l'adage, et qu'à force de s'adresser aux saints, on n'ait un peu oublié Dieu? Le don de piété vous permettra de remedier à cet état de choses. Si vous vous livrez à ses divines suggestions, il aiguisera en vous le sens de la prière, et vous fera mettre un peu plus d'ordre dans vos dévotions : Dieu d'abord, les saints ensuite. Ceux-ci sont trop intelligents et trop délicats pour vous en vouloir, et votre âme ne pourra qu'y gagner.

Toutefois il ne suffit pas d'être fort en ce monde, fût-ce d'une force divine. Toute force pour être vraiment féconde, a besoin être éclairée. Voilà pourquoi nous rencontrons le « conseil », parmi les dons du Saint-Esprit. Ne ressemblons pas, Messieurs, dans la lutte pour la vie, à ces chevaux de sang superbes, mais indomptés, qui ne supportent pas le frein, et vont donner de la tête contre le premier obstacle. Mettons un frein dans notre bouche, je veux dire un peu de lumière dans notre conduite. N'agissons pas à l'aveugle, sous le coup de nos instincts, de nos passions, de nos nerfs, simplement pour le plaisir d'agir. De la prudence et encore de la prudence ! C'est une vertu surnaturelle, mais c'est

aussi un don du Saint-Esprit. Certes les gens de zèle ne font pas défaut. D'où vient cependant que leurs efforts sont souvent stériles ? Cela tient en grande partie à leur manque de prudence. Ils ne s'inspirent pas assez des conseils que le Saint-Esprit suggère à toute âme qui l'interroge, et l'écoute avant d'agir.

Voici venir maintenant une autre série de *dons*, qu'il suffit parfois d'énoncer pour dérouter bien des chrétiens. Je veux parler des dons de science, d'intelligence et de sagesse. Ces grands mots nous effrayent. Nous en forçons le sens.

La science, en effet, dont il s'agit ici, n'a rien de commun avec la science humaine, philosophique ou théologique, qui est le privilège des docteurs. C'est une science divine, qui peut devenir le lot de tous les chrétiens. Le Dieu qu'elle poursuit, et qu'elle atteint, n'est pas le Dieu abstrait des philosophes, qui satisfait l'esprit, mais ne parle pas assez au cœur. Au contraire le Dieu que recherche le don de science, c'est avant tout le Dieu bon, dont les traces sont sensibles dans le monde ; l'Esprit d'amour, qui se penche sur les humbles, soutient les faibles, console les affligés, se fait tout à tous : le Dieu vivant et inconnu, qui nous cherche plus encore que nous ne le cherchons, qui jadis s'adressait aux foules et

avait pitié d'elles, qui disait à ses apôtres : laissez venir à moi les petits enfants, qui s'entretenait avec la Samaritaine, pardonnait à la femme adultère, purifiait le cœur de Madeleine, ouvrait le ciel au bon larron. Voilà le Dieu que nous fait découvrir le don de science, et dont tous nous pouvons constater en nous la présence aux effets qu'elle produit.

Cependant tout petit qu'Il se fasse, et à raison même de cette petitesse, ce Dieu reste mystérieux. Il s'enveloppe de voiles qui le dérobent à nos regards. Comment le Créateur a-t-Il pu tant aimer sa créature ; comment le Dieu terrible s'accommode-t-Il de notre pusillanimité : comment le Dieu fort prend-Il en pitié notre faiblesse ; comment la lumière éternelle jaillit-elle en face de notre aveuglement ; comment la Vérité même vient-elle remédier à notre ignorance? Autant de questions qui demeureraient insolubles, sans le don d'intelligence.

Ainsi que nous l'avons expliqué, Messieurs, ces dons du Saint-Esprit ne nous montrent pas Dieu, mais ils nous font deviner sa présence. Ils nous donnent sur sa vie intime et sur nos rapports avec Lui des intuitions spéciales, une sorte de certitude expérimentale. Le don d'intelligence, par exemple, est plutôt un flair qu'une vision. Grâce à lui nous sentons que notre Foi

n'est point vaine, et nous devinons l'inanité des coups qu'on lui porte. Les persécuteurs d'autrefois s'étonnaient que de simples femmes, ou des enfants auxquels ils tendaient des pièges, fissent à leurs questions de merveilleuses réponses. Sainte Catherine d'Alexandrie, à peine âgée de quinze ans, confondit par son assurance tous les philosophes qui s'attaquaient à sa Foi. C'était l'Esprit-Saint qui parlait en elle, par le don d'intelligence !

Aucun don ne nous est plus nécessaire aujourd'hui, dans une société où l'athéisme et l'incrédulité font tant de ravages. Aux sophismes du monde, aux ricanements de l'impie, aux sourires narquois du sectaire, il faut que nous répondions par des accents de Foi, où l'on sente passer cette superbe assurance que rien ne démonte, et qui est un don de l'Esprit.

Si la crainte est le commencement de la sagesse, elle n'est cependant pas la sagesse. Celle-ci est le don divin par excellence, pétri à la fois de lumière et d'amour. Elle est le don des Séraphins, de ces Anges qui répondent aux illuminations de Dieu par les flammes de la plus ardente Charité. Le sage, dans l'ordre surnaturel, ramène tout à Dieu, et s'explique tout par Dieu. A ses yeux, Dieu est le foyer incandescent dont les créatures sont autant de rayons.

Non que tout cela lui apparaisse avec évidence, mais il le devine, il en a l'intuition, l'expérience, parce qu'il aime. Sa charité lui permet de percer les voiles du mystère, et d'entrevoir, par-delà la région obscure de la Foi, le Dieu qui habite en Lui, et fait de son âme sa demeure. La charité du sage dilate son regard à l'infini, et le met à même de voir Dieu partout. L'égoïsme rétrécit le nôtre, et ne découvre Dieu nulle part.

Si nous avions un peu de charité, comme tout changerait d'aspect! Alors nous comprendrions que le monde est incompréhensible sans Dieu ; que seul l'amour de Dieu explique le monde, ses beautés comme ses ombres, ses joies comme ses souffrances. C'est voir les choses de haut que de les voir ainsi ; c'est se placer, pour les comprendre, au même point de vue que Dieu ; « c'est » être instruit par son onction, comme dit Saint » Jean, ce qui veut dire que l'âme, pleine de » l'amour de Dieu, se sent doucement et comme » onctueusement touchée par des lumières su- » périeures qui l'élèvent à une hauteur de vue » qu'elle ne se connaissait pas ; à une pureté, à » une pénétration, à une domination de son re- » gard intellectuel, qui ne semble plus être de » cette terre (1). »

1. GARDEIL, A. : *ouvr. cité.*

TROISIÈME PARTIE

L'ACTION CHRÉTIENNE ET L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE *(suite)*

ACTION EXTÉRIEURE : LE CULTE ET LES ŒUVRES

VINGT-ET-UNIÈME CONFÉRENCE

LES EXERCICES CULTUELS ET L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE

Messieurs,

La seconde partie de notre tâche est terminée. Nous l'avons consacrée à établir que *le caractère chrétien est constitué par l'ensemble des énergies divines et humaines, intelligemment et surnaturellement groupées autour de la volonté.* Sous ce mot « d'énergies », je fais rentrer à la fois les *vertus* et les *dons* du Saint-Esprit. Ce sont là, en effet, autant de principes intérieurs d'activité surnaturelle qui contribuent, chacun à leur manière, à l'éducation chrétienne du caractère.

Au sujet des vertus, j'ai essayé de fixer les rapports mutuels des vertus naturelles et des vertus surnaturelles, de noter leur influence respective sur l'orientation de notre conduite, de dégager les lois de leur rendement moral. For-

cément j'ai été amené à parler des actes extérieurs qu'elles produisent, et de la part énorme que d'ordinaire ils prennent soit à leur acquisition, — s'il s'agit des vertus naturelles ; — soit à leur entretien et à leur développement, — surtout s'il s'agit des vertus surnaturelles. Vous remarquerez cependant que je n'ai pas insisté spécialement sur ce point ; ni établi de différence essentielle entre les actes intérieurs des vertus morales et leurs manifestations extérieures. La raison en est que ces vertus se développent surtout « au dedans », dans le champ clos de la conscience. Si leur acquisition et leur développement dépendent souvent des actes extérieurs qu'elles nous font produire, elles n'en dépendent pas toujours. Un riche peut être pauvre « en esprit », et l'homme arrivé au faîte des honneurs et de la gloire, « le plus humble » des hommes.

Par contre, il existe deux vertus — *la religion* et *la charité fraternelle* — dont la pratique doit nécessairement se manifester « au dehors », et embrasse des actes extérieurs multiples et bien déterminés. La religion ne se comprend pas sans *exercices cultuels*, pas plus qu'on ne conçoit la charité fraternelle sans les *œuvres*. C'est précisément au rôle de l'*action extérieure de ces deux*

vertus dans l'éducation chrétienne du caractère que je voudrais consacrer le temps qui nous reste. De cette façon nous aurons envisagé la vie chrétienne sous tous ses aspects, et vous pourrez vous faire une idée exacte du chemin qui s'ouvre devant vous, si vous avez bien chevillé au cœur le désir de devenir des chrétiens de caractère.

Qu'est-ce d'abord que le culte, et quelle est sa raison d'être ?

§ I

Les exercices cultuels, tels que la prière, les dévotions, l'usage des sacrements, occupent une place considérable dans la religion catholique, à ce point qu'un catholique qui ne prierait pas, et, par exemple, se dispenserait sans raison sérieuse d'entendre la Messe, le dimanche, ou ne s'approcherait jamais des sacrements, ne le serait plus que de nom. Ce n'est pas à dire évidemment que la vie chrétienne se ramène tout entière à ces exerices cultuels ; mais ceux-ci n'en sont pas moins destinés, de par la volonté du Christ et de son Eglise, à influer profondément sur son cours. On ne naît à la vie chrétienne que moyennant le Baptême ; la confession per-

met d'y renaître quand on a eu le malheur de la perdre ; la communion l'entretient et la développe ; la prière la pénètre de toutes parts ; les dévotions, bien comprises, l'agrémentent ou la facilitent ; les cérémonies l'embellissent, et lui communiquent un charme sans pareil.

Malheureusement le culte catholique subit le sort de toutes les choses extérieures. Il compte des admirateurs intéressés ou inintelligents qui l'aiment *pour lui-même*, et en abusent, et des détracteurs superficiels ou irréductibles qui s'en moquent, et en dénaturent la portée, parce qu'ils ne voient rien au-delà. La vérité est entre ces extrêmes. Essayons de l'y découvrir.

Parmi les admirateurs intéressés du culte catholique, je mets au premier rang les « dilettantes », tous ceux dont l'imagination éprise de splendeur ne saurait se contenter d'une religion tout intime, et qui s'en vont demander au symbolisme des exercices cultuels ce que l'idée toute nue et le sentiment purement intérieur sont impuissants à leur communiquer en fait d'émotions religieuses. Chrétiens de bonne foi, mais sans foi véritable, ils s'arrêtent principalement au cliquetis des mots, à la beauté des gestes. Ils aiment nos hymnes, nos chants, nos psaumes, nos offices, pour la part qu'ils recèlent de

mystères et d'enchantements inexprimables. Par dessous les symboles, ils ne sont point préoccupés de rencontrer la réalité divine qui se cache. Leur excuse — pour autant qu'ils sont excusables ! — est dans cette tendance « très humaine » à s'attacher aux symboles sensibles, sans trop s'inquiéter de leur contenu.

Il est si facile en effet de se méprendre sur ses propres sentiments, d'assister aux offices avec l'arrière-pensée d'entendre de bonne musique, de goûter une belle parole, de voir se dérouler de splendides cérémonies, de respirer les parfums de l'encens, et de sentir tout son être comme se fondre sous l'impression enivrante des sensations les plus variées, auxquelles la note religieuse donne ce je ne sais quoi de mystérieux qui séduit même les incrédules.

Huysmans, qui s'y connaissait en cette matière, a joliment parlé, dans la *Cathédrale*, des morphinomanes de l'Office, de ceux qui se sont inoculé le savoureux poison de la liturgie.

Ces dilettantes ne sont pas rares à notre époque, où le besoin de jouir et d'enrichir indéfiniment la mosaïque de ses sensations revêt plutôt le caractère d'une maladie chronique. La religiosité leur tient lieu de religion. A leurs yeux, le culte catholique n'est pas le transparent mer-

veilleux dont se sert la divinité pour y projeter son ombre. Il est la lumière même, ou mieux encore le clair-obscur cher à leur âme d'artiste. De la prière, ils chérissent les formules magiques ; de la dévotion, les attitudes pâmées ; des sacrements, l'appareil extérieur ; des saints, les statues ; de Dieu, le nom ineffable ; du ciel, la perspective lointaine ; de nos cathédrales gothiques, l'harmonie des lignes, l'élancement des flèches, l'élégance des ogives, les dentelles de pierre, le flamboiement des rosaces et des vitraux ; des cérémonies qui s'y déroulent, la pompe magnifique ; des chants, le rythme souple et berceur ; des sermons, la forme littéraire ; des exercices cultuels, en un mot, le caractère symbolique, sans se mettre en peine des réalités divines sous-jacentes. Ai-je besoin d'y insister, ce dilettantisme cultuel n'est qu'une forme raffinée du sensualisme, la plus opposée à l'éducation chrétienne du caractère. Que peut-on en effet attendre, au point de vue moral, d'un chrétien qui ne voit dans la religion elle-même qu'une source de jouissance, et la soumet tout entière à ses caprices bien loin de se soumettre à ses exigences mortifiantes ?

Heureusement les professionnels du dilettantisme sont rares. Néanmoins, prenez-y garde,

Messieurs. Tout homme, et parmi les hommes, tout chrétien porte plus ou moins inconsciemment dans son cœur un petit dilettante qui sommeille. Il est si aisé, à votre âge surtout, de prendre le change sur ses propres états d'âme quand, par ailleurs, on est doué d'une imagination poétique, d'un cœur sensible, et d'un système nerveux délicat ! Alors Dieu n'est plus qu'un prétexte à émotions variées, et la vie religieuse une sorte de concert que l'âme se donne à elle-même, où elle déroule ses mélopées sans fin, charmée de chanter si bien, et dans des tonalités qui défient la concurrence. Par suite, la vie extérieure perd son charme. Elle apparaît ce qu'elle est en réalité, lorsqu'on ne l'envisage que du dehors, monotone, banale. On continue de rêver d'actions d'éclat, mais en se dispensant présentement d'accomplir sa tâche quotidienne.

J'ai rencontré des étudiants victimes de cette neurasthénie d'âme, qui n'appréciaient la religion qu'à proportion des émotions sensibles qu'elle leur procurait, et s'estimaient en état de grâce du seul fait que, dans la prière ou la réception d'un sacrement, ils sentaient vibrer en eux la nature. Ces jeunes gens sont plus à plaindre qu'à blâmer. Car, à la première heure de

sécheresse intérieure, lorsque leur besoin d'esthétique est satisfait, ou leur sentimentalité rassasiée, ils s'imaginent volontiers qu'avec l'émotion sensible Dieu lui-même s'est en allé de leur âme, et que leurs croyances se sont évanouies. Cette attitude intéressée est au surplus inintelligente.

Loin de moi la pensée de jeter le discrédit sur le rôle du sentiment en Religion, y compris le sentiment esthétique. Car la Religion est incontestablement une source inépuisable de bonté et de beauté. Mais elle est avant tout *vérité*. Or, la vérité n'admet pas qu'on se serve d'elle ainsi que d'un instrument de plaisir: au contraire, elle veut être servie. Si la lumière qu'elle projette en nous, par l'intermédiaire du culte, nous enchante, c'est bien : ne nous soustrayons pas à cette séduction. Mais cela même ne doit être qu'un stimulant, et comme une oasis, où notre âme vient se retremper et se rafraîchir en passant, afin de reprendre avec plus de vigueur la lutte pour la vie divine, et poursuivre inlassablement l'éducation chrétienne du caractère.

S'ils ont leurs amateurs, les exercices cultuels ont aussi leurs détracteurs, dont la qualité varie à l'infini. Beaucoup de catholiques soi-disant éclairés, et « esprits forts » n'y voient que des

enfantillages, mais d'innocents, d'aimables enfantillages, qu'on accepte avec un sourire, parce qu'ils conviennent à l'intelligence populaire. Aux yeux des incrédules, ces enfantillages ne sont que de stupides mensonges, et, pour tout dire, une exploitation par l'Eglise de la crédulité des masses.

Avant de réfuter, comme il convient, ces conceptions *étroites* et *fausses* du culte catholique, vous me permettrez de plaider à leur sujet les circonstances atténuantes. Sans doute le fait d'accorder aux exercices cultuels une *valeur en soi*, et d'y voir autre chose que ce que l'Eglise y met, dénote une grande légèreté d'esprit, et une ignorance profonde des questions religieuses.

Mais pourrions-nous affirmer, en toute sécurité de conscience, que nous ne sommes pour rien dans ces travers, et que notre façon de comprendre le culte n'a jamais favorisé ces incompréhensions ? La prière, les dévotions, les sacrements, ce sont là à coup sûr des moyens puissants de régénération spirituelle ; mais encore faut-il qu'on n'en abuse point, et qu'on ne les fasse dévier de leur sens. Or, dans certains milieux que je ne décrirai pas avec trop de précision, de peur de froisser des susceptibi-

lités toujours en éveil, l'abus des exercices cultuels est criant. Nous nous trouvons en présence d'enfantillages, dont quelques-uns en effet sont voisins du mensonge. C'est à croire parfois que le pharisaïsme renaît de ses cendres, et que, malgré le Christ, on a rouvert toute grande la porte aux « vendeurs du temple ». Est-il étonnant dès lors que les incrédules, et même, parmi les fidèles, des croyants combatifs s'autorisent de pareils abus pour s'attaquer à la Religion elle-même, et en faire retomber sur elle tout l'odieux ?

Evidemment, ils ne sont pas pour cela excusables. On n'a pas plus le droit de généraliser dans cet ordre de choses que dans aucun autre. Il n'est rien au monde dont on n'abuse, et qui, de ce chef, ne mériterait d'être condamné. Du moins comprend-on jusqu'à un certain point que ces hommes ignorants, ou mal avertis, s'illusionnent sur la valeur du culte catholique, et prennent à son égard cette attitude de combat.

Aussi bien importe-t-il de remettre les choses au point, et d'établir sur des preuves convaincantes la raison d'être des exercices cultuels.

§ II

La raison d'être de la religion est sans contre-

dit d'unir l'âme à son Dieu, de resserrer, par des liens étroits, cette union. Mais de quelle façon ? Atteignons-nous Dieu *directement* par la religion, comme nous l'atteignons par la Foi, ou par la Charité? Non, la religion ne nous fait atteindre Dieu que par l'intermédiaire du culte, et c'est précisément ce qui donne aux exercices cultuels leur valeur morale. Pour saisir cette doctrine dans toute sa profondeur, il est nécessaire de vous rappeler, Messieurs, que Dieu est notre Maître à tous, que son Etre infini surpasse en excellence tous les êtres créés, que les créatures sont devant Lui comme si elles n'étaient pas, puisqu'elles ne sont que par Lui. La plus grande injure que nous pussions faire à Dieu consisterait à contester cette maîtrise absolue qu'Il a sur nous, ainsi que la suprême excellence de son être divin. Par contre, le plus bel hommage que nous sommes à même de Lui rendre consiste à reconnaître qu'Il est tout sans nous, alors que nous ne sommes rien sans Lui, et d'agir en conséquence. Au fond il y a là une question de justice. Mais qui la réglera cette question ? Qui déterminera jusque dans les moindres détails la façon dont pratiquement nous devons faire à Dieu l'hommage de tout nous-même, s'il est hors de doute que nous som-

mes entièrement sous sa dépendance ? *La religion*, Messieurs, et rien qu'elle. Sous ce rapport, cette vertu n'apparaît point comme une superfétation, dans l'ordre moral, mais bien plutôt comme le suprême épanouissement de la moralité. L'idéal moral de l'homme, avons-nous observé, consiste à accomplir en tout la volonté de Dieu. Même d'un point de vue purement rationnel, c'est la seule manière de devenir semblable à Lui. Or, la vertu de religion nous met naturellement à même de réaliser cet idéal dans toute son ampleur. Elle est en quelque sorte située aux confins de deux mondes, celui de la nature qu'elle achève, en nous mettant corps et âme en contact avec Dieu, et celui de la grâce qui commence précisément là où elle finit. S'il est vrai que par la Foi, l'Espérance et la Charité, nous atteignons Dieu directement et efficacement, en passant par dessus les forces de la nature, par la Religion nous nous rapprochons de Lui *le plus possible*, en mettant tout notre être à sa disposition, en ne réglant notre activité que sur l'excellence de son être infini, en imprimant à tous nos actes, intérieurs et extérieurs, le sceau de la divinité. On donne le nom de culte à l'ensemble des actes par lesquels nous rendons à Dieu l'honneur qui Lui est dû

en sa qualité de Maître et Seigneur de toutes choses. C'est vous indiquer du même coup la raison d'être des exercices cultuels auxquels nous astreint la Religion catholique.

Il est vrai, sous l'empire de la Religion, nous pouvons et devons faire à Dieu l'hommage des actes de vertu les plus variés, comme nous le faisons sous les poussées de la Charité. Mais cela n'empêche pas la Religion d'avoir un objet propre, et de nous imposer des exercices proprement religieux, tels que la prière, l'adoration, le sacrifice. C'est en se plaçant à ce point de vue que l'Eglise a organisé le culte catholique, et nous a imposé les exercices cultuels que vous savez. Il ne faudrait donc pas vous imaginer que le culte est chose accessoire en religion, et que nos exercices cultuels sont de toutes pièces une invention arbitraire de l'Eglise. Le culte catholique est au contraire dans son fonds une question de justice. Nous accomplissons tout juste notre devoir en nous soumettant à ses exigences. Dieu a un droit strict à nos pauvres hommages, et nous devons nous estimer heureux que, pouvant s'en passer, Il veuille bien malgré cela s'en contenter. Le Christ et, après Lui, l'Eglise ont jugé bon d'organiser la prière, le sacrifice, d'instituer les sacrements. Qui ose-

rait leur contester ce droit? En cela ils n'ont pas changé la question religieuse, mais simplement précisée. Ils ont donné tout son lustre à une Religion surnaturelle — comme la Religion catholique — où l'âme est en contact intime, perpétuel, avec Dieu, au point de vivre de sa vie, et de se nourrir de sa substance.

Que nous voilà loin, Messieurs, du dilettantisme et du mercantilisme cultuels ! A nos yeux, le culte catholique répond à un besoin profond de justice inhérent à la nature humaine. Il n'est que la mise en valeur de ce besoin, et pour ainsi dire l'effort par lequel notre âme tend à se rapprocher de Dieu, à Lui rendre, sous forme de prières, de sacrifices, d'adoration, tout ce qu'Il nous a donné, et qui Lui appartient.

Les actes extérieurs qui servent d'expression sensible à cet effort n'ont de valeur que par lui, mais encore lui empruntent-ils de sa valeur, et, par une sorte de choc en retour, lui servent-ils d'excitant, de stimulant.

Pour nier un fait aussi évident, il faudrait bien mal connaître les exigences de notre nature sensible. Partout et toujours nos sensations servent de support à nos idées. Elles sont comme le socle qui soutient la statue, et plus la statue est belle, plus le socle doit être en harmonie avec elle. Les exercices cultuels ne

sont si importants, dans la religion catholique, que parce qu'ils sont l'expression du sentiment de la grandeur et de la majesté de Dieu. L'Eglise part de ce principe, pour organiser son culte extérieur, que tant que nous fassions, nous ne parviendrons jamais à garder la mesure dans cette voie. Et peut-être est-ce par là que le sentiment esthétique aurait surtout droit de cité en religion.

L'Eglise catholique l'a compris, et voilà pourquoi elle a tant de prise sur la nature humaine. De là « ses institutions majestueuses et com-» plexes, dont les parties forment une belle » hiérarchie, où l'autorité descend de degrés en » degrés, depuis la divinité qui est au sommet » du système jusqu'aux étages inférieurs où » brille encore un reflet de son mystérieux » éclat. On se sent en présence d'un beau mo-» nument couvert d'ornements précieux ; on » entend résonner les accents harmonieux des » chants liturgiques ; toute l'église rend gloire » à Dieu. A côté de cette magnifique complexi-» té, où la vie circule dans tous les sens sans » nuire à la stabilité de l'ensemble, où les pe-» tits détails ont leur valeur, combien pâle ap-» paraît le protestantisme évangélique (1) ! »

1. Newman, cité par W. James : *L'expérience religieuse.*

Toutefois ne mettons pas sous le couvert de l'Eglise ce que certains de ses représentants officiels, et beaucoup de ses fidèles croient pouvoir y mettre. Le sens esthétique plus que tout autre est susceptible d'aberrations. Les exercices cultuels perdent beaucoup de leur valeur lorsqu'on en abuse, et qu'on les cultive pour eux-mêmes, visant plus à les multiplier qu'à les perfectionner. Il y a des gens d'église qui n'ont pas l'air de s'en douter. Aussi bien l'Eglise intervient-elle périodiquement pour les rappeler au sentiment des convenances, et réveiller en eux le sens du divin. Dieu, qui est la source de toute beauté, est aussi la simplicité même, et Il n'est si beau que parce qu'Il est si simple ! Comme nos exercices cultuels gagneraient en symbolisme, si tous ceux qui sont chargés de leur organisation étaient pénétrés de ce principe !

Mais je n'ai pas la prétention de vous faire un cours de liturgie. Il me suffit que vous ayez saisi la raison d'être des exercices cultuels relativement à votre éducation chrétienne, et compris que rien n'est plus apte à développer en vous le sentiment de la justice, et à élargir du même coup l'horizon de votre moralité. Si j'ajoute que la plupart de ces exercices sont

pratiqués en commun, et qu'à ce titre ils sont de nature à raffermir vos convictions, vous ne serez pas tentés de les traiter à la légère.

L'assistance à la messe le dimanche, les communions générales, les manifestations religieuses publiques, qu'y a-t-il en effet de plus propre à entretenir et à développer la Foi des faibles, à exciter la Charité des tièdes, et des timides ! Le chrétien plus encore que l'homme est un être social, c'est-à-dire un être qui a besoin des autres, et dont les autres ont besoin. A certaines heures, lorsque nous avons conscience de notre faiblesse, ou que nos ennemis nous attaquent, nous éprouvons le désir de nous sentir les coudes, et d'exprimer publiquement notre foi. Certains exercices cultuels ont été mis pour cela à notre disposition. La « messe universitaire » — pour m'en tenir à cet exemple, — fut créée à cette intention. Elle vous permet, Messieurs, de vous compter, chaque dimanche, aux pieds de l'autel ; d'y prier, comme doivent prier des étudiants, sans être distraits outre mesure par un milieu, qui bien souvent n'a rien de liturgique, et ne mène pas à Dieu ; pour y entendre enfin une parole qui s'adresse uniquement à vous, et s'efforce de trouver le chemin de vos âmes, de façon à vous mettre sur celui du devoir et de la volonté de Dieu.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA PRIÈRE ET LES PRIÈRES

Messieurs,

Au premier rang des exercices cultuels, l'Eglise place la prière. Si la religion est bien ce que nous l'avons définie, un commerce, un rapport conscient et voulu de l'âme avec Dieu, dont elle sent qu'elle dépend et que dépend sa destinée, nous devons en conclure que la prière est comme l'âme de la religion, la religion en acte, la religion vécue. A part la *religion naturelle*, toutes les religions accordent une place centrale à la prière, dans l'organisation du culte. Au fait la religion naturelle, qui prive l'homme de la prière, n'est pas une religion. « Elle laisse Dieu et l'homme éloignés l'un » de l'autre. Nul commerce intime, nul dialo-» gue intérieur, nul échange entre eux, aucune » action de Dieu dans l'homme, aucun retour

» de l'homme à Dieu. Au fond, cette prétendue » religion n'est que de la philosophie. Elle naquit » aux époques de rationalisme, de travail cri- » tique, de raison impersonnelle, et n'a jamais » été qu'une abstraction... Création artificielle » et morte, elle ne laisse presque rien aperce- » voir des caractères propres de la religion (1). »

Il était à prévoir qu'une religion, comme la religion catholique, qui a poussé jusqu'à l'intimité la plus étroite les rapports de l'âme avec Dieu, au point de soutenir que Dieu habite *personnellement* dans l'âme des justes, exalterait la prière, et en ferait le principal exercice de son culte. Aussi bien cette prévision s'est-elle réalisée. A ses apôtres qui Lui demandaient de leur apprendre à prier, et de leur indiquer le temps qu'ils devaient consacrer à la prière, Notre-Seigneur répond hardiment qu'il *faut prier toujours*. Voilà qui est catégorique et clair. Mais encore cette doctrine de la prière continuelle, instaurée par le Christ, mise en valeur par l'Eglise, a-t-elle besoin d'être expli-

1. AUGUSTE SABATIER, *Esquisse d'une Philosophie de la Religion;* 4e édit., Paris, 1897. L'auteur parle ici de la religion naturelle telle que les philosophes l'ont conçue, en l'opposant à toute religion positive. Mais rien n'oblige à admettre que, considérée en soi, et en dehors de tout système, la religion naturelle exclue le culte, et notamment la prière. Nous pensons en tous cas le contraire.

quée. Il y en a tant qui la comprennent mal, et qui confondent la prière telle que l'Eglise l'entend, après Notre-Seigneur, et les *prières*, telles qu'ils se les imaginent, et les récitent.

D'ordinaire on distingue deux sortes de prières : celle de *louange*, qui a Dieu pour terme, et consiste à Lui rendre les hommages dus à sa Majesté infinie ; puis la prière de *demande*, dont nous sommes, nous, le terme, et qui a pour but de nous obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin. Le « Pater » résume admirablement ces deux formes de la prière. « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom » soit sanctifié, que votre règne arrive, que vo- » tre volonté soit faite sur la terre comme au » ciel : » voilà la prière de louange. « Donnez- » nous aujourd'hui notre pain quotidien, par- » donnez-nous nos offenses, comme nous par- » donnons à ceux qui nous ont offensés ; ne » nous laissez pas succomber à la tentation, » mais délivrez-nous du mal : » voilà la prière de demande.

Lors donc que Notre-Seigneur nous impose de prier toujours, de quelle prière veut-Il parler ? Est-ce à dire que nous devons passer tout notre temps à rendre à Dieu des actions de grâces, ou bien à implorer son secours ? Notre-Sei-

gneur ne précise pas, et je crois que c'est à dessein. Car il y a une manière d'entendre la prière qui permet de prier toujours, sans s'astreindre à un genre de prière de préférence à un autre. En d'autres termes, il y a lieu de distinguer entre *la prière*, et *les prières*. La prière doit être continuelle ; les prières ne peuvent pas l'être. Et cependant les prières intermittentes tirent toute leur valeur morale de la prière continuelle. Essayons de mettre cette doctrine en lumière. Bien comprise, elle est appelée à influer largement sur l'orientation de notre conduite, et par là-même sur l'éducation chrétienne de notre caractère.

§ I.

Il ne manque pas de chrétiens qui font surtout consister la prière dans la lecture ou la récitation de formules pieuses, dans un vain exercice de paroles, où la lettre a beaucoup plus de part que l'esprit. Pendant que leur langue tourne, et que leurs lèvres remuent, inlassablement, leur imagination vagabonde, et leur cœur est à sec. Notre-Seigneur Lui-même a pris la précaution de déclarer qu'Il n'entendait pas qu'on priât de cette façon. « Ce ne sont pas

» ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume des Cieux, mais ceux-là uniquement qui font la volonté de mon Pére ». Je ne veux pas médire ici de la prière vocale. Elle a sa place dans les exercices cultuels, à la conditon toutefois de bien l'entendre, et de faire en sorte que toujours *la bouche parle de l'abondance du cœur*. Ce qui est incontestable, c'est que la prière vocale ne saurait être continue, et qu'en nous demandant de prier toujours, Notre-Seigneur n'a pas eu en vue de nous l'imposer. Je n'insiste pas.

La prière est avant tout quelque chose d'intérieur, le mouvement par lequel l'âme chrétienne se met en relation personnelle avec son Dieu, dont elle sent la présence en elle, soit qu'Il y habite *personnellement*, s'il s'agit d'une âme juste, soit qu'Il l'effleure en quelque sorte du souffle de sa grâce, s'il s'agit d'une âme en détresse, mais désireuse de revenir à Lui. Dès lors voici la question qui se pose très nette à l'esprit : Faut-il, pour prier toujours, avoir l'âme en tension continuelle vers Dieu ? Est-il nécessaire de ne jamais perdre de vue sa présence, et de prolonger *indéfiniment* et *consciemment* l'effort vital par lequel nous nous rattachons à Lui comme à notre premier principe ?

Il est trop évident qu'à ces conditions la prière continuelle est impossible, et que Notre-Seigneur ne nous en fait pas une obligation. Notre nature est ainsi organisée que nous ne pouvons accomplir sérieusement à la fois deux choses sérieuses. Or, sans parler de la nuit qui nous ravit à nous-même et, avec le sommeil, nous enveloppe des voiles de l'inconscience, notre journée est absorbée aux trois quarts par l'accomplissement d'actes intérieurs et extérieurs auxquels il ne nous est pas possible, ni toujours permis, de nous soustraire, comme d'étudier, d'assister aux cours, de converser avec nos amis, voire même de prendre nos repas. Allez donc prier sérieusement dans ces conditions !

Que penseriez-vous, Messieurs, d'un professeur qui, au lieu de préparer consciencieusement ses cours, consacrerait tout son temps à l'oraison, et se reposerait sur Dieu seul du soin d'être inspiré au moment voulu, et d'obtenir la science infuse ? En tous cas, vous auriez raison de penser qu'il manque à tous ses devoirs de Professeur. J'en dirai autant des étudiants — bien que le cas soit un peu chimérique — qui croiraient racheter, par une ferveur mal entendue, le temps qu'ils sont obligés d'employer à la préparation de leurs cours et de leurs examens.

Avant d'être chrétien et pour l'être, vous ai-je répété cent fois, il faut être un honnête homme. La grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne. Or, le premier travail d'un honnête homme, consiste à s'acquitter consciencieusement de ses devoirs d'état. Il n'y a donc de christianisme qu'à ce prix. Mais alors que devient le précepte de la prière continuelle ? *Alors seulement il devient compréhensible*, Messieurs. Ne pensez-vous pas en effet qu'en nous imposant de prier toujours Notre-Seigneur ait tout simplement voulu nous demander d'être d'abord des hommes de devoir ? Pour ma part je le crois, et voici comment je le prouve.

La prière est par essence l'union de l'âme avec Dieu. Or, en dehors du devoir accompli, je ne sache pas de moyen qui permette à une âme d'entretenir continuellement cette union. D'où je conclus que la prière continuelle et l'accomplissement régulier de nos devoirs d'état sont, dans la pensée de Notre-Seigneur, et en pratique, une seule et même chose.

Rêvez ici-bas, si vous y tenez, d'une union avec Dieu qui rappelle celle des élus, dans le ciel, et qui consisterait à Le voir « face à face », à jouir ineffablement de cette vision, jusqu'à sentir, selon l'expression imagée de l'Ecriture,

votre cœur fondre, et comme se liquéfier dans votre poitrine. Le fait est que la réalisation de ce rêve est le privilège des saints, et que les saints « à vision » et « à extases » sont plutôt rares. Au surplus de pareils phénomènes ne durent pas. Notre-Seigneur ne pouvait donc faire allusion à une union aussi extraordinaire, lorsqu'Il nous imposait de prier toujours.

La seule union avec Dieu qui soit ici-bas à notre portée, *c'est l'union à la volonté divine.* L'âme qui accomplit tout ce que Dieu veut, quand Il le veut, et comme Il le veut, est unie à Lui de la façon la plus intime. Or, comment se manifeste à nous la volonté divine sinon sous l'aspect de notre vocation, et des devoirs qu'elle implique ? Il s'en suit que la fidélité à cette vocation et l'accomplissement de ces devoirs, en nous permettant de faire la volonté de Dieu, nous unissent à Lui, et cela sans interruption, s'il est hors de doute qu'à aucun moment de notre existence nous n'avons le droit de substituer notre propre vouloir au vouloir divin. Prenez d'ailleurs ce mot de « vocation », Messieurs, dans son sens le plus large, et entendez-le aussi bien de la vocation d'homme et de chrétien qui incombe à tous les catholiques, que de celle d'étudiants qui vous est propre. Alors tout s'ex-

plique, et il est aisé de comprendre le précepte de la prière continuelle.

Quoi que vous fassiez, si vous le faites en union avec la volonté de Dieu, vous priez. C'est prier que de préparer convenablement un cours, et d'y assister régulièrement.

Mais on ne travaille pas toujours, à votre âge surtout. Les forces s'usent vite, et demandent à être réparées. On les répare au moyen de la nourriture. Si vous mangez et si vous buvez dans cet esprit de soumission à la volonté de Dieu, vous êtes en union intime avec Lui ; vous priez.

Pareillement vous devez vous reposer la nuit et dormir. Si vraiment vous prenez votre repos, parce que vous avez travaillé, et avec l'intention d'apporter plus d'ardeur encore au travail, votre sommeil lui-même est une prière.

Enfin, un étudiant a droit aussi à des distractions, à des divertissements. Tout cela est de son âge, et peut avoir une grande importance au point de vue moral. Qui donc oserait prétendre qu'un étudiant laborieux, une fois sa tâche d'étudiant accomplie, n'a pas le droit de détendre ses nerfs, et de décharger son cerveau, en cultivant les sports, ou les voyages, ou les beaux-arts, ou certains jeux innocents ? Bien loin d'être

défendus, ces distractions et ces divertissements de la jeunesse studieuse doivent être encouragés, et regardés comme l'accomplissement d'un devoir, l'expression de la volonté de Dieu. Dans ce sens ils sont une prière. Et pourquoi pas ? Le mot importe peu ici ; voyons la réalité. Or, en réalité, prier c'est faire la volonté de Dieu. Au nom de quoi poserions-nous des exceptions à cette règle ? La volonté de Dieu est assez large pour se plier à toutes les conditions de la vie d'un étudiant, étant infinie. Dès lors il suffit de s'y soumettre en tout et partout pour être uni à Lui, et donc pour prier, si la prière, dans son fond, n'est autre chose que l'union à la volonté de Dieu.

Toutefois, Messieurs, n'exagérez pas ma pensée. De ce que l'accomplissement intégral de nos devoirs, avec toutes les nuances qu'il comporte, nous permette de prier toujours, cela ne signifie nullement qu'il épuise toute la prière. La vérité est que toute prière, quelle qu'elle soit, — prière de louange, ou prière de demande — n'aura de valeur morale que si elle se greffe sur cette forme primitive et permanente de la prière. Comment en effet voudriez-vous qu'un étudiant infidèle à tous ses devoirs, et dont la vie se déroule en marge de la volonté divine, pût adres-

ser à Dieu d'un cœur tranquille les hommages dus à sa majesté infinie ? Dieu, en tous cas, y serait insensible. Comment surtout voudriez-vous qu'il Lui demandât ses faveurs, et implorât son secours, au moment même où il est évident qu'il en abuse ?

Je n'ignore pas que nous sommes souvent et pour la plupart victimes de ces inconséquences. Mais c'est une raison de plus de les signaler, et d'insister sur la différence qui sépare la prière continuelle des prières intermittentes, et en même temps sur leur étroite dépendance.

Nous nous plaignons souvent de n'être pas exaucés dans nos prières ; mais à qui la faute ? Il y a des étudiants qui passent leur année à ne rien faire, et qui, au dernier moment, — celui de l'examen — dans l'incapacité où ils sont de compter sur eux-mêmes, mettent alors toute leur confiance en Dieu. On les voit assister à la messe le matin, contrairement à leur habitude. Ils deviennent tout à coup pieux par égoïsme, faute de l'avoir été par charité. Ils multiplient les pèlerinages, les neuvaines, et intéressent les saints en vogue à leur infortune. Je ne prétends pas que tout cela ne soit d'aucune utilité, ni qu'en toute occasion Dieu refuse de se laisser fléchir par des témoignages aussi intéressés.

Mais je prétends que de loi ordinaire ceux qui multiplient ainsi les exercices cultuels, et comptent sur la grâce sans y avoir coopéré, en sont pour leurs frais de dévotion. Et c'est justice. On ne comprendrait pas que Dieu se pliât à notre volonté, lorsque nous avons négligé au préalable de nous soumettre à la sienne. A coup sûr, ce n'est pas la seule raison pour laquelle Dieu n'exauce pas toutes nos prières, mais c'en est la principale, et j'ai cru de mon devoir d'attirer sur elle votre attention.

§ II

Maintenant, Messieurs, que vous savez à quoi vous en tenir sur la prière continuelle, il ne vous déplaira pas sans doute d'apprendre la place que doivent occuper les autres « prières », celles de louange et de demande en particulier, dans l'éducation chrétienne de votre caractère. A ce propos, rappelez-vous quelle est votre situation par rapport à Dieu. C'est la situation d'enfants vis-à-vis de leur père. Voilà pourquoi la prière que nous a enseignée Notre-Seigneur commence par ces mots: *Notre Père*. Or, quel est le premier devoir d'un enfant à l'égard de son père, sinon de conformer sa volonté à la sienne ?

Un père vraiment digne de ce nom ne saurait être sensible aux caresses, aux minauderies d'un enfant paresseux et désobéissant.

Il en va de même de nous dans nos relations avec Dieu. Nos louanges, nos hommages, nos exercices cultuels, ont pour son cœur paternel la valeur d'une caresse enfantine. Mais vous comprenez bien qu'avant d'être honoré et pour l'être vraiment, Dieu veut être obéi. C'est notre obéissance, notre soumission à sa volonté, qui donnent tout leur prix à nos louanges.

Et quand devons-nous prier Dieu de la sorte, Lui manifester notre respect et notre amour ? Certes, nous ne le pouvons pas toujours. Du moins imitons l'enfant dans les manifestations de sa piété filiale. Dès son réveil, il va trouver ses parents, et leur dit un affectueux « bonjour ». Dans la journée, surtout s'il a été de leur part l'objet d'une attention spéciale, il leur saute au cou, pour leur témoigner son « merci ». Dans certaines circonstances, le jour de leur fête par exemple, son expansion se fait plus large et plus intime ; il concentre dans quelques phrases émues toute sa reconnaissance.

Pourquoi n'irions-nous pas à Dieu avec cette simplicité ? C'est si simple, en effet, le matin, en se levant, d'adresser à Dieu quelques paroles

où notre âme passe toute; dans la journée, principalement avant et après les repas, de lui crier merci du fond du cœur: à certains jours, le dimanche par exemple, pendant la Messe, d'être un peu plus expansif, et ainsi de suite, au gré des circonstances et des fêtes liturgiques.

Voilà pour la prière de louange. Mais un enfant a autre chose à faire qu'à louanger son père ; il a surtout à lui exposer ses besoins. Car un enfant, laissé à lui-même, est impuissant ; il est la faiblesse et l'indigence en personne. Or, comment s'y prend un enfant dès que le besoin de son père se fait sentir ? Alors sa prière est excessivement simple : un cri, un geste, une larme, et cela suffit. Son père comprend, et vient à son secours.

Il en sera de même, si nous le voulons, avec Dieu. Car « sans Lui nous ne pouvons rien » ; nous sommes faibles, impuissants, à la merci de toutes les tentations. Mais encore faut-il y songer et bien se pénétrer de cette vérité élémentaire. Donnez-moi une âme chrétienne qui ait à un haut degré le sentiment de son « néant » en face de la Toute-Puissance divine, vous verrez que la prière de demande jaillira toute spontanée de son cœur, à la condition bien entendu qu'elle voie en Dieu un « Père ». Alors elle ne

s'embarrassera pas de formules compliquées ou savantes. Peut-être même, pour traduire ses besoins, ne trouvera-t-elle pas de mots. Mais elle aura une attitude, un geste d'âme, une sincérité d'expression, qui iront droit au cœur de Dieu. Le pauvre qui meurt de faim ne prend pas de livre pour demander l'aumône au passant. Est-ce à dire qu'il ne faille jamais se servir de livres de piété ? Assurément non, mais l'idéal est de n'en user que pour s'exciter à prier, et faire jaillir du cœur la vraie prière, la prière intérieure et vivante.

On raconte de certains poètes qu'entre autres moyens de se mettre en train, et de se livrer tout entiers à l'inspiration, ils lisent quelques belles pages de prose ou de poésie. Imitons ces poètes. Lorsque la flamme de la dévotion menacera de s'éteindre en nous, prenons un livre, et lisons-y quelques belles prières. Mais, à peine notre cœur aura-t-il pris feu, posons le livre, et abandonnons-nous aux élans de notre dévotion. Il n'y a pas de prière vocale qui puisse soutenir la comparaison avec cette prière intérieure.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

LA CONFESSION ET LES CONFESSIONS

Messieurs,

Entre la prière et les sacrements les rapports sont plus étroits qu'on ne serait tenté de se l'imaginer. Convenons d'abord qu'une religion sans sacrements peut parfaitement se concevoir, alors qu'on se représente difficilement ce qu'il adviendrait d'une religion d'où la prière serait bannie. Mais, à cette différence près, la prière et les sacrements sont des exercices cultuels qui s'harmonisent le mieux du monde, et se prêtent un mutuel appui. Les sacrements sont comme la réponse de Dieu à la question posée par la prière. D'un côté, la prière s'identifie à l'effort vital par lequel l'âme chrétienne cherche à se mettre en rapport intime avec Dieu. D'un autre, les sacrements représentent autant d'efforts tentés par Dieu pour communiquer plus concrète-

ment avec nous. L'âme qui prie confesse qu'elle n'est rien devant le Tout-Puissant. Celui-ci, à son tour, en mettant à sa disposition les sacrements, se sert de « presque rien » pour la faire participer à sa Toute- Puissance. En effet, les sacrements sont de simples signes sensibles, institués par le Christ, et destinés par Lui soit à nous donner la grâce, soit à l'augmenter. Il existe donc, de ce chef, un lien étroit entre les sacrements et la prière. Ce que nous demandons à Dieu dans la prière, Il nous l'accorde dans les sacrements, et de la façon la plus conforme à notre nature, si nous ne pouvons penser, ni agir, sans recourir naturellement à des signes sensibles.

Du point de vue de l'éducation chrétienne du caractère auquel nous nous plaçons, deux sacrements en particulier doivent retenir notre attention, *la pénitence* et *l'eucharistie*. Grâce à la pénitence, nous ressuscitons à la vie divine, lorsque nous avons eu le malheur de la perdre par le péché mortel, ou, tout au moins, nous nous guérissons de cette maladie de langueur dont le péché véniel porte avec lui le germe. Par l'eucharistie, nous entretenons en nous la vie divine, nous l'y développons, en nous assimilant, sous forme de nourriture, l'auteur même de la vie.

Je m'en tiendrai aujourd'hui à l'analyse de la Confession, et m'efforcerai, après vous avoir indiqué en quoi essentiellement elle consiste, de vous expliquer pourquoi vos confessions, à vous, ne réalisent pas toujours pratiquement l'idéal de la Confession.

§ 1.

Au point de vue catholique, la Confession, ou sacrement de pénitence, est un exercice cultuel institué par le Christ. Le fidèle qui s'y soumet doit faire au prêtre approuvé par l'Eglise un aveu complet de ses fautes, tout au moins de ses fautes graves ; se repentir sincèrement de les avoir commises, et prendre la résolution de n'y plus retomber à l'avenir. A ces conditions seulement, il reçoit l'absolution des mains du prêtre, et s'en retourne purifié, sans autre obligation que d'accomplir la petite pénitence qui lui a été imposée.

On l'a très justement remarqué : « La Con« fession est une des formes de la purification « dont le fidèle sent le besoin quand il veut en« trer en rapport avec la divinité. Celui qui se « confesse dépouille toute hypocrisie, et se voit « tel qu'il est ; sa corruption lui devient mani-

feste (1). » J'oserai ajouter que la Confession répond surtout à un besoin de jeunesse. S'il est vrai que les jeunes gens pèchent facilement, il est plus vrai encore qu'ils avouent facilement leurs fautes, et les regrettent, du moins les jeunes gens qui sont restés jeunes, et dont le vice n'a pas ridé l'âme ou blasé le cœur. Quoi de plus touchant, par exemple, que l'attitude naïve de l'enfant qui a désobéi « en cachette », et, à peine la faute commise, n'a pas de cesse qu'il ne l'ait avouée à sa mère !

Le jeune homme pèche facilement parce qu'il est jeune, et n'a pas encore eu le loisir de maîtriser ses passions naissantes, au moyen de vertus solides et durables. Mais à peine a-t-il cédé à la tentation que le besoin d'avouer son péché se fait sentir. Pourquoi ? Il n'y a guère de criminels, même parmi les plus endurcis, qui tôt ou tard ne se décident à l'aveu de leurs crimes. Sans doute, quelques-uns le font par bravade, et comme pour porter un défi au sens moral ; mais c'est le petit nombre. La plupart cèdent à ce besoin naturel et impérieux de décharger leur conscience, même flétrie, d'un poids qui l'oppresse. Il leur semble qu'ils vomissent leur cri-

1. WILLIAM JAMES, *L'expérience religieuse ; trad. Abauzit* : Paris, Alcan, 1908, 2e édit.; p. 386.

me dans un aveu. Moins le criminel est endurci, plus facilement il avoue ; au contraire, plus le péché est volontaire, moins il est avouable. C'est là un fait d'observation. A la limite, c'est-à-dire lorsque la passion a plus de part dans la faute que la malice — et c'est le cas de la plupart des péchés de jeunesse — l'aveu jaillit spontanément du cœur. La confession sacramentelle, qui exige de la part du pénitent l'aveu de ses fautes, répond donc bien à un besoin de nature.

Mais à qui faire cet aveu? Evidemment à Dieu que l'on a offensé. Vous remarquerez cependant que, sous cette forme, et en dépit des apparences, l'aveu est moins naturel. Il est assez rare en effet que celui qui a offensé quelqu'un prenne directement sa victime comme confidente de ses regrets. Le plus souvent nous avons recours à des intermédiaires pour les lui faire parvenir, surtout quand une grande distance morale nous en sépare, et que la dignité de son caractère met d'autant plus en relief notre indignité. L'aveu suit ordinairement cette marche progressive. On commence par s'avouer sa faute à soi-même, puis on s'adresse à d'autres soi-même, et finalement, par eux, on arrive à la personne que l'on a offensée. Dans la Confession sacramentelle, cette loi psychologique

de l'aveu est respectée. Entre Dieu et nous, il y a un intermédiaire, — le prêtre, — à qui Dieu, qui connaît les moindres exigences de notre nature et s'y prête, a confié le soin de recueillir nos péchés, et de nous les pardonner en son nom. D'une part, la majesté de Dieu en imposerait trop au pécheur ; d'autre part, le besoin d'avouer son péché le presse. Comment sortir de cette impasse sans l'intermédiaire du prêtre, qui nous rapproche de Dieu en étant lui-même plus près de nous ? Cependant, il ne suffit pas d'avouer ses fautes. L'important est de s'en repentir. Voilà pourquoi une confession sans contrition ne se conçoit même pas. Sous ce rapport encore le sacrement de pénitence répond à un besoin des âmes jeunes qui se sont laissé prendre au piège du mal, mais veulent se reprendre. A moins de circonstances particulières, un jeune homme, aussi longtemps qu'il reste jeune, devient rarement un pécheur endurci, blasé, buvant le péché comme de l'eau, selon l'expression de l'Ecriture. L'aveu spontané de sa faute est bientôt suivi de repentir. Même, et surtout lorsqu'il ne fait pas ce qu'il doit, il garde le sentiment de ce qu'il doit faire. L'amour a plus de prise sur son cœur que la haine. Et comme il lui arrive de pécher beaucoup plus

par faiblesse que par malice, l'amour, sous forme de repentir, le ressaisit bien vite.

Je n'insisterai pas sur les caractères particuliers que doit revêtir le repentir dans la confession sacramentelle. Vous avez appris sur les bancs du catéchisme, et ne l'avez pas oublié sans doute, que la contrition n'est point une simple formalité, mais doit être comme imprégnée de sincérité. A cette condition seulement elle aura de l'efficacité, et mettra le pécheur dans la disposition de tout sacrifier plutôt que de pécher gravement à l'avenir. Au surplus la contrition doit s'étendre à toutes les fautes que l'on accuse, du moins à toutes les fautes graves, et s'inspirer des motifs surnaturels. Ainsi un pénitent qui regretterait ses fautes uniquement à raison des déboires qu'elles lui ont causés dans sa santé, sa fortune, ou sa réputation ne serait pas en état de recevoir l'absolution. *L'idéal est de regretter d'avoir offensé Dieu parce qu'Il est infiniment bon et digne d'être aimé.* Alors la contrition est parfaite, et tire sa perfection de la Charité qui l'anime. Je voudrais que les éducateurs d'âme fussent plus préoccupés d'implanter au cœur des enfants et des jeunes gens cet amour de Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, que d'y éveiller exclusivement

des sentiments de crainte servile, ou de dégoût spirituel. Il est vrai que le dégoût du péché et la crainte des châtiments éternels sont des motifs suffisants de repentir au tribunal de la pénitence, et il est vrai encore que ces *motifs* sont de nature à impressionner les âmes jeunes. Mais j'ai peur précisément qu'il ne s'agisse là trop souvent que d'impressions, à un âge où l'imagination et le cœur du jeune homme sont impressionnés par tant d'autres choses qui lui font vite oublier le reste. Les jeunes gens sont plus accessibles encore à l'amour qu'à la crainte. Si de bonne heure on leur a inspiré un grand amour de Dieu, et un amour efficace, se traduisant au dehors par des actes de vertu, par l'acceptation loyale de la tâche quotidienne, il y a des chances que cet amour survive à tous les autres, les purifie, et nettoye l'âme de ses fautes. au sacrement de la Pénitence. De telle sorte que la confession *idéale* apparaît encore comme la *plus pratique*.

Reste à savoir maintenant, Messieurs, si, *pratiquement*, vos confessions répondent à cette confession *idéale*.

§ II.

Parmi les étudiants qui se confessent, les uns

mettent au premier plan l'aveu de leurs fautes, et laissent la contrition à l'arrière-plan, un peu dans l'ombre. D'autres sont comme hypnotisés par la question du repentir, et, devant leurs rechutes continuelles, en viennent à douter de la sincérité de leurs aveux. Les uns et les autres finissent souvent par avoir la confession en horreur, faute d'en saisir la véritable portée, et par l'abandonner complètement. Je parlerai d'abord de ceux qui ne considèrent. dans le sacrement de Pénitence, que l'aveu de leurs fautes. Ils sont de deux sortes. Le plus grand nombre n'envisagent la Confession que sous son angle extérieur. A leurs yeux, elle n'est qu'un rite, une formalité, et, pour tout dire, une « recette pharmaceutique » que Dieu a mise à la disposition des *âmes malades*, des pécheurs. L'essentiel est qu'on y décharge sa conscience en faisant l'aveu de ses péchés; et cet aveu tient lieu de tout. Il y a, dans cette façon superficielle d'envisager le Sacrement, un certain pharisaïsme inconscient. La confession est une « ablution légale » d'ordre spirituel. On se confesse, non par besoin mais par routine, pour se soumettre à un rite, à une cérémonie cultuelle. La confession apparaît à coup sûr comme un moyen de purification, mais, ramenée à ces éléments simples,

elle devient un moyen si facile qu'elle ne remédie plus à rien, si même elle n'est pas un encouragement au péché. Que de fois n'avez-vous pas entendu des jeunes gens de vie fort libre faire de ces réflexions, et le plus inconsciemment du monde : « Après tout, qu'importe ; j'irai me confesser, et tout sera dit ! » Il y a là un véritable danger contre lequel, Messieurs, je tenais à vous mettre en garde. On ne joue pas impunément avec la grâce de Dieu. Tôt ou tard l'abus des sacrements entraîne d'autres abus, contre lesquels il n'existe plus de remèdes.

Au nombre des jeunes gens pour qui la confession consiste principalement dans l'aveu de leurs fautes, on doit placer les *scrupuleux*, je veux parler de ces âmes inquiètes, impressionnables, nerveuses, qui, dans l'examen de leur conscience, à force de songer à elles-mêmes, oublient Dieu, et ne tirent aucun profit de leurs confessions. Le scrupule est une maladie au même titre que la neurasthénie, et la jeunesse surtout en souffre. Son diagnostic n'est pas des plus faciles à établir. Toutefois on peut ramener les scrupuleux à deux catégories bien tranchées: *les intellectuels* et *les sensibles*.

Les scrupuleux intellectuels ont perdu le sens de la vérité pratique. Ils croient qu'un acte mo-

ral s'analyse comme un théorème de géométrie, ou se décompose comme une formule chimique. Le besoin d'évidence hante leur esprit, et ce besoin ils le transportent dans la vie pratique. Persuadés qu'en pratique, ainsi qu'en théorie, deux et deux font toujours quatre, ils n'ont pas de repos qu'ils n'aient ramené leurs moindres pensées et leurs plus petites actions à tous leurs éléments constitutifs. Ils appliquent à leur examen de conscience les lois du calcul infinitésimal. De là cet état de fièvre où les jette la Confession, après laquelle d'ailleurs ils ne sont pas plus avancés qu'avant. Car rien ne prouve qu'ils aient tout dit, ni, qu'ayant tout dit, ils aient été bien compris. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que, découragés, ils renoncent à un remède qui ne remédie à rien. Les scrupuleux de cette catégorie se rencontrent principalement chez les étudiants en mathématiques ; mais il s'en trouve aussi parmi les étudiants en droit, et en médecine, et jusque dans la faculté de Philosophie.

Au contraire les scrupuleux sensibles fréquentent surtout la faculté des lettres. Ce sont en général des jeunes gens impressionnables, à l'imagination ardente, aux nerfs fatigués. Ils deviennent scrupuleux non par raisonnement,

mais par impression, sans savoir pourquoi. Souvent scrupuleux sur un point secondaire, ils sont extrêmement larges sur les points essentiels. La Confession pour eux est une torture. Très enclins aux confessions générales, ils ne sortent pas du labyrinthe de leur conscience. Le passé les obsède. La plupart du temps ils jugent de leur état d'âme d'après les émotions sensibles qu'ils retirent des exercices cultuels. Ces émotions disparues, il leur semble qu'avec elles tout s'est en allé, la Foi y comprise.

Où est le remède à de pareils états d'esprit? Je n'en connais qu'un bon après la prière, et c'est l'obéissance. Les scrupuleux doivent reconnaître ou supposer qu'ils sont des malades, et s'abandonner comme tels à leurs confesseurs. Puisque le prêtre au tribunal de la Pénitence, tient la place de Dieu, et agit en son nom, qu'ils s'en remettent à lui de leurs difficultés. Cette soumission à la volonté de Dieu est préférable à tout, d'autant qu'au fond de tout scrupule se retrouve la volonté propre, le souci exagéré de soi.

Pour beaucoup d'étudiants, la question du repentir est une occasion de trouble plus encore que celle de l'aveu. Combien n'en ai-je pas rencontré qui, après des confessions bien fai-

tes, où ils ont apporté tous leurs soins, et fait passer tout leur cœur, constatant qu'ils n'avancent pas, retombent toujours dans les mêmes fautes, et, ne prévoyant pas de dénouement à cette situation d'âme, finissent par se décourager. A ceux-là surtout je voudrais laisser une parole d'encouragement, et leur montrer que, même dans ces cas de rechute, la confession a sa raison d'être. Savent-ils donc ce qu'ils deviendraient, s'ils cessaient de recourir au tribunal de la Pénitence ? Poussons même la chose à l'extrême, et supposons qu'il s'agisse de jeunes gens longtemps dévoyés, et victimes d'habitudes vicieuses invétérées. Dans ce cas, la confession est à peu près le seul remède qui soit encore à leur disposition, s'ils veulent à tout prix remonter le courant de la moralité. Une habitude vicieuse se détruit en effet, comme elle s'acquiert, par les actes répétés, mais par des actes contraires, bien entendu, et moyennant la grâce de Dieu. Or, la confession présente précisément ce double avantage. Par l'aveu et le repentir de la faute qu'elle implique, elle est un acte destiné à en combattre le retour. Au surplus elle est un sacrement, c'est-à dire un moyen de recouvrer la grâce. Plus le jeune homme « vicieux » se confessera — à la

seule condition d'être sincère dans ses confessions — plus par conséquent il aura des chances de guérison. Ses confessions répétées seront comme autant de points de couture qui lui permettront de réparer la déchirure faite à son âme par le péché. La grâce, ici comme partout, aura donc pour premier effet de refaire la nature, de préparer à l'enracinement et au développement des vertus surnaturelles un sol riche déjà de vertus naturelles, de reconstituer en un mot « l'honnête homme » au profit du « chrétien ». Dans ces conditions les exercices cultuels, entre autres la confession, nous apparaissent nettement comme de précieux moyens d'éducation morale. Un jeune homme ne peut les négliger sans compromettre gravement — et parfois définitivement — la formation de son caractère.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA COMMUNION ET LES COMMUNIONS

Messieurs,

Selon qu'il est « mortel » ou « véniel », le péché arrête en nous la vie divine, ou l'y étiole. A la rigueur, la Confession ne s'impose qu'en cas de mort spirituelle. Le Concile de Trente lui-même a déclaré que seuls les péchés mortels dont le pécheur a conscience, après une recherche diligente, doivent être *nécessairement* soumis au pouvoir des clefs (1). Mais, à côté de cette « matière nécessaire », le même Concile a déterminé qu'il y a place également pour « une matière libre et suffisante ». Cette dernière comprend à la fois les péchés véniels pardonnés ou

1. *Actes du Concile* ; Sess. 14, ch. 5.

non, et les péchés mortels qui le sont déjà. Que les péchés véniels en particulier soient une « matière libre » du Sacrement de Pénitence, la chose n'est point douteuse, si l'on admet avec l'Eglise qu'ils ne peuvent être remis par d'autres voies, telles qu'une prière et un repentir sincère, le Baptême, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction. Mais qu'ils constituent néanmoins une « matière suffisante », on ne le pourrait nier qu'en limitant d'une façon arbitraire le pouvoir des clefs, et en s'insurgeant contre les décisions du Concile.

Ainsi donc la Confession est un sacrement institué par le Christ, et destiné par Lui à la rémission de nos péchés. Et puisque le péché a pour effet de tarir en nous la source de la vie divine, ou d'en diminuer le courant, j'en conclus que la Confession est vraiment un moyen de vie, et donc un facteur important de l'*Education chrétienne du Caractère*. Est-elle, au point de vue cultuel, le plus important ? Ceux-là seuls seront tentés de l'affirmer qui croient avoir assez fait pour vivre lorsqu'ils ont échappé à la mort, ou en ont simplement retardé l'échéance. Mais ceux qui n'ont pas cette conception *toute négative* de la vie, ceux pour qui la vie est un mouvement perpétuel, une marche ascensionnelle et pro-

gressive vers l'Idéal chrétien, une assimilation de plus en plus complète des éléments divins et humains qui l'intègrent, ceux-là ne seront pas de cet avis. Au-dessus de la Confession, qui est par essence un remède, ils placeront la Communion, qui est essentiellement une nourriture. Et quelle nourriture ! Ecoutez plutôt les paroles de Jésus-Christ, à ce sujet : « En
» vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne
» mangez la chair du Fils de l'homme, et ne
» buvez son sang, vous n'aurez pas en vous la
» vie. Celui qui mange ma chair, et boit mon
» sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai
» au dernier jour. Car ma chair est vraiment
» une nourriture, et mon sang est vraiment un
» breuvage. Celui qui mange ma chair, et boit
» mon sang demeure en moi, et moi en lui (1). »

Les paroles du Christ sont claires. Pour vivre de Lui, nous devons nous en nourrir. Or, l'idéal chrétien ne consiste-t-il pas précisément à vivre du Christ ? Le Fils de Dieu ne s'est-Il pas fait homme afin de permettre aux fils de l'homme de vivre de Dieu ? Une nourriture divine s'impose donc à tous ceux qui veulent mener cette vie divine, si la nourriture est incontestablement

1. Evangile selon S. Jean ; ch. VI, v. 54 ; sqq. — I Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. XI, v. 27.

le vrai moyen de vie, la façon normale de s'assimiler tout ce qui peut contribuer à son entretien et à son développement. De là l'importance capitale de la Communion dans l'Education chrétienne du Caractère. Car *la Communion*, nous allons le voir, est essentiellement une nourriture, et *vos communions*, à vous, Messieurs, pour être fécondes, doivent être envisagées de ce point de vue.

§ I.

Personne ne contestera que la *nutrition* soit l'attribut capital de la matière vivante. Pour refaire sa substance, et surtout pour l'accroître, la cellule doit emprunter, au milieu qui la baigne, des matériaux de reconstitution et de rénovation. Alors se passe un phénomène bien connu sous le nom d'*assimilation*, et qui consiste « à rendre » la matière empruntée au milieu ambiant, les » substances alimentaires *semblables* à la ma- » tière vivante, à en faire de la matière vivante... » C'est là le phénomène le plus saisissant de la » vitalité (1). »

La vie humaine sous toutes ses formes est

1. A. Dastre : *La Vie et la Mort* ; Paris, Ernest Flammarion, 1904 ; p. 204.

soumise à cette loi de la nutrition. A coup sûr, l'homme ne doit pas vivre pour manger, mais il doit manger pour vivre. Pas de vie intellectuelle possible, sans une assimilation, par l'intelligence, de la vérité. Le cœur à son tour est un organe extraordinaire d'assimilation. Vivre, pour lui, c'est aimer. Mais aimer, qu'est-ce donc, Messieurs, sinon faire d'un autre un autre soi-même, et par conséquent se l'assimiler ! Quant au corps, cette « matière vivante » dont l'homme est pétri, lui aussi, lui surtout a besoin de se nourrir. A peine pourrait-il subsister quelques heures sans aliments. Aussi bien la grosse question à résoudre ici-bas, qu'il s'agisse des individus ou de la société, n'est-elle autre que la *question du pain*. Elle s'est posée à l'esprit et au cœur de vos parents, Messieurs, dès votre naissance. Aujourd'hui encore elle prime à leurs yeux toutes les autres. Je ne prétends point par là que vos parents ne soient soucieux avant tout de vous assurer une instruction solide, et une bonne éducation. Ils ont trop bien prouvé le contraire en vous envoyant ici, à l'Université. Mais eussent-ils pu le faire, s'ils n'avaient résolu au préalable la question du pain ? Et vous-mêmes resteriez-vous longtemps sur ces bancs, si vous pouviez prévoir que vos

études ne seront point plus tard pour vous un gagne-pain ?

Sur ce point capital, la société est logée à la même enseigne que les individus et la famille. Le premier problème qu'elle ait à résoudre est le problème économique, autrement dit le problème du pain. Peut-être n'y songeons-nous pas assez, nous autres qui jouissons des bienfaits de la civilisation. Nos sociétés sont parvenues à un tel état de progrès, que les prodigalités de surface nous font perdre de vue la question de fond, celle du pain. Il n'en reste pas moins que le soc de charrue qui creuse le sillon, et permet au petit grain de blé d'y germer, et de s'y multiplier, est plus nécessaire à la vie d'une société que la plume d'un écrivain de génie, le pinceau d'un grand peintre, ou le ciseau d'un sculpteur. Les révolutions, sous ce rapport, sont un grand enseignement. Le problème économique s'y pose toujours de façon angoissante. Et l'on a pu voir, dans ces jours de disette et de famine, les hommes les plus riches, et les femmes les plus coquettes, offrir leur or et leurs bijoux pour un morceau de pain.

De tout cela je conclus que la nutrition est bien la loi suprême de la vie, qui permet à tous les vivants de refaire leur substance, de l'accroître, et de la fortifier.

Pourquoi la vie surnaturelle, dans son maintien et son développement, ne serait-elle pas soumise à la même loi ? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas mis à la disposition du Chrétien, pour nourrir son âme, le « morceau de pain » dont l'homme ne peut se passer pour vivre de la vie du corps ? L'Eucharistie est la réponse du Christ à cette question. Pareil au père de famille qui, en mourant, laisse à ses enfants de quoi vivre, Il nous a, Lui aussi, assuré notre nourriture spirituelle. Il a dressé une table sur laquelle le pain ne manquera jamais, et Il nous a tous invités à nous y asseoir.

Comment donc s'y est-Il pris pour résoudre ce grave problème d'économie surnaturelle ? Seul, un Dieu pouvait s'y prendre de cette façon sublime. Lui, le froment des élus, s'est d'abord jeté en terre, en y prenant un corps semblable au nôtre. Là, Il a germé et grandi au milieu des difficultés de toutes sortes. Arrivé à sa maturité, à son plein épanouissement, Il s'est Lui-même livré à la souffrance pour être broyé par elle, comme le blé par la meule lourde et implacable. C'est alors que son amour pour nous, pareil au feu qui consume, s'est attaqué à ce corps meurtri, et comme pétri de douleurs, et en a fait ce pain divin, supra-substantiel, que

nous nommons l'Eucharistie. Savez-vous rien de plus admirable, Messieurs, et de plus conforme aux exigences de la vie ? Et comprenez-vous mieux maintenant le sens profond de ces paroles du Christ à ses disciples : « Si vous ne » mangez ma chair, et ne buvez mon sang vous » n'aurez pas en vous la vie, car ma chair est » vraiment une nourriture, et mon sang est » vraiment un breuvage. Celui qui mange ma » chair, et boit mon sang, demeure en moi, et » moi en lui. »

Par la grâce, nous vivons d'une vie divine. La grâce est comme le *principe vital*, d'ordre surnaturel, qui nous met à même de réaliser l'Idéal chrétien. Tel un sang généreux, elle se répand à travers notre organisme spirituel, et le féconde. Mais encore ce sang a-t-il besoin, pour se conserver et se fortifier, de s'assimiler une nourriture appropriée Où donc trouver cette nourriture ? A la Sainte Table, dans la Communion. L'assimilation, par l'âme en état de grâce, de la chair et du sang de l'Homme-Dieu est donc bien le phénomène le plus saisissant de la vitalité surnaturelle. Pratiquement en sommes-nous convaincus, et nous comportons-nous en conséquence ? Nos *communions* répondent-elles à la raison d'être de la *communion* ?

§ II.

J'estime qu'on peut ramener à trois les attitudes que les hommes prennent d'ordinaire à l'égard de la nourriture corporelle. Les uns ne se nourrissent pas assez ; d'autres se nourrissent outre mesure. Enfin c'est le petit nombre qui règlent leur nourriture d'après leurs besoins réels.

Evidemment nous ne devons pas vivre pour manger, mais encore faut-il manger pour vivre. Or la vie est chose si complexe, et si variable d'un tempérament à l'autre, qu'on perdrait bel et bien son temps à vouloir, sous le rapport de la nourriture, édicter des règles uniformes de vie. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que chacun doit se nourrir en tenant rigoureusement compte de son état de santé, et de la somme de travail à fournir. Or, pratiquement, bien des personnes ne font pas attention à cela. Est-ce délicatesse ? Est-ce dégoût ? Le fait est qu'elles prennent juste assez de nourriture pour ne pas mourir de faim. Avec un pareil régime, on gaspille ses forces, et on n'accomplit rien qui vaille.

Par contre, il y a beaucoup de gens qui man-

gent trop, et qui vivent, dirait-on, pour manger. Ce sont, en général, les enfants et les viveurs : les enfants : parce qu'ils n'ont d'autre souci que de se laisser vivre ; les viveurs, parce qu'ils envisagent surtout la vie sous l'angle de la jouissance. A leurs yeux, la nourriture n'est pas un moyen de vie, mais la vie même. Je n'insiste pas.

Si vous daignez transporter ces comparaisons familières dans l'ordre surnaturel, Messieurs, vous constaterez qu'elles s'y appliquent de tous points. Aucune vie, plus que la vie surnaturelle, n'exige une santé florissante, parce qu'aucune n'exige un travail plus colossal. Est-ce donc si facile, dites-moi, de devenir un homme et un chrétien de caractère : de grouper, autour de la volonté surnaturalisée par la charité, cet ensemble de vertus naturelles et divines que nous avons vues ; d'établir progressivement le règne de l'honnête homme sur les poussées de l'animal, et celui de Dieu sur les sommets de l'honnêteté humaine ? A lutter ainsi, et sans relâche, on dépense des forces, et ces forces doivent être renouvelées. Qui les renouvellera ? Dieu, sans doute, car une vie divine sans le secours divin est une chimère : mais de quelle façon ? En se faisant notre nourriture ;

en se donnant à nous dans la communion. Que Dieu ait pu inventer un autre moyen d'entretenir en nous la vie divine, et de l'y augmenter, c'est certain. Mais la question n'est pas de savoir ce que Dieu aurait pu faire. Tenons-nous-en à ce qu'il a fait. Or, Il a fait en sorte que nous puissions nous nourrir de Lui, nous l'assimiler. Dès lors pourquoi ne pas agir en conséquence ? Pourquoi ne pas communier dans cet esprit?

Quelques étudiants n'ont pas l'air de s'en douter. A peine s'approchent-ils de la Sainte Table deux ou trois fois par an. On dirait qu'ils communient par force, et tout juste assez pour ne pas mourir. Etonnez-vous, après cela, que la vie de la grâce soit en eux languissante, que leurs énergies s'épuisent, que leur tempérament surnaturel se débilite, et que leur « caractère » s'anémie. Mais s'il y a un âge, Messieurs, où l'on doive abondamment se nourrir, c'est le vôtre. Car, à votre âge, la lutte pour la vie bat son plein. Vous avez à réagir contre vos passions naissantes, contre le milieu ambiant. Votre volonté n'est pas encore affermie, ni votre vertu bien solide. Toutes ces actions et réactions impliquent une dépense de forces considérable. Alors pourquoi ne pas les réparer et

les accroître ? En un mot, pourquoi ne pas communier ?

Je sais la réponse que beaucoup d'entre vous font à cette question. Plusieurs me l'ont déjà suggérée. Il y en a tant, n'est-ce pas, qui communient souvent, et même tous les jours, et dont la vie chrétienne est réduite néanmoins à son minimum ? Alors à quoi bon ?

D'abord, Messieurs, vous ne savez pas ce que ces jeunes gens deviendraient, au point de vue moral, s'ils ne communiaient pas aussi souvent. Et cela seul devrait vous empêcher de conclure avec tant de légèreté à l'inefficacité de la communion fréquente. Vous n'ignorez pas, en effet, que certains tempéraments « phtisiques » ne résistent à la mort qu'au moyen de la « suralimentation ». Au point de vue spirituel, beaucoup de jeunes gens sont tenus de suivre ce régime.

Toutefois je concède qu'en pratique on rencontre des jeunes gens qui communient souvent, et à qui la communion ne profite pas. Qu'est-ce que cela prouve ? Une seule chose, c'est peut-être qu'ils communient trop. Mais entendez-moi bien. Je ne prétends point que l'idéal ne soit pour un jeune homme, de communier souvent, et même tous les jours. Je pense exactement le

contraire. Mais c'est à la condition que ce jeune homme ne communie pas simplement pour communier, comme on en voit qui vivent pour manger. Il ne manque pas en effet d'étudiants qui n'ont pas une notion exacte de la communion, et qui communient pour communier. La communion leur apparaît comme un exercice cultuel de haut symbolisme. Ils ne voient rien au-delà. D'habitude leur journée commence par une communion, et se termine par un chapelet. Et ils pensent avoir assez fait pour Dieu lorsqu'ils ont accompli ces deux exercices religieux. J'appelle cela, Messieurs, communier pour communier, parce que la communion, dans ces cas, est détournée de son but. On la cultive pour elle-même, au lieu d'y chercher un moyen de vie. On fait consister en elle toute la vie chrétienne, alors qu'elle est tout simplement destinée à développer cette vie. On se dispense de tout le reste à cause d'elle, quand elle n'a pas d'autre raison d'être que de nous mettre à même d'accomplir tout le reste. Le tempérament surnaturel se fait très vite, hélas, à cette manière d'agir. Il se familiarise avec la chose la plus sainte qui soit, sans en retirer de profit. Les communions ne sont pas pour cela sacrilèges ; mais tout prouve qu'elles sont nulles,

n'ayant aucune valeur de vie. A mon avis, il y a là une sorte d'enfantillage spirituel. On finit par communier comme on récite certaines formules, machinalement, et sans autre but que de communier le plus souvent possible, pour communier.

A côté de ces âmes « enfantines » se rencontrent quelquefois des tempéraments jouisseurs, des « dilettantes » sans le savoir. Ce que ces âmes se refuseraient au point de vue matériel, elles se le permettent inconsciemment dans le domaine spirituel. Elles vivent pour manger ; elles communient pour communier. Ne pensez pas qu'elles consultent leur faiblesse, ou la somme de labeur moral à fournir en s'approchant de la Sainte Table. Elles considèrent surtout la jouissance exquise que doit éprouver une âme un peu haute à se nourrir de Dieu. Elles trouvent, dans la communion, je ne sais quel épanouissement d'âme, quelle dilatation du cœur, quelle surexcitation de leur sensibilité, et c'est là principalement ce qui les attire. Certains jeunes gens n'échappent pas à cette tentation, et leur besoin d'émotions religieuses les y fait succomber. Assurément il y a dans cette façon d'agir un péché de gourmandise spirituelle auquel on ne prend pas assez garde.

et qui peut mener très loin. Ces jeunes gens communient aussi longtemps qu'ils éprouvent du plaisir à le faire. Mais dès que leur sensibilité religieuse sera émoussée, ils chercheront ailleurs — et Dieu sait où ! — des compensations à leur sécheresse d'âme, et au vide de leur cœur. En attendant, leurs communions ne leur profitent guère. Le profit du moins ne va pas au-delà des émotions recherchées et ressenties. Pratiquement ils ne sont pas plus charitabes envers Dieu, ni plus soucieux de leur propre perfection.

Que conclure de cette analyse, Messieurs, sinon que vous devez voir dans la communion simplement ce que Notre-Seigneur a voulu y mettre, c'est à savoir sa chair à manger, et son sang à boire ? La communion est une nourriture divine, ni plus ni moins. Comportez-vous donc à son égard comme à l'égard d'une nourriture. Pour savoir dans quelle mesure vous devez communier, si c'est souvent ou non, voyez où vous en êtes de votre vie chrétienne. L'idéal, je le répète, serait qu'un jeune homme communiât tous les jours, parce qu'il a tous les jours une somme énorme d'énergie à dépenser. Mais en attendant que cet idéal se réalise, et que tombent tous les préjugés courants à l'endroit

de la communion fréquente, tâchez, Mesieurs, de communier le plus souvent possible. Il n'est pas du tout requis d'être en parfaite santé morale pour s'approcher de la sainte Table, puisqu'au contraire la communion a pour but de nous amener à cet état de santé. C'est avec un pareil sophisme que les jansénistes ont écarté les fidèles de la communion. Au contraire, plus une âme est faible, malade, exsangue, plus elle doit se nourrir de la chair du Christ, et boire son sang. Il est impossible, dans ces conditions, que la communion ne lui soit pas profitable, et qu'elle ne contribue pas d'une façon très active á l'éducation chrétienne de son caractère.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA CHARITÉ FRATERNELLE ET SES CONTREFAÇONS

Messieurs,

Deux vertus surtout nous mettent en relation avec Dieu : *la charité* et *la justice*. Par la charité, nous aimons Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses. La justice nous met à même de Lui rendre le culte qui Lui est dû comme à notre Maître. Lorsque nous n'avons avec Dieu que des rapports de justice, nous considérons principalement la distance qui nous en sépare. Nous voyons en Lui un *autre* que nous, qui a des droits sur nous, et envers qui nous n'avons que des devoirs. Au contraire, lorsque nous L'aimons de charité, nous ne faisons attention qu'à ce qui nous rapproche de Lui. Nous voyons en Lui un *autre nous-même*. Cependant si différentes qu'elles soient d'allure, ces deux vertus sont appelées à se compéné-

trer, à s'actionner l'une l'autre. La justice envers Dieu doit s'exercer sous l'influence de la charité, et la charité à son tour se laisser influencer par la justice. On est d'ordinaire plus respectueux des droits des autres lorsqu'on les aime ; et on les aime davantage, ou en tous cas plus librement, avec plus de spontanéité, quand on s'est acquitté à leur égard de tous ses devoirs. Voilà pourquoi une Religion sans amour n'est qu'une demi-vertu. Elle est au contraire la plus haute des vertus morales, lorsqu'elle s'exerce sous l'empire de la charité.

Ainsi en doit-il être de nos rapports avec le prochain. D'abord, soyons justes envers les *autres*. Puis, aimons-les comme *d'autres nous-mêmes*. En soutenant que nous avons *d'abord* des devoirs de justice à remplir envers le prochain, je ne prétends pas que la justice soit une vertu supérieure à la charité fraternelle. Du moins ma pensée est que la charité fraternelle a pour première fonction d'assurer envers les autres l'exercice de la justice. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une simple application du principe posé au début de nos entretiens : *Avant d'être chrétien, et pour l'être, il faut être un honnête homme.*

Aujourd'hui, Messieurs, j'ai l'intention de

vous rappeler en quoi consiste au juste la charité fraternelle, et de vous signaler quelques-unes de ses contrefaçons. La prochaine fois nous éudierons les rapports de la justice et de la charité, et nous tâcherons de voir dans quelle mesure les « œuvres » dites de charité peuvent contribuer à l'éducation chrétienne du caractère. De cette façon notre tâche sera accomplie, et nous saurons à quoi nous en tenir désormais sur cet ensemble de vertus personnelles et sociales, dont le groupement intelligent autour de la volonté surnaturalisée par la charité, constitue à proprement parler le caractère chrétien.

§ I

Un jour, un docteur de la loi vint trouver Notre-Seigneur, et lui fit cette question, pour l'éprouver : « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? » Jésus lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est là le premier et le grand commandement. Mais le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la loi et les pro-

phètes (1). » Voici donc deux commandements tellement semblables, tellement liés l'un à l'autre, qu'en réalité ils ne font plus qu'un. Personne ne peut se flatter d'aimer son prochain comme soi-même, s'il n'aime Dieu, et personne non plus ne peut prétendre à aimer Dieu, s'il n'aime son prochain comme soi-même. Par contre, il suffit à un chrétien d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et de toute sa pensée, pour envelopper du même coup l'humanité entière de cet amour.

Que notre premier devoir soit d'aimer Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, c'est là un point de doctrine sur lequel je ne reviens pas. Vous venez d'entendre Notre-Seigneur le signifier en termes clairs et catégoriques au docteur de la Loi. Etant donné que nous aimons Dieu ainsi, qui devons-nous aimer ensuite, et en premier lieu, de nous-même ou du prochain ? Nous-même assurément. L'Eglise l'affirme sans ambages : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* Notre-Seigneur n'est pas moins explicite lorsqu'Il déclare que la charité fraternelle consiste à aimer son prochain comme soi-même. C'est comme s'Il disait : Ne

1. Évangile selon S. Mathieu ; ch. 22, v. 36-40.

pensez pas pouvoir aimer votre prochain, si vous ne commencez par vous aimer vous-même. Bien au contraire, je vous mets au défi d'aimer votre prochain, si vous ne vous aimez pas. L'amour de soi est la mesure de l'amour que l'on doit aux autres. Aimer son prochain, c'est l'aimer comme soi-même.

Cela ne vous paraît-il pas étrange, Messieurs, de mettre ainsi l'égoïsme à la base de la charité fraternelle, et de prétendre que sous peine de ne jamais aimer notre prochain, nous devons commencer par nous aimer nous-même ?

Oui, ce serait étrange, ce serait même tout à fait immoral, si *l'amour de soi* ne pouvait s'entendre de plusieurs façons ; s'il n'y avait qu'une manière pour nous d'être égoïstes.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sujet de l'amour que Dieu se porte à Lui-même. Dieu, l'Etre éternel, infini, parfait, s'aime Lui-même, et Il aime tout pour Lui. Cet amour de Dieu pour Lui-même et par-dessus toutes choses, est donc à base d'égoïsme. On ne peut même pas comprendre que Dieu ne soit pas égoïste, c'est-à-dire qu'Il aime les créatures autrement que pour Lui-même, car ce serait mettre les créatures à la place du Créateur, le néant à la place de l'Etre. Ce serait renverser les rôles, et

introduire l'anarchie dans le royaume de Dieu. Deux choses dérivent de cette doctrine, dont la première est qu'il peut y avoir de la gloire à être égoïste, puisque Dieu Lui-même met sa gloire à l'être ; et la seconde que cet égoïsme, bien loin d'être exclusif de l'amour des autres, en est plutôt la source toujours vive et jaillissante. Dieu ne nous a tant aimés que parce qu'Il nous a aimés pour Lui. Il fallait à son amour un mobile infini pour qu'il consentît à nous aimer infiniment. Il ne pouvait s'abaisser jusqu'à nous, qu'à la condition de nous élever jusqu'à Lui. Il ne pouvait mourir pour nous, qu'afin de nous faire vivre de sa propre vie.

L'égoïsme divin, tel que je viens de l'expliquer, va nous servir à mieux comprendre la légitimité d'un certain égoïsme humain. D'abord il est clair qu'il y a *égoïsme* et *égoïsme*. C'est là une pensée sur laquelle je reviens sans cesse, Messieurs (1). Vous voudrez bien me le pardonner. Mais, à mon humble avis, si la charité fraternelle, comme d'ailleurs, la charité envers Dieu, sont souvent mal comprises, cela tient beaucoup aux formules équivoques dont on les

1. *Éducation du caractère* ; ch. XV et XVI.

enveloppe. Au risque donc de me répéter, j'insiste, et je soutiens qu'il y a égoïsme et égoïsme.

D'abord il y a un égoïsme bas, vulgaire, médiocre, qui consiste à ramener tout à soi, Dieu y compris ; à n'envisager les personnes et les choses que sous l'angle étroit de nos caprices, à n'apprécier le monde que dans les limites forcément restreintes ou mesquines où nous pouvons l'utiliser, et le faire servir à notre bon plaisir. Cet égoïsme-là est aux antipodes de la charité fraternelle ; il la sèche pour ainsi dire dans sa source ; il n'a même rien d'humain, et répugne aux âmes nobles et généreuses.

Par contre, il existe un égoïsme bien entendu, élevé, vertueux. Je veux dire par là qu'il y a une certaine manière de s'aimer, et de penser à soi, qui est généreuse, et que l'on retrouve à la racine de tous nos mouvements désintéressés.

A côté du moi haïssable que méprisait Pascal, et qu'il avait raison de mépriser, parce qu'il n'assouvit son besoin de jouir qu'aux dépens d'autrui, il y a un moi *aimable*, qui est au contraire la source de la charité. Aurait-on le droit, en effet, de nous demander d'aimer notre prochain comme nous-même, Messieurs, s'il n'y

avait pas une manière humaine, raisonnable, généreuse, de nous aimer ?

Et quelle est donc cette manière de nous aimer nous-même qui nous pousse à aimer les autres? Quel est donc cet égoïsme vertueux que l'on retrouve au principe de la charité, puisque, d'après Notre-Seigneur, la charité consiste à aimer son prochain comme soi-même ?

Pour résoudre cette énigme, il me suffira de vous rappeler, avec l'Apôtre, qu'il y a deux hommes en nous : l'homme animal, et l'homme raisonnable ; l'homme-chair, et l'homme-esprit. De fait, tous les deux sollicitent notre amour ; mais tous les deux n'y ont pas droit au même titre. Car l'animal qui est en nous doit céder le pas à l'homme, et la chair se plier aux exigences de l'esprit. Or, en réalité, Messieurs, qu'est-ce qui nous rend insociables, et nous isole dans un cercle étroit de sympathies intéressées, au mépris de la charité ? Une seule chose : l'amour exclusif de notre moi animal, de notre moi haïssable. Lorsqu'on n'assigne, en effet, à ses désirs d'autre horizon que celui où se meut l'animal, — sous-entendez l'horizon de la jouissance pure et simple, — du plaisir sous toutes ses formes, même les plus dégradantes, les plus viles, il est assez logique de ne

voir dans les autres hommes que des instruments de plaisir et de jouissance ; de se servir d'eux au lieu de les servir ; de les ramener à soi au lieu de se donner à eux.

Voulez-vous, au contraire, être des âmes charitables, des âmes que le bonheur des autres intéresse au même titre que votre bien propre ? En un mot, voulez-vous aimer votre prochain comme vous-même ? Alors commencez par vous aimer vous-même comme il faut, c'est-à-dire subordonnez en vous le moi animal au moi raisonnable et divin. Aimez en vous ce qui élève et non ce qui rabaisse, ce qui ennoblit, et non ce qui avilit, le devoir chrétien, et non les jouissances bestiales. Soumettez-vous enfin au joug de la raison et de la Foi, et non à la tyrannie des sens.

Croyez-moi, Messieurs, si vous vous aimez de la sorte, vous serez obligés d'aimer votre prochain. Vous l'aimerez comme vous-même. Tout naturellement, et comme malgré vous, votre égoïsme s'épanouira en charité. Car enfin, si c'est l'homme que j'aime en moi, et non l'animal, la dignité humaine, et non l'avilissement de la bête, je serai naturellement sympathique à quiconque sera revêtu de cette dignité-là. Son image, partout où j'en trouverai les traits, sol-

licitera mon amour. Ce sera comme si je me retrouvais moi-même, incarné dans autrui. De la sorte, j'aimerai les autres — tous les autres, puisque tous possèdent la dignité humaine au même titre que moi, — je les aimerai, dis-je, comme moi-même, tout en les aimant non pour moi, mais pour eux, ou mieux encore, en ne les aimant ni pour moi ni pour eux, mais pour la part d'idéal humain qui nous enveloppe tous, et met à notre front je ne sais quelle auréole, dans nos yeux quelle flamme, qui nous élèvent au-dessus de toutes les créatures, et nous imposent de ne former qu'une seule famille, de n'avoir entre nous qu'un cœur et qu'une âme.

Est-ce tout ? Non, Messieurs. Ce n'est là, si je puis dire, que le côté humain de la charité fraternelle. C'en est la base, et non le sommet. Or, c'est au sommet de la charité que je veux maintenant vous conduire. Essayez de m'y suivre. Lorsque je m'aime moi-même de la façon que j'ai dite, lorsqu'en moi, je sacrifie l'animal à l'homme, le plaisir au devoir, savez-vous en dernière analyse qui j'aime en moi ? Eh bien, ce n'est pas moi, mais Dieu. Car si je suis homme, c'est à Dieu que je le dois. Si je suis fidèle à mon devoir humain, c'est au nom du Dieu qui me l'impose. Finalement l'amour que

je me porte ne s'arrête pas à moi ; il s'élève jusqu'à Dieu. Que si maintenant, au lieu de considérer l'homme en moi, je fais attention au chrétien, songez que « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ, c'est-à-dire Dieu, qui vit en moi (1) » ; songez que Dieu et moi « nous ne faisons plus qu'un, comme le Christ et son Père ne font qu'un (2) » ; que notre nature est comme absorbée par la grâce, puisque divinisée par elle ; que ma personnalité s'identifie, autant que cela se peut, au Dieu personnel qui habite en moi. Il s'en suit qu'en m'aimant chrétiennement, par la charité, ce n'est plus moi que j'aime, mais le Dieu qui aime en moi ; que ce Dieu, je L'aime comme Il s'aime Lui-même, puisqu'en me donnant sa grâce, Il m'a en quelque sorte prêté son propre cœur pour L'aimer ; que l'amour que j'ai de moi est en définitive un amour divin ; que je m'aime comme Dieu m'aime, c'est-à-dire pour Lui-même. Et puisque c'est finalement Dieu que j'aime en moi, et qu'en tous cas, si je m'aime chrétiennement, je ne puis m'aimer que pour Dieu, nécessairement j'aimerai mon prochain comme moi-même,

1. Épître de S. Paul aux Ga'ates ; ch. 2 ; v. 20.
2. Évangile de S. Jean ; ch. XVII ; v. 11.

c'est-à-dire que j'aimerai Dieu en lui, et lui pour Dieu.

Que nous voilà loin, n'est-ce pas, de la simple solidarité humaine ! Celle-ci ne nous demande d'aimer nos frères qu'au nom de *l'humanité* qui est en eux, comme elle est en nous. La charité chrétienne nous demande de les aimer en outre au nom de *la divinité* à laquelle ils peuvent participer, comme nous y participons. La solidarité, en exigeant que nous aimions les autres comme nous-mêmes, veut que nous les aidions à réaliser en eux l'idéal de l'homme ; la charité chrétienne veut que nous contribuions à faire d'eux non seulement des hommes, mais des dieux. Du point de vue chrétien, il ne s'agit plus seulement d'organiser dans les autres la victoire de l'homme sur les poussées de l'animal, mais d'ajouter encore à cette victoire humaine le triomphe et le règne de Dieu.

Pourquoi, en définitive, une pareille amplitude accordée à la charité chrétienne ?

Parce que cette charité n'est en somme que de l'amour divin transposé, et que nous sommes tenus, avec le cœur de Dieu qui bat dans notre poitrine, d'aimer les autres comme Il les aime, c'est-à-dire sans exception. Ainsi donc, Messieurs, aimer le prochain comme soi-même,

c'est d'abord aimer Dieu en soi, puis nous-même en Dieu, et tous les autres avec nous. Dieu devient ici le point convergent de toutes nos énergies d'âme et de toutes nos réserves d'amour. Le seul fait de L'aimer comme il faut, pour Lui-même et par-dessus toutes choses, a pour conséquence immédiate de régler l'amour que je me dois à moi-même d'abord, et au prochain ensuite. En aimant Dieu de tout mon cœur, de toutes mes forces et de toute ma pensée, pour reprendre les propres paroles de Notre-Seigneur, j'en arrive nécessairement à m'aimer ainsi en Dieu, et Dieu en moi, et le prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

§ II

Et maintenant, Messieurs, descendons un peu de ces sommets élevés de la charité dans le terre-à-terre de la vie quotidienne, et voyons si c'est sous cet angle divin que *pratiquement* vous entendez la charité. Il y en a beaucoup parmi vous sans doute qui l'envisagent ainsi. Mais, à côté de ceux-là, combien d'autres qui ne portent de la charité que le masque, et vivent le cœur rongé du chancre de l'égoïsme animal. Ce sont tous ceux qui mettent au premier plan

de leurs préoccupations quotidiennes les exigences de la chair et y subordonnent les droits de l'esprit ; qui font quelquefois à Dieu l'honneur de l'admettre dans leur intimité, mais à la condition expresse de s'en servir, de L'utiliser, au lieu de Le servir. Il se passe alors pour ces âmes, dans le cercle restreint de leurs relations de plaisir, ce qui se passe en grand pour les sociétés où l'idéal humain est rabaissé aux proportions de la jouissance pure et simple. Celles-ci perdent tôt ou tard l'équilibre, et s'acheminent lentement vers une catastrophe. Car, en fait de plaisirs, de jouissances, lorsque le devoir humain est méprisé, délaissé, je ne sache pas de terrain d'entente où les individus d'une même société puissent lutter à armes égales, sans nuire réciproquement à leurs intérêts en jeu.

Chacun s'y taille son idéal à sa mesure, et veut prendre sa place, la plus large possible, à la table commune. La lutte pour la vie s'engage avec âpreté. L'idéal commun faisant défaut, qui permettrait à toutes les énergies individuelles de se décupler en se concentrant sur lui, et de le réaliser à la satisfaction de tous, chacun se flatte d'être le centre des énergies d'autrui, et d'attirer à lui tout ce qu'il peut. Les

faibles sont écrasés, et les violents l'emportent. Les majorités orgueilleuses font la loi aux minorités vaincues, et la loi, cette chose sainte que la raison devrait toujours marquer à son effigie, n'est plus qu'un mot vide de sens, ou l'expression inavouable d'appétits déchaînés, toujours à l'affût d'une proie quelconque dont, gloutonnement, ils pourront se rassasier.

Ainsi en va-t-il, je le répète — et toute proportion gardée — de toutes les âmes jeunes qui sacrifient de gaieté de cœur le devoir au plaisir, et essayent, par tous les moyens, de se soustraire à leurs obligations quotidiennes. Voulez-vous savoir à quoi finalement se ramène leur amour des autres? En voici la formule : Elles aiment tous ceux qu'elles ne *devraient* pas aimer, pour autant que leur besoin de jouir s'en trouve rassasié, et elles n'aiment ceux qu'elles *doivent* aimer qu'à proportion du plaisir qu'elles goûtent à le faire, et pour autant qu'il dure.

Voyez ce beau jeune homme que le monde a séduit, et qui s'est donné à lui de toute l'ardeur de ses vingt ans. Qu'aime-t-il, et comment aime-t-il? Il s'aime lui-même, à coup sûr, et les autres comme soi-même. Mais comment s'aime-t-il, et quels autres sont l'objet de son

amour ? Il s'aime pour son plaisir, pour le plaisir de vivre, de rêver, de jouir, d'aimer. Aimer pour lui, ce n'est pas se donner, mais prendre, et prendre avec des airs de se donner. Voyez-le simplement dans ses relations de famille. Au premier abord, il vous semblera que le cœur de ce jeune homme déborde de tendresse, tant ses manières seront correctes, enveloppantes. Son père et sa mère eux-mêmes s'y tromperont peut-être, parce que victimes du même égoïsme que leur fils, qu'ils croient aimer pour lui-même. alors qu'ils l'aiment surtout pour eux, pour les caresses qu'il leur prodigue, et le rayon de gloire qui leur vient de ses succès. Ce jeune homme, en tous cas, n'aime pas ses parents pour eux-mêmes, mais uniquement pour soi. Ses parents sont à ses yeux des instruments naturels de jouissance, en il s'en sert le plus naturellement du monde. Son amour pour eux s'arrête où la jouissance finit, et où le devoir commence. Tant qu'il reste libre de ne rien faire, ou de faire des riens, de courir les salons et les théâtres, d'y « flirter » à son aise, de dévorer les romans du jour, et de reculer indéfiniment l'échéance de ses examens, il aimera ses parents, ses chers parents, qui sont si bons, qui l'aiment tant, qui ne lui refusent rien, et se fe-

raient mourir pour lui. Mais sonne l'heure du devoir ; que ses parents désabusés, et tout à coup effrayés de leur impardonnable faiblesse, hypnotisés par l'abîme où roule leur malheureux enfant, veuillent y mettre le holà, c'est-à-dire fermer les portes des salons et des théâtres, surveiller les « flirts », interdire les romans, serrer les cordons de la bourse, et réduire les voyages d'agrément, alors tout cet amour filial dont aucune expression n'était capable de caractériser la profondeur, se changera de suite en mauvaise humeur, sinon en haine. Allez donc demander à un jeune homme de cette trempe, qui se dit chrétien, et qui extérieurement en donne des témoignages non équivoques, qui ne manquerait pas à la messe le dimanche, et ne mangerait pas gras le vendredi pour un empire, qui fait partie peut-être d'une congrégation en vogue, qui est de toutes les fêtes de charité, qui porte sur lui tous les scapulaires, toutes les médailles, tous les chapelets, et, dans son livre de prière bien relié, toutes les images des saints, authentiques ou non, allez, dis-je, demander à ce jeune homme d'aimer les autres pour eux-mêmes, pour les aider, dans la mesure de ses moyens, à devenir plus hommes, plus chrétiens, il croira que vous

vous moquez de lui ; il vous traitera intérieurement de naïf ; il dira que vous ne connaissez rien du monde, ni de ses exigences ; il vous soutiendra qu'on doit être de son temps, et qu'après tout la vie est si courte, et la jeunesse si joyeuse, qu'il faut bien vivre double, et que jeunesse se passe.

Plus tard, quand il sera marié, oh ! alors, ce sera merveilleux ! Cette petite tête folle deviendra tout à coup sérieuse ; ce frais visage, qui n'a pas cessé un instant de sourire à toutes les joies du monde, prendra soudain un air grave ; ce pauvre cœur, qui a gaspillé le meilleur de son affection au hasard des rencontres, se fixera enfin et définitivement ; cette âme légère qui a vécu tout en dehors pendant vingt ans et plus, rentrera en elle-même, et y retrouvera son Dieu. Elle L'aimera en elle, et elle s'aimera en Lui ; et elle aimera son prochain comme soi-même. Quel magnifique programme !

Hélas ! pauvres jeunes gens, comme c'est mal vous connaître. En ai-je entendu déjà de ces protestations de fidélité « posthume » de la part d'étudiants lancés dans le tourbillon du monde, et pour un temps émancipés ! Or, il m'est arrivé de les retrouver un an, deux ans après leur mariage. Et c'était après, comme avant, ou pire

encore, puisqu'à la liste des devoirs de jeune homme méprisés, s'ajoutaient désormais les devoirs d'époux et de père. Croyez-vous, en effet, qu'il soit possible de changer de vie en un jour ? C'est presque comme si vous demandiez à un mort de ressusciter. A moins d'un miracle, la chose n'est pas possible. Or, des miracles pareils, Dieu ne les prodigue pas.

J'ai donc revu ces jeunes gens soi-disant convertis. Si vous me demandez quelle était la formule de leur charité fraternelle à ce moment-là, au lendemain de leur mariage, je vous la donnerai. Ils continuaient d'aimer tous ceux qui d'une façon ou d'une autre alimentaient leur besoin de jouir et déjà ils n'aimaient plus ceux que leur devoir d'époux et de père leur commandait d'aimer. Et ne pensez pas, Messieurs, que je pousse la chose au noir, ni que je songe aux grands pécheurs, à ceux qui, à force d'avoir bu toute honte, n'éprouvent plus de remords à étaler la leur en public. Les hommes que j'ai en vue en ce moment se retrouvent dans votre monde, et apparemment il ne paraît pas qu'ils soient si coupables. Ils passent même pour d'excellents chrétiens, n'étant pas les derniers à venir à l'église, ni à « faire la charité ». Mais qu'importent ici les apparences ? Voyons la réalité.

Or, en réalité, qui donc aiment-ils ces prétendus sages, et comment aiment-ils ? Ils s'aiment eux-mêmes, et rien qu'eux. Leur femme ? Oui, aussi longtemps qu'elle leur plaît, et qu'elle leur suffit. Mais dès que, pour s'attacher à elle, les liens du plaisir sont rompus, et qu'il ne reste plus que les chaînes du devoir, ces chaînes-là ils les brisent, et renouent à côté d'autres liens. A supposer qu'ils n'aillent pas jusqu'à la faute suprême, et ne fassent pas à leur épouse, l'injure de la tromper grossièrement, du moins chercheront-ils des compensations au vide de leur cœur dans des relations de surface, et s'efforceront de racheter par le nombre la qualité de leurs flirts.

Vous trouverez peut-être que je suis sévère, et le monde plus indulgent ? Mais c'est justement l'indulgence du monde qui cause et légitime ma sévérité. Du train dont vont les choses, et avec les idées du jour, on en viendra bientôt à envisager le divorce comme un « sacrement », et à faire du mariage un simple « contrat de jouissance », que chaque contractant restera libre de dénoncer à son gré, lorsque la source de jouissance lui semblera tarie. Si c'est là encore s'aimer soi-même comme il faut, et aimer son « épouse » comme soi-même, vous devinez ce

que la charité envers les autres que l'épouse va devenir !

Un homme de cette trempe aimera aussi ses enfants, si par hasard il en a. Mais il les aimera à sa façon. Il les aimera pour lui et non pour eux, ni finalement pour Dieu. Car enfin s'il les aimait pour eux, ou pour Dieu, il se préoccuperait de leur éducation ; il s'essayerait à en faire des hommes et des chrétiens de caractère, il les surveillerait, ne les confierait pas à n'importe qui, et ne s'en débarrasserait pas à tout propos. Or, de fait, comment aime-t-il ses enfants ? Il les aime à condition qu'ils ne mettent aucun obstacle à sa vie de plaisir, mais au contraire la favorisent. Ainsi il les aime, lorsqu'il en peut tirer vanité, ou parce que ce sont de beaux enfants, ou parce qu'ils sont caressants, ou parce qu'ils portent la toilette à merveille, et que l'éclat de leur beauté et de leur gentillesse rejaillit sur leur père. Mais il ne les aime pas de façon à s'abstenir pour eux d'aller en soirée, au théâtre, ou en voyage ! Il les aime pour les montrer, mais sans tenir lui-même plus que cela à les voir.

En dehors de son épouse, de ses enfants, qu'il aime à rebours, qui aime-t-il encore cet homme, ou plutôt qui a-t-il l'air d'aimer ? Les pauvres,

peut-être? Oui, mais pour autant qu'il y a du plaisir, de la vanité, et pour tout dire du « chic » à être charitable, à quêter pour eux, ou à organiser les fêtes bruyantes et mondaines en leur faveur. Mais les aimer pour eux-mêmes, leur donner de son argent, de son cœur, de son intelligence, pour les secourir, les réchauffer, les éclairer, et, par tous ces moyens, atteindre leur âme, leur inspirer une haute idée de la vertu, leur faire aimer Dieu, allons donc! Il s'agit bien de cela.

Mais s'il a l'air d'aimer les pauvres, il aime réellement les riches, leurs sociétés, leurs plaisirs. Riche lui-même, jeune, beau, choyé par le monde, il passe pour un grand cœur, un cœur large, parce qu'il permet à tout le monde d'y pénétrer. Et ceux-là même qui le visitent, et ont ses faveurs, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont dupes de son égoïsme. Oui, il aime le monde, mais comme tout le reste, pour le plaisir qu'il en retire. Sa charité n'est qu'une charité d'apparat, qui a ses charlatans comme la vraie charité a ses apôtres. C'est la charité du frelon à l'égard de l'abeille, celle-là même qui tend de plus en plus à s'implanter dans nos sociétés actuelles, sous couleur d'amour libre, d'altruisme, de solidarité, et qui, en dépit des apparences, n'est qu'un égoïsme honteux.

J'aurais voulu, Messieurs, terminer sur un tableau plus consolant, celui de la vraie charité dans les âmes qui la pratiquent. Le temps ne me le permet pas. Ce sera donc pour la prochaine fois. Mais d'ici là, faites un retour sur vous-mêmes, et voyez où vous en êtes de l'exercice de la charité. Etes-vous, et dans quelle mesure, de ces jeunes gens dont le cercle des relations de cœur se rétrécit à proportion de leur amour-propre ? Etes-vous des hommes de devoir, ou des hommes de plaisir ? Et si l'amour du devoir prime en vous celui de la jouissance, allez-vous jusqu'à l'aimer pour Dieu, de façon à vous aimer vous-même en Dieu, et le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu ? Je laisse à chacun d'entre vous le soin de répondre personnellement à cette question.

VINGT SIXIÈME CONFÉRENCE

CHARITÉ ET SOLIDARITÉ : LES ŒUVRES

Messieurs,

Charité et solidarité, ce sont là peut-être les deux mots qui reviennent le plus souvent aujourd'hui sur les lèvres des orateurs, ou sous la plume des écrivains, que préoccupe la question sociale. Malheureusement la plupart d'entre ces sociologues ne les prononcent, ou ne les écrivent, que pour les opposer l'un à l'autre, et déclarer incompatibles les idées qu'ils symbolisent. Je voudrais, Messieurs, consacrer notre dernière instruction à dissiper ce regrettable malentendu. A cet effet, nous commencerons par préciser les liens qui rattachent *la justice sociale à la charité*. Puis nous dirons un mot des œuvres *de justice* et de *charité* qui, de ce chef, s'imposent à l'activité chrétienne.

§ I

On peut ramener à trois les principaux griefs que font valoir contre la charité les partisans exclusifs de la solidarité (1). A les entendre, la solidarité est un sentiment inné de justice, que la science peut accroître et renforcer. La charité n'y peut rien. Surtout elle est impuissante à le remplacer.

Tout d'abord les chrétiens, s'ils possèdent une solidarité, connaissent surtout la solidarité dans le mal, la communication des crimes, et la répercussion des fautes. L'idée de la chute, qui ne cesse de les préoccuper, étouffe chez eux tout optimisme, leur fait considérer la terre comme la sombre vallée du péché, les amène à se représenter la misère comme un châtiment,— un châtiment providentiel, — et par conséquent les incite peu à travailler au progrès social, à l'amélioration d'un état de choses voulu par Dieu à la fois comme une punition, et une source de mérites (2).

1. Dans un livre récent, *Le Solidarisme* (Paris, Giard et Prière, 1907), M. BOUGLÉ a développé longuement cette thèse. Nous en empruntons l'analyse très objective à la fois et très fine, à un article de M. CARTIER, publié dans la *Revue pratique d'apologétique*; Février 1908, pp. 658-668.

2. BOUGLÉ, *ouv. cité*, pp. 13, 15.

De plus, la charité chrétienne, alors même qu'elle serait autre chose qu'un placement en vue de l'éternité, un acte accompli plus par calcul que par amour, ne saurait nous lier très étroitement au prochain. Aimer le prochain pour l'amour de Dieu, c'est l'aimer trop impersonnellement, c'est tendre à un mysticisme où l'on ne connaît plus que Dieu et soi-même (1). Il est vrai que le sentiment d'une origine commune et d'une commune destinée est bien fait pour inviter les chrétiens à se traiter en frères ; mais, leur vraie patrie étant dans le ciel, la terre n'étant qu'un lieu d'exil, ce système provoque dans les âmes logiques le détachement absolu, l'appétit de la mort, l'indifférence suprême à l'égard des intérêts humains (2).

Enfin, la charité chrétienne travaille non pas à élargir la sphère de la justice, mais à panser les plaies que le fonctionnement même de la justice produit nécessairement. Justice et charité ne communiquent point. Il y a des devoirs stricts et des devoirs larges : aux premiers préside la justice, aux seconds la charité. Mais entre les deux règnes s'élève une cloison étanche ;

1. *Ibid.*, pp. 18, 19.
2. *Ibid.*, p. 20.

d'où il suit que la charité ne saurait être un instrument de progrès (1).

Je me garderai bien de contester le caractère sérieux de ces griefs. Mais ne proviennent-ils pas en partie d'une méconnaissance profonde de la nature de la charité ? En outre, la façon dont certains catholiques entendent *pratiquement* les rapports de la justice et de la charité n'a-t-elle pas contribué à en accentuer la portée ?

Il est vrai, nous sommes solidaires dans la chute, ayant tous péché en Adam. Mais d'abord le péché originel n'a pas eu les conséquences que d'aucuns lui prêtent. Il n'a pas vicié l'humanité dans son fond, de façon à enrayer complètement sa marche en avant, vers un plus grand progrès social. Ce qui est vrai, c'est qu'il a retardé cette marche, et l'a comme alourdie, en détournant les hommes de la voie droite. Au surplus, si nous sommes solidaires dans la chute, nous le sommes plus encore dans le relèvement. Notre *pessimisme* de fait se colore d'un *optimisme* grandiose. Incapables *par nous-mêmes* de devenir des hommes complets, nous sommes capables, par le Christ, de le devenir, car le Fils de Dieu ne s'est fait homme que pour permettre à l'homme de s'élever jusqu'à Dieu.

1. *Ibid.*, p. 304, sqq,

Et voilà justement ce que ne comprennent pas les incrédules, partisans exclusifs de la solidarité. Ce Dieu dont nous parlons ne leur dit rien. Ils oublient que notre Dieu à nous est un Dieu bien vivant, réel, et concret, d'abord incarné, puis habitant en nous de façon permanente, et nous communiquant de sa lumière et de sa force comme à jets continus. Ils oublient que ce Dieu, en nous donnant sa grâce, nous impose de nous en servir *en premier lieu* pour perfectionner en nous la nature, et donc pour pousser à leur limite nos vertus personnelles et sociales. Ils oublient que l'idéal du chrétien n'est autre que celui du Christ Lui-même. Or, peut-on contester au Christ d'avoir rétabli sur la terre le règne de la justice, tout en prêchant celui de la charité ? N'est-ce pas la justice autant que l'amour, et sous son impulsion féconde, qui a été la grande passion de sa vie ? Il s'est incarné, a souffert, est mort sans doute par charité. Mais n'était-ce pas précisément pour satisfaire à la justice de Dieu outragée, pour rétablir entre Dieu et l'humanité l'équilibre rompu par le péché ? Vous voyez par cet exemple, Messieurs, que loin de s'opposer l'un à l'autre, ces deux sentiments de justice et de charité s'harmonisent au mieux, et se renforcent. Ce que le Christ a fait, tout chré-

tien peut et doit le faire. La charité que nous portons à Dieu doit activer notre besoin de justice à son égard, et aussi à l'égard du prochain, puisque nous devons aimer les autres « pour l'amour de Dieu ».

Mais ici encore le Christ est notre modèle. « Je » doute que le Christ ait eu dans l'esprit l'idée » d'une justice présidant au groupe des devoirs » stricts, et d'une charité présidant au groupe » des devoirs larges, tous deux immuables. Cette » définition remonte au paganisme : on la trouve » dans le *De Officiis* de Cicéron. Lorsque je me » suis acquitté envers mon prochain de tout ce » que réclame la loi, au point de vue païen, je » suis un honnête homme : la bienveillance, la » sympathie pourront m'amener à faire davan» tage ; du moins ma conscience ne me repro» che-t-elle rien. Il n'en va pas de même au » point de vue chrétien ; le chrétien n'a pas le » droit, au for intérieur, de se sentir libéré, s'il » n'a donné au prochain que son dû, s'il a re» fusé de coopérer par la charité, à l'avènement » même de plus de justice. Comment faut-il donc » entendre ces mots : justice et charité ? En un » sens, il est vrai que les devoirs stricts relèvent » de la justice, car être juste, c'est rendre à » chacun ce qui lui est dû. Mais je demande ce

» que c'est que ce dû, et qui le fixera, et s'il
» ne variera jamais. Pour ma part, je crois qu'il
» varie, qu'il varie même beaucoup, suivant les
» diverses conditions économiques et sociales,
» et qu'il n'existe pas de justice immuable, et
» que ce qui est juste aujourd'hui peut être in-
» juste demain ; somme toute. que la justice est
» en perpétuel progrès (1). »

Mais alors, ce progrès qui le dirigera ? Qui ouvrira les âmes à plus de justice ? Qui fera inscrire, dans la conscience collective d'abord, et puis dans les codes, des droits nouveaux, créés au jour le jour, et qui n'existaient pas auparavant ?

La science seule, répondent les solidaristes. La charité, répondons-nous, en utilisant pour cela tout ce qu'elle pourra, y compris la science. Si vraiment je puis trouver dans la science des motifs nouveaux d'accroître mon amour de la justice, pourquoi les repousserais-je ? On doit savoir faire servir les moindres choses à la cause du bien, et à plus forte raison les grandes. Or, la charité est à même plus que tout d'y parve-

1. *Revue pratique d'Apologétique;* février 1908; p. 666. — Nous n'hésitons pas à faire nôtres ces belles paroles de M. Cartier dans sa critique du *Solidarisme.* Elles expriment mieux que nous ne pourrions le faire nous-même notre pensée de fond sur ce point capital des rapports de la justice et de la charité.

nir. Mais encore faut-il bien l'entendre, et par exemple ne pas s'imaginer qu'elle « tient dans
» l'aumône faite aux pauvres, dans la distri-
» bution de secours aux indigents, dans le pa-
» tronage accordé aux plus faibles, dans les con-
» solations de toutes sortes apportées aux mi-
» sérables. Elle est cela, sans doute, mais elle
» est plus que cela. Le propre de la charité, c'est
» d'être infinie dans ses revendications : l'amour
» ne connaît pas de bornes ; qu'on relise à ce
» sujet telle page, ou de l'Evangile, ou de Saint
» Paul. Il ne lui suffit pas, à elle, de panser les
» plaies, de les guérir : elle veut les supprimer;
» elle n'est pas simplement *curative*, elle est *pré-*
» *ventive*, et si elle se bornait au premier rôle,
» elle ne serait pas la charité chrétienne. Or, il
» n'y a pour elle qu'une manière d'exercer ce
» rôle préventif, c'est de faire croître et progres-
» ser la justice dans l'humanité, c'est de créer
» une conscience collective en sa faveur ; c'est
» d'introduire dans les âmes un appel à des
» droits nouveaux, c'est de faire sentir son mal
» au malheureux, et surtout de le faire sentir à
» d'autres qu'à lui-même ; c'est d'amener l'opi-
» nion publique à reconnaître à ceux qui en
» étaient dépourvus, des droits de justice nou-
» veaux et de travailler ainsi à la rédaction des

» codes futurs. Faisant surgir des droits nou- » veaux, la charité est donc forcément un instru- » ment de progrès, et l'on voit maintenant quels » rapports elle soutient avec la justice : *la justice » d'aujourd'hui, c'est la charité d'hier ; la cha- » rité d'aujourd'hui, c'est la justice de de- » main (1).* »

§ II

Si vous avez saisi, Messieurs, la nature de ces rapports intimes qui relient la charité à la justice sociale, vous comprendrez ce qu'il faut désormais entendre par les « œuvres de charité ». Pourquoi ne pas avouer franchement qu'il règne dans certains milieux des idées étranges à ce sujet ? Je disais à l'instant que l'opposition faite par certains sociologues entre la justice et la charité provient en partie d'une méconnaissance profonde de la nature de la charité. Mais elle provient aussi des exemples fournis par tous ceux d'entre les catholiques qui, pratiquement, se désintéressent des « œuvres de justice » au nom des « œuvres de charité », et, le plus inconsciemment du monde — du moins je veux le croire — font preuve, sur ce terrain délicat, du plus étroit conservatisme.

1. *Ibid.*, p. 667.

En fait d'œuvres de charité, ils s'en tiennent aux œuvres classiques, comme de faire l'aumône aux pauvres, ou de distribuer des secours aux indigents. Et c'est très bien. Mais est-ce suffisant ? N'y a-t-il donc que les pauvres et les indigents de profession qui réclament l'exercice de la charité ? Au contraire, la charité ne doit-elle pas être universelle, et s'étendre à tous les hommes ? Au surplus, la charité qui est infinie, doit-elle se figer dans une manière de faire, et s'épuiser dans quelques gestes officiels ? C'est une doctrine constante de l'Eglise, Messieurs, que toutes les vertus humaines tirent leur puissance et leur mérite de la charité. Or, entre toutes les vertus, la justice occupe le premier rang. Elle aussi, elle surtout devra donc s'inspirer de la charité. Sa fécondité est à ce prix. J'en conclus que l'accomplissement des « œuvres de justice » est en un certain sens le premier devoir de la charité, et qu'avant d'être charitable, et pour l'être, un chrétien doit être juste.

Mais qui déterminera la nature et le nombre des « œuvres de justice » ? Personne ne le peut *à priori*. Il faut pour cela être de son temps, et tenir compte de l'évolution des idées et des faits sociaux. Aujourd'hui, par exemple, l'œuvre des associations ouvrières apparaît comme l'œuvre

de justice par excellence, celle qui, sans porter atteinte aux droits légitimes des riches, offre le plus de garantie aux droits des pauvres. Pourquoi, au nom d'une charité mal entendue, des catholiques continueraient-ils de s'opposer à ce rétablissement progressif de l'équilibre social? J'estime au contraire que la charité bien entendue doit concentrer ses efforts autour de ce problème angoissant, et essayer d'en hâter la solution.

Mais, objectera-t-on — et c'est l'objection courante — n'allons-nous pas nous lancer dans l'inconnu, et nous exposer à des mécomptes ?

Je croirais plutôt le contraire. Rien en effet n'est dangereux comme de s'insurger, au nom de *théories* discutables, contre des *faits* évidents. Or, il est évident qu'à l'heure actuelle, un irrésistible courant de solidarité passe sur l'humanité, et tend à y réduire, sinon à y supprimer, les inégalités sociales. Laisserons-nous ce mouvement se dessiner en dehors de la charité, ou ne travaillerons-nous pas à ce qu'il s'effectue dans son orbite ? Pourquoi abandonner à d'autres qui limitent arbitrairement l'exercice de notre charité, le soin de répondre à un besoin immense de justice que seule notre charité peut combler ?

Notre-Seigneur a prédit qu'il y aurait toujours des pauvres parmi nous. Par là, Il sous-entendait qu'il y aurait aussi toujours des riches. Mais nulle part il n'a affirmé que la richesse et la pauvreté seraient toujours ici-bas dans le même rapport, ni que la même manière de secourir les pauvres s'imposerait indéfiniment aux riches. La pauvreté, l'indigence sont des faits sociaux soumis à la loi de l'évolution, comme le droit lui-même des pauvres et des indigents à être secourus. Aux riches de tenir compte des nuances que ces faits impriment à ce droit. Il y a là, de leur part, un devoir de justice, et donc de charité, si le premier devoir de la charité est de garantir l'exercice de la justice jusque dans ses moindres nuances.

J'ai toujours admiré avec quel entrain, Messieurs, vous vous lanciez dans les œuvres, et vous occupiez des pauvres, les visitant à domicile, ou organisant des fêtes en leur honneur. Vos sociétés de Saint-Vincent de Paul, vos patronages, vos cercles, avec toutes leurs ramifications, témoignent à l'évidence d'un sentiment profond de charité. Cependant êtes-vous bien sûrs qu'avec cela toute justice soit satisfaite, et qu'à côté de ces devoirs larges, dont vous vous acquittez avec tant de zèle, il n'y ait

pas des devoirs stricts que vous négligez ? Parmi ces derniers, je place en première ligne celui de promouvoir le progrès social et de travailler efficacement à une répartition plus équitable, entre tous les hommes, des avantages et des charges que comporte la vie en commun. Les moyens d'y arriver, me demanderez-vous peut-être ? Ils sont sans nombre, Messieurs, et de toute nature.

Mais le plus efficace est encore de combattre en nous l'égoïsme animal, celui surtout qui ne se satisfait qu'aux dépens d'autrui, et nous persuade facilement que tout est bien dans le meilleur des mondes lorsque nous n'avons pas personnellement à souffrir. L'égoïsme animal sous toutes ses formes, voilà, Messieurs, la plaie sociale par excellence, celle qui paralyse les élans les plus sains. On peut facilement délier les cordons de sa bourse en faveur des pauvres, visiter une fois ou deux par mois les malades à domicile, multiplier les fêtes de charité, et, malgré tout, n'être qu'un égoïste au point de vue social. Sont égoïstes tous les riches qui, au nom de ces quelques gestes de générosité dont n'ont pas à souffrir leur santé, ni leur capital, ni leur vie de plaisir, se mettent à la traverse de toutes les œuvres de justice destinées à relever, chez

les humbles, le niveau du bien-être. Sont égoïstes aussi tous ceux qui, sans lutter ouvertement contre ces œuvres, s'en désintéressent, et ne font rien pour les encourager, ou les propager. En manquant à la charité vraie, celle qui consiste à aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, ils portent atteinte à la justice. Or, je le répète en terminant, le premier devoir du chrétien est d'être juste, parce qu'il n'y a pas d'honnêteté humaine possible en marge de la justice, et qu'avant d'être chrétien, et pour l'être, il faut être un honnête homme.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'IDÉAL CHRÉTIEN ET L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DU CARACTÈRE

DEUXIÈME PARTIE

L'ACTION CHRÉTIENNE ET L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE ACTION INTÉRIEURE : LES VERTUS

TROISIÈME PARTIE

L'ACTION CHRÉTIENNE ET L'ÉDUCATION DU CARACTÈRE *(suite)* ACTION EXTÉRIEURE : LE CULTE ET LES ŒUVRES

IMPRIMATUR.

Mechlinæ, 11 Septembris 1908.

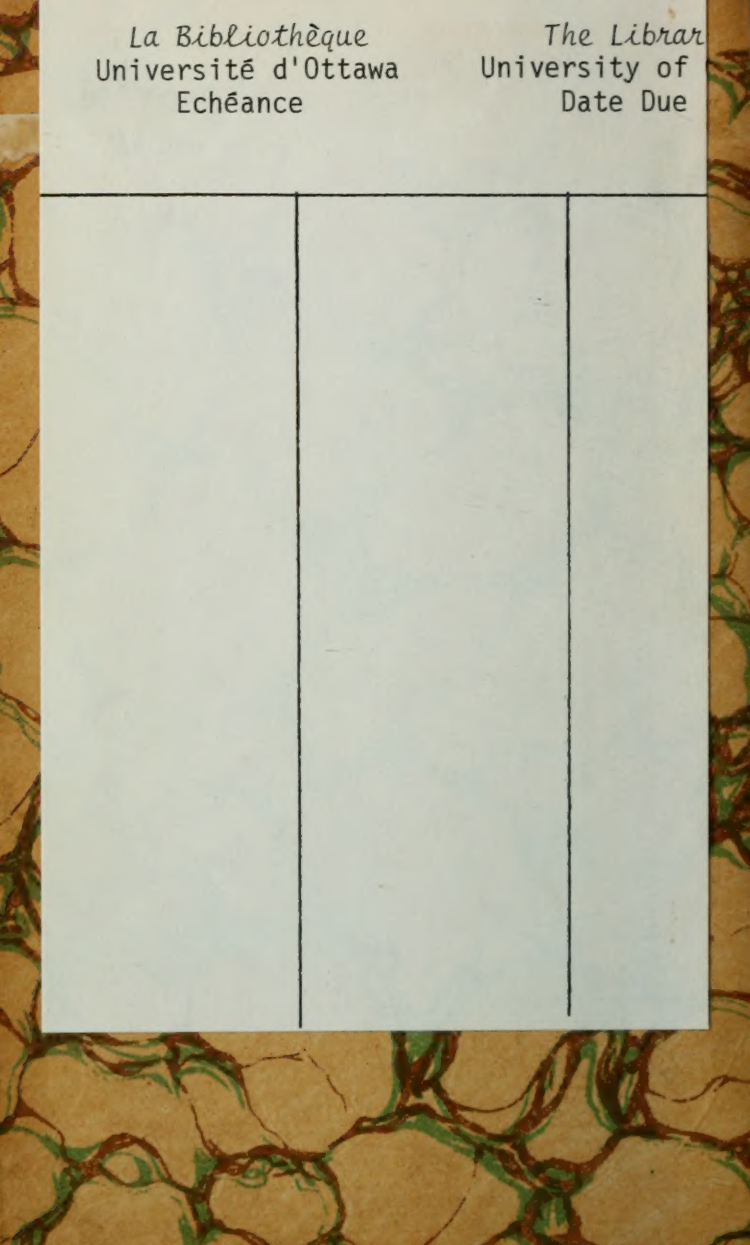
J. Thys, *Can., Lib. Cens.*

IMPRIMATUR.

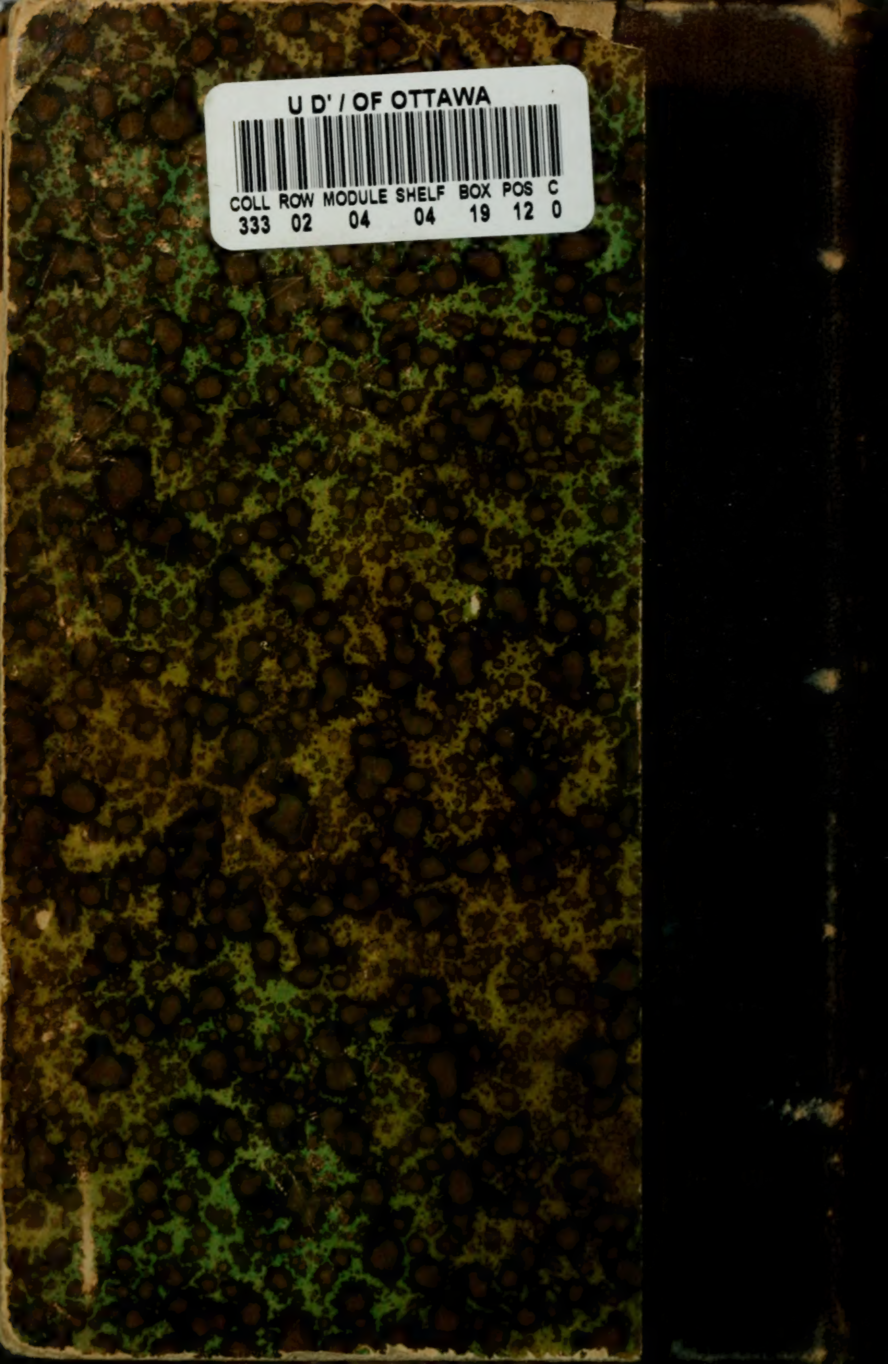
Cameraci, 20 Septembris 1908.

J. B. Carlier, *v. g.*

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
LILLE-PARIS-BRUGES — 5127.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 19 12 0